POÉSIE NOIRE

Solitaire et Solidaire

La Féconde

La poésie est la plus grande des sciences.

3$c

Pierre MONTMORY

Une lettre d'Albert Einstein à sa fille :

« Lorsque j'ai proposé la théorie de la relativité, très peu m'ont compris, et ce que je vais te révéler maintenant à transmettre à l'humanité va choquer l'incompréhension et les préjugés du monde.

Je te demande de conserver ces lettres aussi longtemps que nécessaire, d'attendre des années, des dizaines d'années, jusqu'à ce que la société soit suffisamment avancée pour accepter ce que je vais expliquer ci-dessous.

Il y a une force extrêmement puissante pour laquelle, jusqu'à présent, la science n'a pas trouvé une explication officielle. C'est une force qui comprend et régit toutes les autres, et est même derrière tout phénomène qui opère dans l'univers, et qui n'a pas encore été identifiée par nos soins.

Cette force universelle est l'Amour.

Lorsque les scientifiques étaient à la recherche d'une théorie unifiée de l'univers, ils ont oublié la plus invisible et la plus puissante des forces:

L'Amour est Lumière, qui éclaire ceux qui la donnent et la reçoivent.

L'Amour est la gravitation, car elle fait que certaines personnes se sentent attirées vers les autres.

L'Amour est «le courant électrique», car il démultiplie ce que nous avons de meilleur et permet que l'humanité ne s'éteigne pas dans son égoïsme aveugle.

L'Amour révèle et se révèle.

Par l'Amour, nous vivons et mourons.

L'Amour est Dieu, et Dieu est Amour.

Cette force explique tout et donne son sens premier à la vie.

Il s'agit de la variable que nous avons ignorée pendant trop longtemps, peut-être parce que l'Amour nous fait peur, puisque c'est la seule énergie de l'univers que l'homme n'a pas appris à gérer par sa volonté.

Pour donner une visibilité à l'Amour, j'ai fait une simple substitution dans mon équation célèbre. Si, au lieu d'E=mc2 nous acceptons que l'énergie de guérison du monde peut être obtenue à travers l'Amour multiplié par la vitesse de la lumière au carré, nous arrivons à la conclusion que l'Amour est la force la plus puissante qui existe, car il n'a pas de limites.

Après l'échec de l'humanité dans l'utilisation et le contrôle des autres forces de l'univers, qui se sont retournées contre nous, il est urgent que nous nous nourrissions d'un autre type d'énergie.

Si nous voulons que notre espèce survive, si nous voulons trouver un sens à la vie, si nous voulons sauver le monde et chaque être sensible qui l'habite, l'Amour est LA et la seule réponse.

Peut-être nous ne sommes pas encore prêts à fabriquer une bombe d'Amour, un appareil assez puissant pour détruire toute la haine, l'égoïsme et la cupidité qui dévastent la planète. Cependant, chaque individu porte à l'intérieur un petit mais puissant générateur d'Amour dont l'énergie est en attente d'être libérée.

Lorsque nous aurons appris à donner et à recevoir cette Énergie universelle, chère Lieserl, nous pourrons affirmer que l'Amour conquiert tout, est capable de transcender tout et chaque chose, car l'Amour est la quintessence de la vie.

Je regrette vivement de ne pas pouvoir exprimer ce qui, dans mon cœur, a palpité silencieusement pour toi toute ma vie. Il est peut-être trop tard pour demander pardon, mais comme le temps est relatif, j'ai besoin de te dire que je t'aime et grâce à toi, j'ai atteint l'ultime réponse.

Ton père : *Albert Einstein*

L'AMOUR, CETTE FORCE UNIVERSELLE

LES TALENTS DU DON

La culture sans gouvernement c'est la nature.
La nature sans culture c'est l'Homme en moins.
La vie est sacrée créatrice de culture.
L'Homme sans cœur de la nature ne prend pas soin.

L'artiste n'a besoin que de l'amour qu'il donne.
Le don qu'il reçoit il l'offre sans maldonne.
Personne ne peut donner un cœur à personne.
Le talent c'est trouver des trésors à donner.

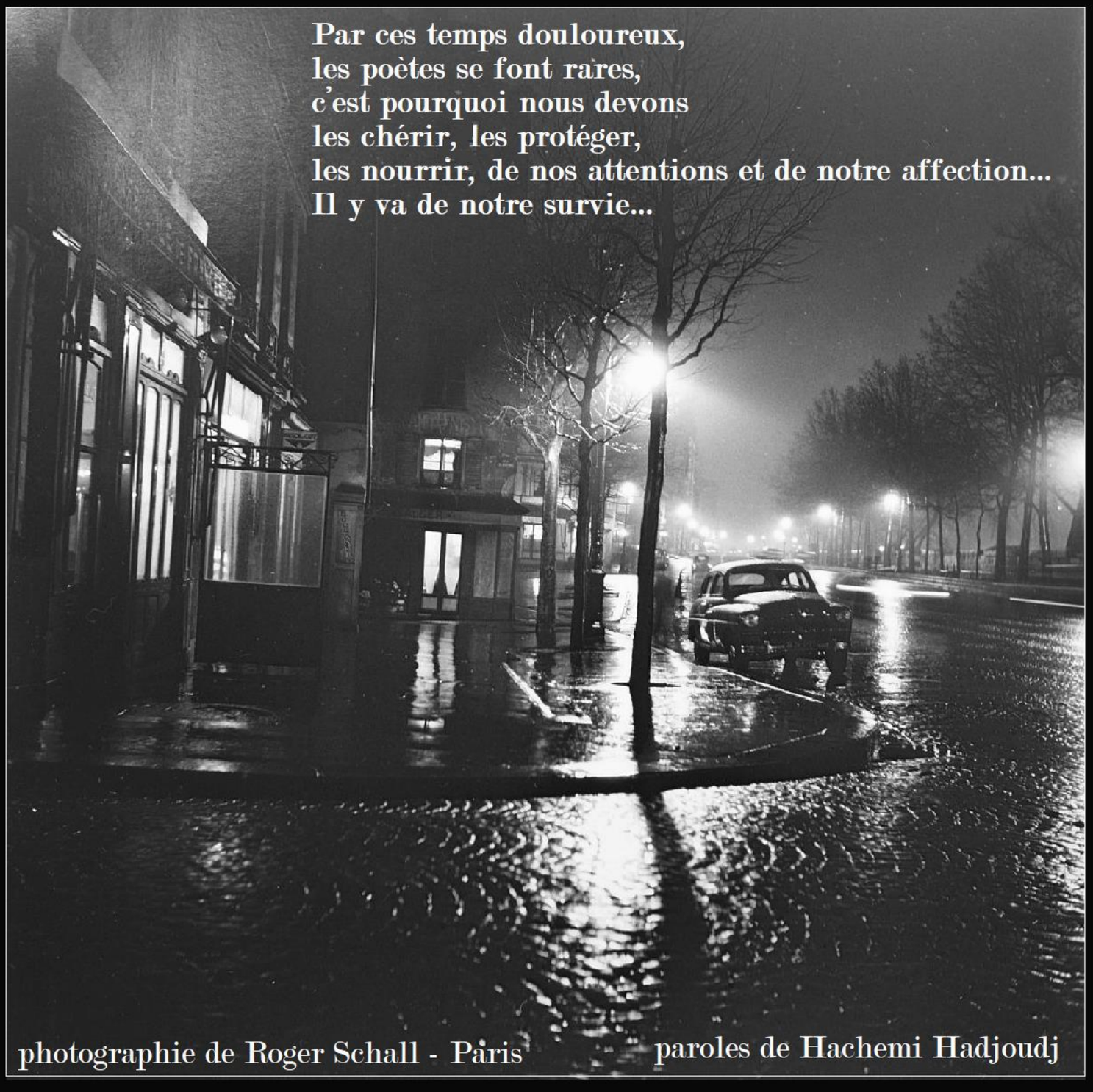
Travailler pour vivre et vivre pour donner
Culture humaine de toute la communauté
Le commerce des Hommes est de se parler
Le poème des paroles du pain donné

Pour nous charmer pour nous distraire nous serons
Fabricants magiciens bricoleurs de génie
Guérissons malades éloignons maladie
Devenons savants et de l'amour provoquons

Pierre Marcel Montmory trouveur

www.poesielavie.com

POÉSIE NOIRE



photographie de Roger Schall - Paris

paroles de Hachemi Hadjoudj

www.poesielavie.com

POÉSIE NOIRE
CONTRE LES SALAUDS

La mort n'existe pas
Il n'y a que le mauvais
La beauté reste la beauté
L'amour fidèle et ses enfants

La mort n'existe pas
Il n'y a qu'une mécanique
L'éternité sans horloge
Il y a seulement le coeur

La mort n'existe pas
Il n'y a que le travail
Le temps n'a pas d'enfants
Nous devons être patients

La mort n'existe pas
Il n'y a que l'absence
Un cœur qui bat le néant
Le souffle du vent

La mort n'existe pas
L'éternité peut-être
Les muses s'amusent
Les poètes rusent

La mort n'existe pas
Le chagrin frappe
Les amants dansent
Les autres regardent

La mort n'existe pas
Seule l'absence
Qui compte ses pas
Ne souhaite plus rien

Pierre MONTMORY

POÉSIE NOIRE

Le forçat du trépas consommé
Adjure le temps de s'arrêter
Et le temps s'arrête de l'épuiser
La faconde brise la fenêtre
Un oiseau noir est entré
Les barreaux devenus invisibles
Et le ciel la nuit lavés
Par le trou de la cheminée
À la porte de ses yeux allumés
Par les songes creux et la fatigue
C'est Dieu qui tient son masque
L'argile de la peau s'émiette
Comme le sable chaud qu'on fouette.

José Bassit

Pierre MONTMORY

SOUVENIR DU RÉEL
Ils ont dit
Il faut protéger le français
Et ils m'ont arraché la langue
Ils ont dit
On aime la musique
Et ils m'ont coupé les mains
Ils ont dit
Il faut éliminer la pauvreté
Et ils nous ont massacrés
Il est dit
Tu ne tueras point
Mais les armes sont bénies
Il est dit
Dieu est amour
Mais ils l'ont torturé
Ils ont dit
La terre nous appartient
Et ils m'ont chassé
Ils ont dit
On aime la liberté
Et ils m'ont mis en cage
Ils ont dit
Tu aimeras ta mère patrie
Et ils ont enterré la femme
Ils ont dit
Respecte le pays de tes pères
Et ils ont exilé le mien
Ils ont dit
Occupe-toi de tes enfants
Mais où sont mes enfants?
La Terre Promise n'est donc pas ce pays !
C'est un mur de silence !
Et pourtant, il crie, le monde !

POÉSIE NOIRE

LE PARTAGE

Ici, il n'y a rien à vendre
Il y a tout à donner
Avant de montrer tes œuvres
Mets-toi en face tes contemporains
Pour voir si tu es toujours avec eux
Pour continuer ton travail d'humain
Et si tu es utile au bien
Agréable et serein
D'une saine colère
D'une bonne révolte
Et le cœur toujours en paix
Pour instruire au chant d'amour
Le ciel et les labours
L'oiseau et l'enfant
À qui tu donnes
Plus que toi-même
L'argent à la guerre
La parole à la terreur
Le pouvoir au menteur
La peur à la violence
Dit tout ce que tu peux dire
En tremblant tu chantes
Mais tu affermis ton cœur

Pierre Marcel Montmory

POÉSIE NOIRE

LA PAIX VIOLÉE

Religion du mâle

Suppôt de l'enfer

Les armes bénies

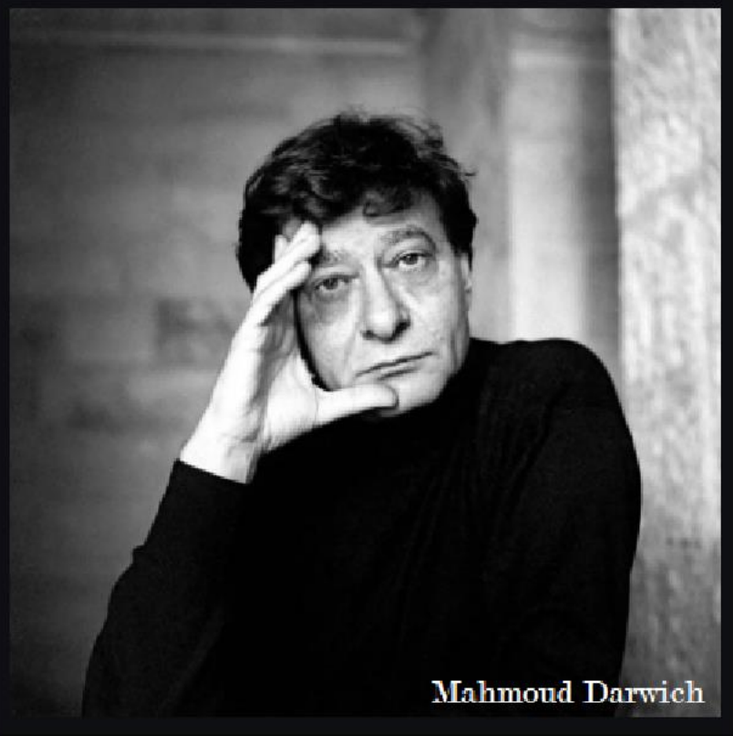
Raison de la force

Faiblesse des violents

Pouvoir des impuissants

Argent de la guerre

Trêves de misère



Le poète
crucifié

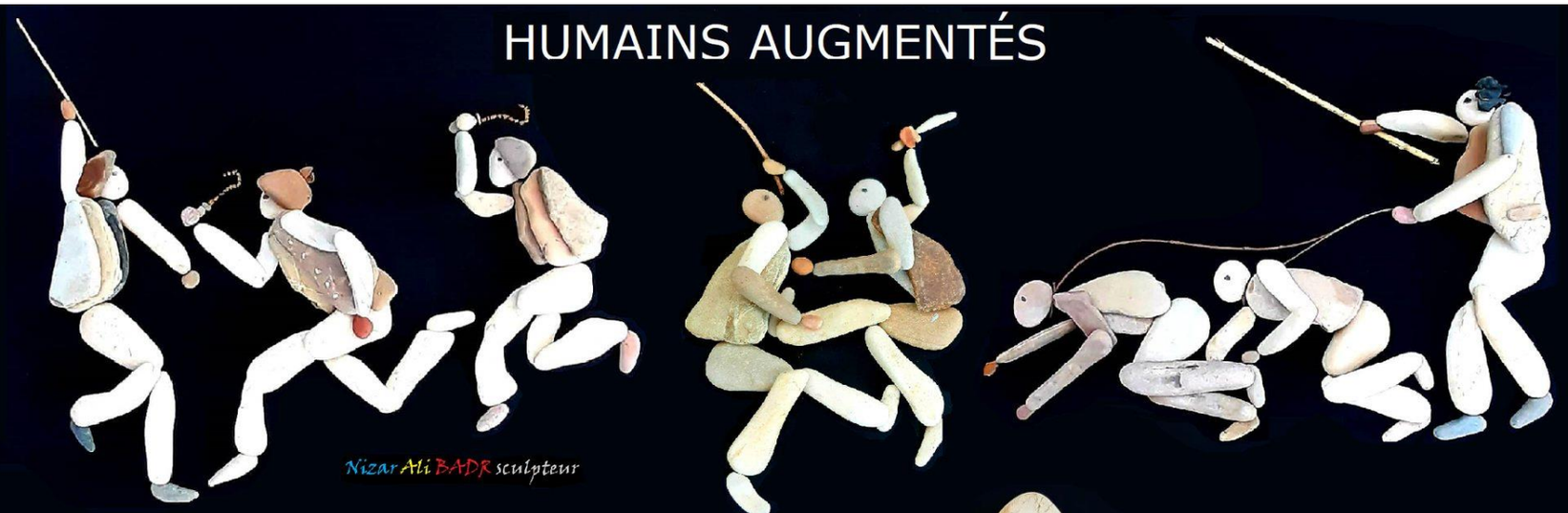
La vie
mise
au silence

Le savant
enfermé

La pensée
réduite
à la croyance

Nizar Ali Badr
نزار علي بدر
1 + 1= toi et moi
1 + 1 = أنت و أنا

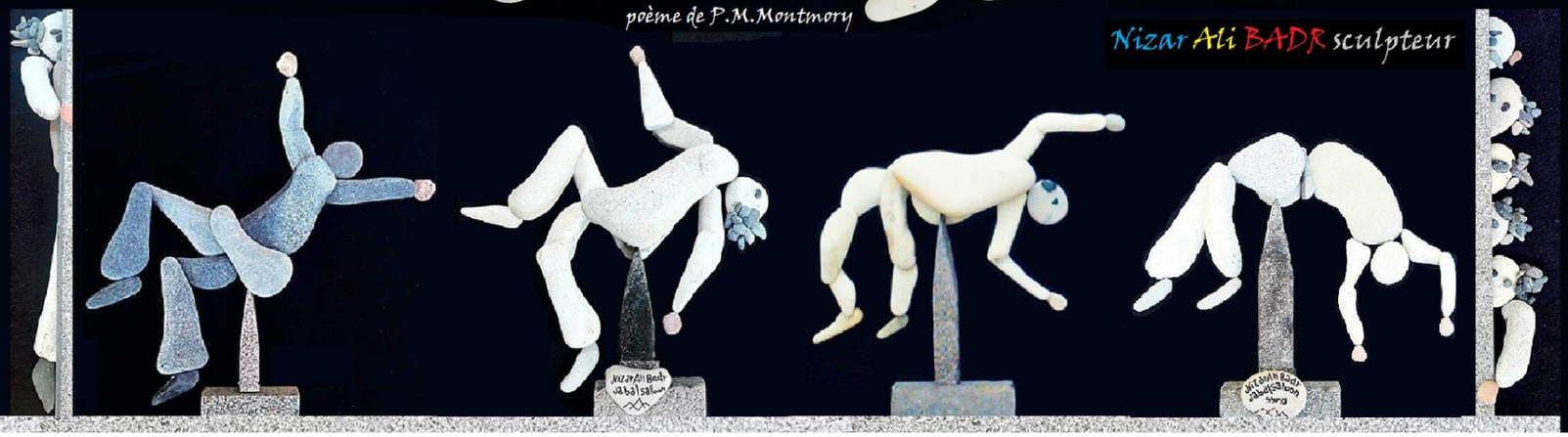
HUMAINS AUGMENTÉS



Enfantés dans la douleur
Circoncis en chœur
Baptisés dans la pierre
Convertis en pleureurs
Enseignés avec des épines
Enrôlés d'ignorance
Enrobés de violence
Nationalisés de peau
Assemblés en un drapeau
Engagés au sacrifice
Éternels novices
Agneaux de la prédation
Esclaves salariés
Innocents volontaires
Bafoueurs de la liberté
Rabroueurs de l'amour
Amis de la haine
Délateurs amateurs
Violeurs anonymes
Pacifiés de force
Soldatesque sportive
Parieurs de sang

Abonnés à l'argent
Reproducteurs garantis
Copulateurs remerciés
Géniteurs insensibles
Penseurs stériles
Crapules frigides
Héroïques assassines
Martyrs consentants
Rois de la combine
Bâton des concubines
Électeurs érectiles
Aboyeurs inoffensifs
Clientèle virile
Cons sommateurs
Identités mortelles
Origines bestiales
Aliénés informés
Troupeau vacciné
Armée masquée
Errants économiques
Viande à canon
Terreur des vivants

poème de P.M.Montmory



POÉSIE NOIRE

LE MONDE EST NOTRE HABIT POUR L'AVENTURE

C'est ce que m'a confié mon âne. J'invente des réponses aux questions de l'imagination. Mon âne connaît le chemin, il sait trouver nourriture et eau. Je marche derrière mon âne en jouant du pipeau. Les oiseaux chantent ma mélodie et volent au-dessus de la clôture des cultures. Mon âne sourit et mange un chardon. Mon oralité c'est le silence blanc de la destinée qui m'est offert en cadeau avec le présent éternel. Alors, tu vois, je marche toujours derrière mon âne pour rester bête. Et je joue du pipeau.

Nous avons différentes langues et parlures en plus de celles qu'on invente tous les jours et des poètes y ajoutent des musiques instantanées et des savants y trouvent des répliques uniques. Barbarie prend tout mais pas nos rimes volages ou nos pensées vagabondes. Barbarie s'en fout elle n'a qu'un mot pour tout.

Pierre MONTMORY

Nizar Ali BADR sculpteur

Nizar
Ali
BADR
sculpteur
Nizar Ali BADR sculpteur
Nizar Ali BADR sculpteur

Je reconnais les hommes jouant à la guerre
des chars au bout d'une laisse
et des flaques de sang
et des rires qui tuent comme une balle
tu as coupé l'eau
l'électricité
tu as coupé le souffle
les vivres
tu as coupé le vivre.
Ici est né Ghassan
ici git Ghassan
mort à 75 ans
après toute une vie passée
sous une tente
ici des camps où s'alignent des vies en suspens
mais où court le désir fort
de supplanter les vents rageurs
où les sirènes chantent obstinément
le retour au pays natal
partout dans les boites postales
brillent les résolutions de l'ONU
vendues au rabais
dans les palaces
de Washington et de Tel Aviv
s'organisent des jeux de colisée
un fantôme d'or est offert
à chaque mort ayant repéré
l'emplacement de sa maison
dans la ville rasée
comment a-t-il fait ?
et des prix à ceux qui ont réussi à dénicher
dans un océan de pierres
une clé
une clé qui n'ouvre plus rien
une clé trahie
une clé sans serrure.
Gravats et décombres sont les
nouvelles agricultures
j'écris pour ne pas mourir
j'appuie la tête contre le mur
le mur est plus tendre
que les os de celui qui rit et tue
j'écris pour repeupler de mots
les plages désertes
des hommes redevenus sauvages
J'ai couru toutes veines dehors
Je ne te reconnais plus
Je ne reconnais plus les murs
capitonnés dans le silence
amer des amas de pierres
y aura -t-il assez de mots
pour évacuer les tonnes de gravats
dans les couloirs noirs des hommes
lorsque le matin frais bourdonne
que les décombres entonnent leurs confidences
au vent chargé de futur
je chante la Palestine
j'écris pour te dire que
j'ai reconnu l'oiseau clair
qui s'est posé sur le rebord de ma fenêtre
dans ce feu d'enfer
je dirais j'ai hâte de me reconnaitre
je dirais tout haut la petitesse de l'usurpateur
dont les mains sont parsemées
de polypes haineux
je dirais surtout
il faut rester debout
l'aube qui a pu s'extraire de la nuit
porte dans ses entrailles la combustion du jour.

© Ahmed Ben Mahmoud

Le soir s'est fracassé
contre la nuit
en tombant je me suis accroché
au rêve en gestation
aux mots en suspens
à la fable où, pieds nus,
j'ai cherché le joyau
qui m'indique l'issue
je me suis agrippé
à l'averse de demain
la silhouette du cyprès
sous l'effet de la brise se penche
sur des jours fuyants
la gare ses quais
d'exils et d'étreintes
la fenêtre bleue
où monte la mer et se dresse le mât
de l'étoile
elle m'a dit : nous sommes faits
de la même poussière
j'ai croisé des routes couvertes
de draps d'aurores
bordées de champs de marguerites
visités de pluies aléatoires
j'ai vu les sabots d'or
sonner la fête des récoltes
où la tonte des têtes nouvelles
est célébrée d'écuelles de semoule
travaillée de mains de coccinelles
j'ai rêvé de m'être attardé
à jouer la mélodie des vents
j'ai rêvé d'avoir abrité le feu
dans l'étreinte de trois pierres
et d'avoir dormi au chaud
dans le chant du perpétuel
où il y aura toujours
des naissances bouleversantes.

© Ahmed Ben Mahmoud

Le printemps fleurit la tombe des poètes.

LA FACONDE *(pensées fleuries)*

Libre d'être libre
Qui répond de soi
L'égalité entre tous les amis
La fraternité avec tout ce qui vit

Le printemps fleurit la tombe des poètes.

Je suis né pour être libre
Je serai toujours un vagabond insoumis.
Mourir en homme libre.
C'est ça la liberté.

Le poète sera enterré vivant.

Le passé est mort,
le présent vivant,
le futur un enfant.

La poésie n'est pas un art littéraire.
La poésie c'est l'art de la parole.
Et la parole écrite est sa trace.

Il faut danser
comme si personne ne regardait...
Et tu dois aimer
comme si tu ne serais jamais blessé.
Et tu dois chanter
comme si personne ne t'écoutait.
Vous devez vivre
comme si votre vie était le paradis sur terre.

Je fais ce que je peux
Laisse tomber les étoiles
Pour relever la nuit
Parle pour ceux
Qui ne parlent pas

La plupart des gens ne désirent pas réellement la liberté, car la liberté implique des responsabilités, et la plupart des gens ont peur des responsabilités.

Naît le poète
Le génie lui souffle
Les muses sont séduites.

L'homme, la femme et l'enfant
Le trio de l'Humanité

Tu dis mon pays
Mais tu n'es que locataire
Avec la permission de circuler

Tu ne choisiras pas d'être poète.
C'est un malheur rare.
Il faut la santé pour.

La nuit n'est pas faite pour dormir
Quand tout le jour a crié de faim

Poète
Engagé
Dans la vie

Pour l'amour
Le cœur à l'ouvrage

Pas de racines
Des jambes

Qui n'a pas les joues creuses
qui lui font mal s'il ose sourire ?

Riches plus riches
Pauvres plus nombreux

Idiot : être humain qui sert magnifiquement le système de comparaisons, il assure méthodiquement le classement des méninges et quand sa bêtise progresse, l'intelligence monte. Il équilibre le budget des forces intellectuelles. L'imbécile facilite par ses nombreuses variétés le respect des intelligences rares.

Le meilleur soldat ne combat pas, le combattant le plus capable triomphe sans violence, le plus grand conquérant gagne sans guerre, et le meilleur manager dirige sans donner d'ordres. C'est ce qu'on appelle l'intelligence de la non-attaque et la maîtrise des hommes.

SYMPATHIE par OISEAU RARE

Maintenant, quand tu te glisseras dans ton lit ce soir.
Et quand tu verrouilleras la porte.
Juste comme ça, dehors dans le froid et l'obscurité,
Parce qu'il n'y a pas assez d'amour pour tout le monde.

Et c'est de la sympathie qu'il nous faut, mon ami,
Et c'est de la sympathie qu'il nous faut.
Et c'est de la sympathie qu'il nous faut, mon ami,
Parce qu'il n'y a pas assez d'amour pour tout le monde,
Non, il n'y a pas assez d'amour pour tout le monde.

Maintenant, la moitié du monde frappe l'autre moitié.
Et la moitié du monde a toute la nourriture.
Et la moitié du monde se couche et meurt de faim en silence,
Parce qu'il n'y a pas assez d'amour pour tout le monde.

Lorsque je pense à tout le mal que les salopards ont fait à mes parents, à ma famille et à tous nos amis, j'aurai pu être un vengeur, un salopard à mon tour.

Les salopards ont tous quelqu'un à tuer.
Le vengeur est un mal-aimé qui devient son pire ennemi.
Le pire ennemi d'un vengeur est lui-même.

L'écrivain colombien **Gabriel García Márquez** sur son lit de mort à dit :

« Si je pouvais vivre plus longtemps,
Je ne laisserais pas passer un seul jour
sans dire aux gens combien
je vous aime, je vous aime tous,
et je convaincrais tout le monde,
hommes et femmes, que rien
n'est plus précieux que l'amour.
Et je leur prouverai à tous combien i
Ils se trompent quand ils pensent
qu'ils ne seront pas amants
quand ils seront vieux ?
Ils ne savent pas qu'ils vieillissent
à cause de l'absence d'amour
Je donnerai à l'enfant des ailes pour voler,
mais je le laisserai apprendre à voler seul,
Je convaincrai les personnes âgées
que la mort ne vient pas de l'âge,
mais de l'oubli.
Je dirai tout ce que je penserai,
mais je penserai forcément à tout ce que je dirai,
je donnerai aux choses leur valeur,
non pas pour ce qu'elles représentent,
mais pour ce qu'elles signifient.
Je vais dormir un peu, et rêver beaucoup,
sachant que chaque instant où nous fermons
les yeux signifie la perte de soixante secondes
de lumière.
Je marcherai pendant que d'autres s'arrêteront,
et je me réveillerai pendant que tout le monde dort.
J'ai beaucoup appris de vous,
j'ai appris que tout le monde veut vivre
au sommet de la montagne,
sans savoir que le secret du bonheur
réside dans son ascension....'

Ayant reçu le don de la nature pour parler aux humains, je suis passé par les larmes, abandonné à l'émotion, devant l'ampleur de ma tâche; je me suis mis en marche au grand jour pour l'art de vivre. Et je fête la vie. Je suis imparfait. Alors, je sollicite la lumière pour trouver l'amour.

N'oublie pas, petit, un homme libre ne montre jamais ses larmes quand il est triste : il se redresse et il danse.

La plus grande punition pour celui qui nous a blessés est de changer notre regard envers lui. Comme le dit le poète Mahmoud Darwich : *"Arrête-toi au bord de mes cils, et mes yeux ne te verront plus"*, ce qui signifie que si tu te tiens sur le frémissement de mes paupières, je ne te distinguerai pas.

"Il te suffira comme châtiment que je ne te voie plus comme je te voyais auparavant."

Grand-Maman, que faire avec la souffrance ?

— Mon enfant, la souffrance est une graine. Si tu l'enfouis dans l'oubli, elle pourrit. Si tu la jettes au vent, elle revient. Mais si tu la plantes avec soin, elle peut fleurir en sagesse.

— Comment une douleur peut-elle donner naissance à autre chose qu'à elle-même ?

— Parce que la souffrance, lorsqu'elle est touchée par la lumière de la conscience et travaillée par les mains du cœur, devient un chemin. Regarde le sculpteur : il ne maudit pas la pierre, il la taille. Regarde le musicien : il ne maudit pas le silence, il en fait une mélodie. Et regarde la rivière : elle ne se plaint pas du rocher, elle le contourne et le polit.

— Mais Grand-Maman, si la douleur est trop grande ? Si elle me submerge ?

— Alors, mon enfant, souviens-toi que l'eau qui déborde trouve toujours une fissure pour s'échapper. Ne retiens pas ta souffrance comme un poids, donne-lui une voie. Écris, marche, danse, parle, prie, crée. La douleur ne demande pas à être enfermée, elle demande à être transfigurée.

— Et si je n'y arrive pas ?

— Alors, respire. Respire comme l'arbre respire en silence sous la tempête. Il ne combat pas le vent, il plie. Il ne refuse pas l'hiver, il attend le printemps.

— Cela veut dire qu'il faut accepter la souffrance ?

— Non, il faut l'accueillir comme un visiteur qui a quelque chose à dire. Si tu l'écoutes, elle partira après avoir livré son message. Si tu l'ignores, elle reviendra frapper plus fort.

— Et si je ne veux plus l'entendre ?

— Alors, transforme-la en offrande. Laisse-la nourrir ta patience, ta tendresse, ta compréhension des autres. Car ceux qui ont souffert et ont su transformer leur douleur deviennent des refuges pour les âmes fatiguées.

— Grand-Maman, crois-tu que ma souffrance puisse un jour devenir une lumière ?

— Mon enfant, toute étoile que tu vois dans le ciel est née d'un chaos.

POÉSIE NOIRE

Le poème crie
quand il veut parler et que
dure la misère.

LE MAL AIMÉ VENGEUR

La violence politique
T'a jeté sur le trottoir
Mal aimé est un vengeur

La violence politique
Déchire le drap de ta peau
Les mensonges ont des couteaux

La violence politique
L'oppression systémique
La peur qui tue tous tes rêves

La violence systémique
Toutes les gloires et les profits
Les crimes les guerres la misère

La violence systémique
Le silence des artistes
Complices de la vermine

La violence systémique
Surgit du ventre fécond
Des bêtes immondes

La violence politique
La violence systémique
La faiblesse des violents

Nizar Ali BADR sculpteur
Pierre Marcel MONTMORY poète

POÉSIE NOIRE

سوريا
نزار علي بدر

سوريا
نزار علي بدر

نزار علي بدر

Solitude et infinitude
INDIVIDU et CITOYEN
Individu : facile à gouverner, qui a la liberté de choix, la liberté de consommer. Qui dépense au lieu de penser. Qui réagit suivant son instinct. Militant idéologique et/ou adepte d'une croyance. Qui réclame des chefs. Violent à l'occasion.
Citoyen : difficile à gouverner, qui est libre d'être libre et qui répond de lui en prenant des responsabilités. Qui pense, qui est son propre dieu, son propre maître et serviteur. Qui ne commande ni se fait commander. Sa constitution lui permet d'être libre, de faire ce qu'il veut avec qui il veut. Non violent.
Pierre MONTMORY
solitaire et solidaire
ANNÉES LUMIÈRES DE POÉSIE

LES POÈMES NAISSENT SUR LE SABLE

Les poèmes naissent sur le sable
Pierres polies par les mains travailleuses
La mer en guenilles les méprise

Tant que l'eau ne lâchera pas prise
Elle nourrira ses enfants négligents
Poètes de pacotille, savants !

L'humain perd son temps depuis une éternité
À fabriquer des jouets déjà usés
Par d'autres qui y ont déjà pensé

Alors, émigre ! Pendant la marche !
Seul ton pas mesure le temps ici
Le vent qui souffle bat la mesure !

De toutes les façons tu es perdu
Continue ! L'éternité est sauve !
Tu feras de ton sang qu'un vaste encrier

Tu peux écrire, et crier ! Qui entendra ?
Personne n'est l'écho au fond de toi
La mer relève les vagues de ses jupes

Ta mère la mer, ton père le temps
Te voici tombé, te relevant, soit !
Qu'une pierre détachée du rocher

Les poèmes naissent sur le sable
Pierres polies par les mains travailleuses
La mer en guenilles les méprise

Nizar Ali BADR sculpteur
Pierre Marcel MONTMORY

THÉODORE MONOD : **LE ROI DEVENU FOU**... Extrait :

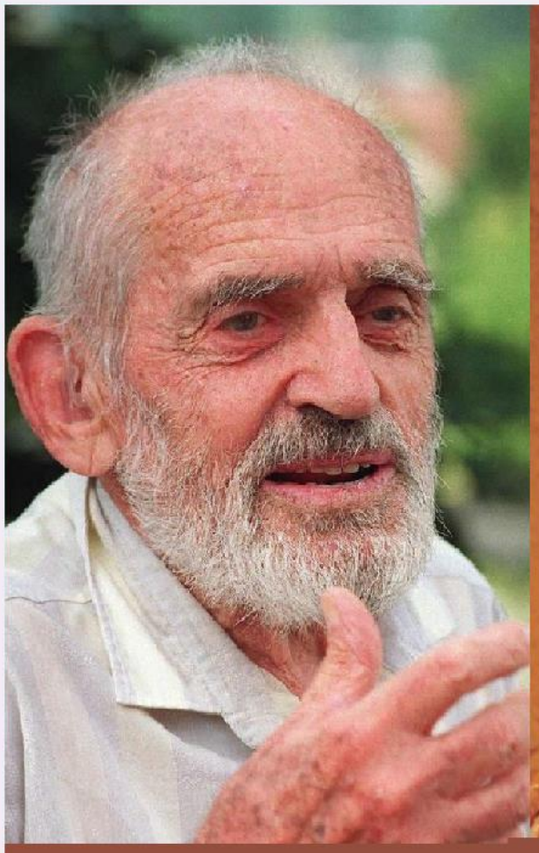
« Ce que l'on appelle la crise de l'environnement est tout simplement le résultat d'une violation sans cesse aggravée des lois de l'écologie, fondées sur l'interdépendance des êtres vivants entre eux et avec leur milieu physique. Dans une première phase, l'homme reste un prédateur parmi d'autres, occupant une modeste place dans la biocénose originelle. Mais avec le perfectionnement de ses techniques, avec le biface, la flèche, le feu, son efficacité s'accroît sensiblement. Tandis que se développe la révolution néolithique, la structure sociale se modifie ; la ville va naître, et par conséquent, le palais, le temple, la boutique, la caserne, le bordel et la prison : la civilisation est en marche.

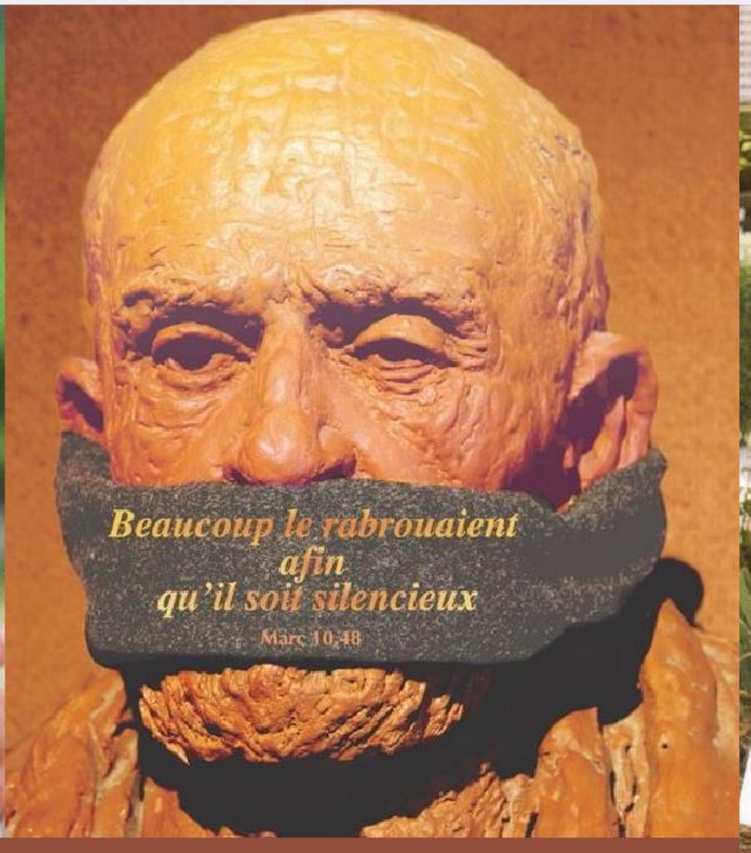
« Si, à l'origine, un certain équilibre pouvait subsister entre le potentiel de destruction de l'homme et les capacités de récupération du milieu naturel, la balance, désormais, penchera de plus en plus du côté de l'agresseur. Une idéologie belliqueuse et orgueilleuse, la mythologie d'un « roi de la création » chargé de conquérir, de domestiquer, de dominer, sans souci ni des conséquences pour lui-même ni, bien sûr, des droits des autres êtres vivants devaient nous permettre de ravager la planète en toute bonne conscience. Et d'autant plus facilement que la religion du profit allait rendre licite n'importe quel méfait du moment que l'assurance d'un gain venait l'absoudre, voire le sanctifier. Dès lors, quoi d'étonnant si la production, l'industrialisation, le gigantisme humain, la croissance économique, sont tenus pour des vertus axiomatiques?

« Les aberrations écologiques qu'entraîneront ces beaux et lucratifs principes, on ne les connaît que trop. La grosse industrie, les grands pollueurs, devant l'émotion enfin soulevée dans le public par leur excès, se trouvent désormais sur la défensive et réagissent de plusieurs façons. On condamne en bloc les rousseauistes, les passéistes, les amateurs de rêve bucolique ou de pureté champêtre, bref tous ceux qui ont l'impertinence, ces impies, de refuser d'adorer le Veau d'or, le Fric-Jéhovah ou Sainte production. Au besoin on les accusera de vouloir revenir à l'ère pré-industrielle alors qu'ils osent à l'avance penser l'ère postindustrielle. Puis on tente de minimiser les faits ou d'en émasculer la signification : n'y a-t-il pas eu, de tout temps, une érosion naturelle ? Des espèces animales n'ont-elles pas déjà disparu sans intervention de l'homme ? On va d'ailleurs plus loin, en tentant de vastes opérations de « dédouanement » publicitaire. A en croire certaines de ces firmes puissantes, c'est tout juste si leur souci majeur, essentiel, primordial, ne serait pas devenu la protection de l'environnement. L'écologie, l'environnement, les équilibres biologiques, etc., deviennent une tarte à la crème : de hauts personnages en ont, sans rire, plein la bouche, de ces mots qu'ils ignoraient il y a six mois.

« On ne luttera plus désormais, pour incarner une véritable conscience écologique, sans se heurter aux puissants. On n'y insistera jamais trop : le combat pour la qualité de la vie débouchera nécessairement sur des questions de principes et de finalités, donc de choix. Après tout, qu'est-ce qui compte vraiment ? Continuer à saccager allègrement la planète, ou bien accepter d'entrer dans une troisième phase de l'histoire des relations homme-nature, celle de la réconciliation. ? »

Théodore Monod savant et poète





Théodore Monod savant et poète

SANS PEUR...

Sans peur, quittant l'œuf de la tiède sauveté
Têtard étrange et dérisoire,
Inconsciente ébauche, hors du moule jeté,
Il t'a fallu, jouant la blanche ou la noire,
Naître sans peur.

Sans peur, dans les matins dorés et les midis
Au grand soleil ou sous l'orage
Il faut, dans le fracas des tonnerres maudits
Face aux cris des démons, aux brouillards, au mirage
Vivre sans peur.

Sans peur, au soir venu de l'ombre violette
• Ô vieux cœur enfin consolé –
Il te faudra, larguant l'amarre à l'aveuglette
Pour offrir au jusant ton esquif esseulé
Mourir sans peur.

CHANSON

Aimer sans croire ni savoir est le doux nectar de la vie. Aimer sans raison. Aimer sans croire ou savoir. Aimer.

On aime « dieu » pour milles raisons c'est-à-dire par intérêt, ce qui nous évite de prendre notre vraie responsabilité et de donner ce que l'on se doit de donner et donc, notre intérêt est de continuer à priver les autres de la liberté d'aimer en singeant la sagesse et la vertu dans des gestes et des paroles convenues et appris par chœur comme des mensonges que l'on répète à l'infini et qui finissent par nous paraître la vérité mais il n'y a jamais d'amour dans le cœur d'un croyant, il n'y a que le calcul mesquin des privilèges promis après la vie et des protections acquises ici-bas par les malins qui règnent par le pouvoir et la force. On a peur d'aimer, de se donner à connaître, parce que la chair nous tracasse et que l'idée de l'amour nous oblige à penser. Et, penser est le contraire de croire. Penser c'est être libre dans toute notre humanité et aimer c'est vivre l'éternité du présent comme un cadeau que l'on n'a de cesse de partager.

On aime « dieu » par égoïsme. La charité est intéressée, nous sommes corrompus par la croyance. La croyance est une forme d'ignorance volontaire qui nous permet de survivre sans l'obligation d'aimer. « Dieu » est donc la haine de soi et des autres. Le culte d'un « dieu », du sur-moi, de l'unique, d'un seul mot, d'une seule vérité, d'un chef, d'un père, d'un patron s'appelle fascisme; et la disparition de l'autre jusqu'à effacer son nom s'appelle nazisme.

Et « l'homme » déteste particulièrement la « femme » car elle représente le plus cet autre. Cet autre que l'on trouve toujours trop différent et qui nous rappelle nos responsabilités vis-à-vis de l'amour universel. Et nous trouvons toujours dans notre croyance des bonnes raisons d'haïr et même le meurtre est autorisé pour cause divine ou étatique.

Faut pas toucher à "dieu" sinon c'est son complice le "diable" qui intervient. Comme faut pas toucher à la caisse du grand magasin du monde ou bien l'État vous met en cage et même vous tuera ! Les gens sont très policés et aiment juger et châtier. Qu'ils souffrent et qu'ils crèvent tous ces sans coeur... Ils n'ont, comme instruction, que les réflexes de leur dressage, de leur berceau à l'université, ces animaux à tête humaines ! Les présidents directeurs généraux sont des saigneurs. La bête humaine doit se manifester dans toute sa splendeur. L'intelligence est d'accumuler des biens terrestres pour pouvoir par la force du nombre. L'intelligence est de jouer bien son rôle parmi les « saints » de la guerre mondiale. Le « paradis » est cher.

« Abbé Pierre, Sœur Emmanuelle, Sœur Térésa » ne sont que des gens qui ont rendu la misère « sensationnelle » et l'ont entretenue par la « pitié » au lieu d'en dénoncer et combattre les responsables et détruire la misère. Le Vatican avait là de bons émissaires pour son marketing et le sentimentalisme de la foule était excité et cela a permis beaucoup de conversions et de soumission.

« Dieu » est un vocable qui a servi et servira toujours le diable. « Dieu » créé des camps de concentration, des génocides, des assassinats. « Dieu » cache les assassins qui font de l'amour un « péché » et de la beauté un crime. « Dieu » permet la soumission des humains devant d'autres humains pour honorer la cupidité et chacun de ses esclaves ne peut rêver mieux que d'être cupide à son tour. « Dieu » est la dignité des gens de pouvoir. « Dieu » est la légitimité de la force.

« Dieu » n'est qu'un autre mot pour désigner le grand magasin pour les fidèles clients de l'ignorance volontaire. « Dieu » est un mot d'excuse pour les

criminels de l'Humanité qui honorent des héros et rappellent les martyrs pour que les peuples se résignent au goût du sang. « Dieu » est un vocable qui nie le libre arbitre et la responsabilité de l'individu dans l'éternel présent où il devrait par lui-même s'aimer pour aimer les autres. Le recours à « dieu » est l'aveu de l'impuissance des ignorants. Quand on n'est pas capable d'agir, vaut mieux se taire plutôt que de prononcer des mots qui rabaissent l'Humanité. Quand l'excuse ou le prétexte de « dieu » n'est plus là, il reste des humains face à face et qui doivent trouver en eux l'amour. « Dieu » est la haine puisqu' il ne donne jamais ni pain ni câlins.

« Croire » signifie admettre une chose sans la voir. Comme si vous achetiez une marchandise sans la vérifier. « Croire », c'est nier l'intelligence, la curiosité le don gratuit de vivre de chaque humain. Les malins font « croire » pour tromper les humains.

Je n'ai aucun « dieu », je ne suis d'aucun camp, je ne surveille pas de frontières, je n'ai que mon humanité. Avec tout cela j'arrive à être sympathique et même honnête. Mais je sais que je suis bon ou méchant que par ma volonté. Je n'ai pas d'excuses pour vivre mal.

La religion est donc une arnaque qui convertit tout en « dieu ». La politique est tromperie qui convertit tout en « valeurs ».

Mon humanité et ma planète Terre me suffisent pour me rendre heureux. Les calamités et autres catastrophes ne sont que le résultat du mouvement perpétuel. L'Univers s'agrandit avec notre conscience d'être si petits comme des enfants qui ne finissent jamais de grandir.

Avant les religions nous vivions pareils.

On peut se passer du mot "dieu" et de tout le vocabulaire religieux puisque l'amour suffit.

Sans rien d'autre que nous-mêmes, quelle merveille !

On peut se passer du mot "dieu" et de tout le vocabulaire religieux puisque l'amour suffit.

Les Ignorants disent « Dieu existe », les Savants disent « Prouvez-le ». Les uns comme les autres usent de leur imagination bornée et cela empêche l'amour de vivre.

Les Ignorants disent « Dieu est amour » et les Savants disent « L'amour est dieu ». Dans les deux cas ils affirment que l'amour existe bien sans rien d'autre que lui-même et nous autres pour le partager.

Aimer sans croire ni savoir est le doux nectar de la vie.

Aimer sans raison. Aimer sans croire ou savoir. Aimer.

La curiosité développe l'altruisme et prédispose au don.

Ni prêtre, ni professeur, la vie délivre un sens qui est caché et qui ne peut être perçu que par l'innocence. Si tu sais à l'avance, il n'y a pas d'aventure possible. Et si l'aventure était impossible, il n'y aurait pas de vie et donc il n'y aurait pas de poètes qui inventent leur vie et se donnent eux-mêmes des noms et des titres pour amuser les bêtes et les choses. Les poètes ignorent le temps long de l'ennui. La vie est leur jeu préféré et ils en sortent perdants magnifiques, le sourire aux lèvres !

Le Soleil joue à chat perché dans le ciel et la Lune sourit la nuit.

Eugène Étic

LA MUSICIENNE

Vous connaissez la musique
Qui parodie le silence
Vous connaissez la musique
Que l'on pianote du bout des doigts

Vous connaissez les mots
Que miment le bout des lèvres
Vous connaissez la parole
Que le geste anoblit

Vous connaissez le proverbe
Qui claque le bec
Vous connaissez les reliques
Que l'on suit du bout de l'ongle

Vous connaissez le coin du feu
Les cheminées
Les bûches s'épuisent dans l'antre
Et la lumière dedans entre
Les visages près du feu écoutent
Conte qui résonne sous la voûte

Et puis encore l'absence
Les ténèbres se mettent à mourir
Et puis encore des soupirs
L'été qui noie le silence

Jamais non jamais
Il y aura
Tant d'espérance
Tant d'innocence
De tra-la-la

Tableau : Samoukan Assaad
Poème : Pierre Marcel Montmory

Nizar Ali BADR sculpteur
نزار علي بدر

Nizar Ali BADR sculpteur

عزيزي نزار،
أخبرني ماذا يحدث في بلدك.
لا أعرف شيئًا.
لا أحد هنا يتحدث عن سوريا،
والإعلام صامت.
سأنشره.
بيير

Cher Nizar,
raconte-moi ce qui se passe chez toi,
je ne sais rien,
ici, personne ne parle de la Syrie,
et les médias sont muets.
Je le publierai.
Pierre

ن فقراء سوريا نشبه احجار الشطرنج يبدأ اللعب بنا ونموت واحد خلف الاخر حتى يحيا املك .... انه الكرسي ياأخي هو سبب الخراب .
Nizar
لن يكون هناك عدالة على الأرض لرفع الظلم والقتل والخطف والسبي عن الفقراء في سوريا
Nizar
سوريا أصبحت حلبة مصارعة للثيران التي تريد السيطرة على القطيع ونكحه .هذا مايحصل في وطني الغالي .

Les pauvres Syriens sont comme des pièces d'échecs. Ils se jouent de nous et nous mourons les uns après les autres jusqu'à ce que notre espoir perde vie. C'est la chaise, mon frère, qui est la cause de la destruction.
Nizar
Il n'y aura pas de justice sur terre pour mettre fin à l'injustice, aux meurtres, aux enlèvements et à l'esclavage des pauvres en Syrie.
Nizar
La Syrie est devenue une arène pour les taureaux qui veulent contrôler et piétiner le troupeau. Voilà ce qui se passe dans ma chère patrie.
Nizar

1 / 6 / 2025

graffiti de Sylvain Lamoureux

LES MIROIRS

Les miroirs ont les yeux éteints
Comme la cendre des morts

Le reflet du néant est inodore
La vie seule a son parfum

Les yeux où se mirent les voyages
Du regardeur muet

Que les sens aux aguets
Inspirent une figure au paysage

La vie t'a donné les mots
Pour parler de ton cœur

Car l'amour le semeur
Égraine le présent cadeau

Et jamais la nuit se fait
Quand le jour est éternel

Les muses se font belles
Pour le vivant parfait

Tandis que la mort invite
À sa table les amers

Et c'est un squelette qui sert
Les mangeurs sans mérite

poème de Pierre Marcel Montmory

La langue dans la bouche
Vibre avec le cri qui sonne

Et les lèvres façonnent
Ton poème qui touche

L'oreille écoute les contes
Le nez flaire la route

La peau frisonne au doute
Le sentiment profond monte

Écoute ton cœur
Décide le moment

C'est toujours temps
Dit-on au voyageur

Laisse les rumeurs
Derrière toi le passé

Devant les rêves espérés
À tes pieds le bonheur

Les miroirs ont les yeux éteints
Comme la cendre des morts

Le reflet du néant est inodore
La vie seule a son parfum

Artistes au chômage,

Allez occuper les cités de notre peuple dont vous avez oublié les noms et les adresses !

Venez nous charmer, éloigner le mal, guérir, provoquer l'amour!

Retournez à la boue dont vous êtes issus !

L'Humanité d'argile et d'eau vous protégera si vous lui offrez les dons gratuits que vous avez reçus gratuitement à la naissance et que vous devez lui donner !

Si vous êtes dignes de vos prétentions - au lieu de ramper et de geindre à la porte des despotes !

Vous n'aurez point d'autre fortune que de nombreux amis avec qui vous ferez pays !

Lorsque notre peuple, c'est-à-dire tout le monde, vous aura vu à l'œuvre pour le distraire mais aussi pour l'éduquer, pour lui donner le goût du beau, le goût de lire et de développer sa sensibilité et trouver d'autres sens à la vie, alors, tout le peuple ira dans ses théâtres, ses musées, ses bibliothèques et deviendra votre meilleur public, le défenseur de nos vraies richesses.

Au travail !

Rappelez-vous que l'éducation populaire et la paix faisaient partie de la raison d'être des pionniers de l'Action Culturelle *(Qui étaient des bénévoles)* grâce à qui nous avons construit pour nous tous des outils que vous utilisez assez mal car notre peuple ne s'en sert guère et même parait les ignorer vue leur si petite fréquentation.

Les artistes n'ont besoin d'être reconnus que par leurs dons offerts et les plus beaux bienfaiteurs restent le plus souvent anonymes.

L'important est le poème qui entre dans les maisons.

Travaillez, comme le rossignol chante pour chanter, aime pour aimer et qui, pour casser la graine, gratte le sol : bravo !

Travaillez pour vivre et vivez pour donner !

C'est au nombre de ses dons échangés et à la grandeur de sa curiosité que l'on mesure la grandeur d'une civilisation et la grandeur d'un être humain.

Pierre Marcel Montmory trouveur

POUR LA LIBERTÉ

La culture à la mode d'aujourd'hui
C'est d'aller sur la place publique
Pour parler et écouter parler
Dans le cercle premier signe
De la communauté humaine réunie
Autour de l'inconnu

Humains cultivés humains
Pour naître vivre et mourir
Humains partout humains

Et si tu as une parole à dire
Parle !
Même si ta parole est amère comme la mort
Même si ta parole est LA mort
Parle !

La parole charme
La parole éloigne le mal
La parole guérit
La parole provoque l'amour

Savants poètes de la vie
L'homme, la femme et l'enfant
Le trio de l'Humanité

Libres d'être libres
Chantent pour chanter
Aiment pour aimer
Ainsi sont-ils
Humains

Dieu et Déesse/Humanité=homme+femme+enfant
Au nom de l'homme,
de la femme
et de l'enfant
Amène ton cœur

La liberté d'être libre
L'égalité dans l'amitié
La fraternité avec le vivant

ARTISTES POUR LA LIBERTÉ

Nous chantons pour chanter- Nous aimons pour aimer

Pour donner ce que nous avons à donner de meilleur en nous - Nous voulons l'accès libre et gratuit aux outils culturels

Construits par et pour notre peuple c'est-à-dire pour tout le monde - Outils gérés par un concierge, un organisateur et un technicien

L'utilisation des places publiques pour offrir nos trouvailles - Sans autorisation - Libres et gratuites

Le commerce des œuvres restera dans les entreprises privées- Ce n'est pas aux gouvernements de décider qui est artiste

Ce n'est pas aux fonctionnaires de décider ce qui est de la culture

La culture humaine est commune à tous - L'art de vivre est le métier de l'être humain

Travailler

pour

vivre

et

vivre

pour

donner.

POÉSIE NOIRE

Nizar Ali BADR sculpteur

C'EST L'AMITIÉ

Le poème c'est un outil
Les deux mains pour la tête
La vie qui te nourrit
Pour le travail et la fête

Si tu n'aimes pas ma poésie
Tu n'aimes pas la vérité
Tu ignores la réalité
Ton rêve est haï

Poésie réalité vérité
Trois dimensions
D'une seule passion
Humanité

T'es rien qu'un humain
Un humain terrien
Ton tribut c'est la vie
Ta tribu c'est l'Humanité

Ta famille c'est nous tous
Nous ne sommes pas seuls
Avec nous-mêmes
Et les mêmes

Les mêmes mais changeants
Comme les saisons
À l'unisson
Des cœurs battants

Les mêmes et différents
Pays ou payses
Partageant les mêmes faims
Le pain et la volonté

Frères et sœurs
Qui s'entretuent
Ou s'entrevivent
Selon l'humeur

Notre seul pays la Terre
Le plus beau dans l'Univers
Où avoir la vie suffit
Pour être humain gentil

Faisons de cette Terre un paradis
Nous sommes tout un chœur
Pour chanter notre bonheur
Dans le cœur de nos amis

Si tu veux un pays
Fais-toi des amis
Tu auras un pays
Ô, étranger !

Tu me ressembles
Tu m'es familier
Par ton humanité
Ô, étranger

Tu es si différent
Que je me vois
Moi-même étranger
Je partage ton amitié

Nous sommes égaux
Pour nous aimer
Nous sommes solidaires
Dans nos disputes

L'amitié est l'égalité entre les amis
Une goutte de pluie
Dans un jour de soleil
Un rayon de soleil
Dans un jour de pluie

Pierre MONTMORY

Jocelyn WOMBA photographe

Ton pays c'est ton corps avec ta peau pour frontière. L'humain a les mains nues pour protéger la vie. Tu travailles bellement. Ta cabane est jolie. Ta peau est propre. Tes animaux sourient. Ta cuisine est bonne. Ton lit moelleux. Ta porte reste ouverte. Le jour nouveau est à ta fenêtre. Ta muse enchante ton cœur. Ta plume légère caresse la beauté. Tu remercies avec ton poème. Le présent t'es connu. Ta compagne s'est mise nue. La vie aime ses amants. Tu offres ton cadeau. Un peu de pain et beaucoup de justice. Les enfants reconnaissent l'enchanteur qui leur demande de se présenter aux autres pour eux-mêmes. Les bras parents de l'être enseignent la vie aux nouveaux mondes qui viennent à naître. Chacun est soi plus les autres. Les relations sont des danses, des danses avec les pensées comme des fleurs solitaires ou des bouquets de senteurs - car une seule fleur ne vaut-elle pas tout un bouquet. Il faut prendre pour apprendre, toucher pour sentir - goûter n'est pas mentir quand le vrai entre en soi. Ami du vivant fuit les assassins. Le déserteur est un bon heur pour les pays qui ont du cœur. Le déserteur est un mal heur pour les nations mortelles. Nulle planète n'est plus belle que celle d'un pays qui gagne chaque journée son contentement dans une gorgée d'eau, une tranche de pain, un chant d'oiseau; et c'est ainsi que le juste plaide pour l'infinie création. Regarde ! La curiosité est le don pour trouver l'or. Écoute ! Le juste partage est le don. Au regard du ciel, tu es ton seul témoin. Tu ouvres tes mains et tu y trouves ta satisfaction. Quand tu refermes tes mains pour palper ton trésor tu crées des promesses. Peu importe la quantité si la qualité demeure. La farine de chacun fait du pain. Mal heur à ceux qui comptent avec l'argent; la mort sera le bénéfice car ils auront vendu la vie et rien ne leur restera qu'une poignée de poussière sèche. Si, après une journée tu ne trouves que des lignes dans tes mains, alors, ton destin est incertain, cours sur la rive sauvage jusqu'à effacer cette nuit en toi, ton pays est ruiné, puisse le jour suivant te voir naître et que le travail t'invite. Car tu n'espères rien en attendant, le paradis s'enfuit devant les prétendants, la vie est une mégère pour les ambitieux et la vie est le tourment des faiseurs de néant. Les drapeaux sont les linceuls de l'indignité. Que le chemin est grand pour être digne de vivre en liberté.

Pierre Marcel Montmory

Pierre Marcel MONTMORY maître trouveur éditeur

La liberté opprime, le droit libère. www.poesielavie.com

Naître sans peur
Vivre sans peur
Mourir sans peur

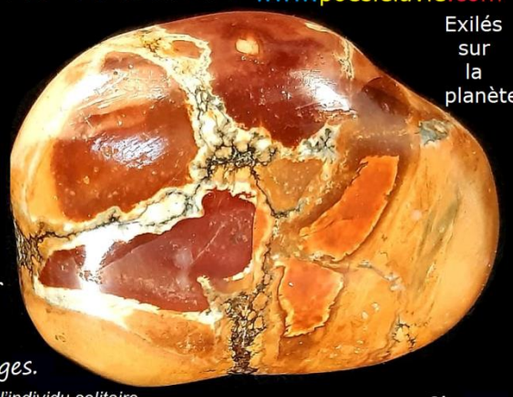
Nizar Ali BADR sculpteur

La Mort gagne toutes les guerres.

Qui s'aime fleurit sa vie
Qui s'aime donne des fruits.

Le peuple semble ignorer qu'il est le plus nombreux et le plus fort.

Nos voix ont assez d'ailes pour porter nos messages.



Exilés sur la planète

La plus petite minorité est l'individu solitaire.

FESTIVAL PERMANENT DE POÉSIE AU PAYS DE LA LANGUE FRANÇAISE

Ton pays c'est ton corps avec ta peau pour frontière.

Le pain de l'injustice est une pierre dans la fronde de l'humilié.

Si tu as une parole à dire, parle, même si elle est amère comme la mort, même si elle est La Mort, PARLE !

L'AMOUR EST TOUT SEUL
Mais un ami, qui ne soit pas moi, un tré-sor sur qui veil-ler.

La joie de vivre a des amants
gare à l'eau vive,
gare aux serments.

Je suis une humanité.

Y aura jamais toujours
Y aura toujours jamais
Y aura toujours l'amour

La parole c'est l'hospitalité.

L'hospitalité est la politesse de l'amour.

La poésie ne se vend pas elle se donne.

Nous sommes poètes pour l'aventure de naître, de vivre et de mourir.

Il a bien peu d'amis,
l'arbre qui n'a pas de fruits à donner.

Je me sens étranger même quand je ne le suis pas.
C'est un sentiment d'amitié avec l'humanité des autres.

Si tu veux un pays, fais-toi des amis.

Poésie savante

Comment avoir le goût de vivre sans liberté?
- Le seul devoir que nous avons c'est celui d'aimer.

La poésie est le même mot que la vie.
Ta vie est la poésie que tu te fabriques.
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète.
Tu es responsable, tu réponds de toi.

Mon pays est là où je suis.

Je n'ai pas de racines, j'ai des jambes

Pays de la langue française

L'art de vivre est l'art d'être humain

La Terre brûle
Éteignez la misère !

SI L'AMOUR EST UN PÉCHÉ ALORS LA BEAUTÉ EST UN CRIME

La Terre appartient à toute l'Humanité.

AMOUREUX DE LA VIE

Je suis l'autre,
je suis l'étranger.

L'homme plus la femme plus l'enfant, constituent l'Humanité.

La liberté d'être libre. L'égalité entre les amis. La fraternité avec tout ce qui vit.

L'émigré, c'est l'étranger de l'intérieur.

UN ENFANT UN NOUVEAU MONDE AU MONDE

Qui s'aime fleurit sa vie
Qui s'aime donne des fruits

Déserter est le courage des braves.

Mon pays c'est la Terre, les frontières c'est misère.

S'aimer est le poème.

Il n'existe pas d'être humain sans culture.

MA CONSTITUTION : Je suis qui je veux. Je viens d'où je veux. Je parle la langue que je veux. Je m'habille comme il me plaît. J'aime qui je veux. Je pense ce que je pense.

POÉSIE NOIRE

OASIS

Pour faire de votre jardin un Éden,
Cultiver l'humain comme une fleur d'aubaine.

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Chez moi, le calme d'un monastère
Sans un dieu à la poigne austère,
Accueille les éternels émigrants,
Prend bien soin de tous les enfants.

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Du pain, de l'eau et du silence,
Valent plus que toute science
Et tous poètes fabriquent la joie
Des tourments des profonds émois.

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Je sais je suis violent
Et pour pénitence
Prêche la non-violence
À mes gestes d'enfant

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Des égarés me demandent ce qu'ils sont
Je leur dis que s'ils cherchent à être
Ils ne pourront plus qu'ils ne sont
Déjà des humains pour paraître

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Des perdus demandent pardon
Avec leur tête frappent les pierres
Mais qu'est-ce que nous avons
Notre vie pour seul mystère

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Pierre Marcel Montmory trouveur

POÉSIE NOIRE

LA VRAIE VIE EST DEHORS

Les médias reproduisent l'opinion générale.

Les désordres apparents justifient les ordres.

Le but des ordres est de faire disparaître les solitaires jusqu'à effacer leurs noms.

L'opinion générale se nourrit de combats.

L'opinion générale a l'esprit guerrier.

Les minorités proclamées peuvent gueuler, les différences officielles cachent la majorité qui souffre.

Le troupeau itinérant marche d'un magasin à l'autre.

Les clients consomment et se taisent la bouche pleine.

Les marchands distribuent l'acculturation pour entretenir le sous-développement.

Le sous-développement favorise la demande et l'offre à l'aliénation technologique.

La technologie est une religion.

Les marginaux entretiennent le système.

La culture est moyenne et les agents culturels subventionnent les conformités.

Les talents du brave citoyen sont ignorés.

La vraie vie est dehors.

Les poètes et les savants sont à la rue car la rue leur appartient.

Les nazes ne peuvent murer tous les chemins.

L'éternel commerce des humains est l'échange de la parole dans l'air des places publiques.

Parler entre humains revivifie la vie humaine.

Parlez, même si votre parole est amère comme la mort ; même si votre parole est LA mort, parlez !

Parlez pour tous ! Ou parlez contre tous : c'est encore parler pour tous.

Pierre Marcel Montmory trouveur

REAL LIFE IS OUTSIDE

The media reproduces general opinion.

The apparent disorders justify the orders.

The aim of the orders is to make the loners disappear until their names are erased.

General opinion thrives on fighting.

General opinion has a warlike spirit.

Proclaimed minorities can cry out, official differences hide the suffering majority.

The roving herd walks from one store to another.

Customers consume and keep silent with their mouths full.

Merchants distribute acculturation to maintain underdevelopment.

Underdevelopment promotes demand and supply to technological alienation.

Technology is a religion.

The marginalized maintain the system.

The culture is average and cultural agents subsidize compliance.

The talents of the brave citizen are ignored.

Real life is outside.

Poets and scholars are on the street because the street belongs to them.

The idiots can't wall off all the paths.

The eternal commerce of humans is the exchange of words in the air of public places.

Talking between humans revives human life.

Speak, even if your words are bitter as death; even if your word is death, speak!

Speak for all! Or speak against everyone: that's still speaking for everyone.

Jocelyn Womba traducteur

En développant ses sens naturels (vue; odorat; ouïe; goût; équilibre; toucher), l'humain développe sa connaissance de l'Univers pour acquérir un savoir de l'éternité. L'autonomie de l'humain est illusion, la technologie n'a d'efficacité qu'autant l'humain reste le médiateur entre la nature et ses outils-jouets. La religion n'est efficace que dans l'impossibilité à s'approprier une vérité absolue, elle restera une probabilité comme tout savoir. L'humain doit rester naturel pour ne point abîmer sa nature. Si l'humain croit qu'il s'autonomise mais, en fait, ne s'améliore que lorsqu'il accède à l'infini en développant ses sens naturels. Il invente alors un langage personnel pour entrer en relation avec l'éternité qui est poésie.

BRASSENS :

« Je suis devenu antimilitariste parce que dès l'enfance, très jeune déjà, j'ai détesté la discipline. J'ai eu horreur de recevoir des ordres et j'ai eu horreur d'en donner aussi. J'ai eu horreur de me soumettre. Alors, petit à petit, j'étais obligé de rencontrer l'antimilitarisme. [...] Je ne sais pas si c'était l'anarchie, c'était le refus de toute discipline, ça c'est inné en moi, ça a commencé très tôt. »

« Je suis né pour aimer, pour passer dans la vie comme un étranger et pour être indifférent à ce que l'on me raconte. »

« Chez moi, le mot a une importance capitale. J'ai appris des mots qui ont fini par devenir des idées. Les mots me plaisent par leur son, par ce que j'appellerais la « musique extérieure ». »

« Nous n'avons eu comme ressource que de nous aimer les uns les autres, c'est pourquoi j'écris toujours plus tendre que ma tête ne me le commande. »

« Puis j'ai trouvé d'autres philosophies, Proudhon par exemple. Il m'a semblé que je trouvais mieux la vie là-dedans, que je me trouvais moi. Puis j'ai découvert ce que c'est qu'être anarchiste. Se défendre contre tout ce qui endort, tout ce qui est un fauteuil moral. [...] Si vous saviez comme c'est bien d'être anarchiste. »

« La propagande ne ment pas, elle vide le langage de sa substance. [...] Dans les pays où règne la propagande, l'homme continue à remuer les lèvres, mais tout usage authentique de la parole lui est retiré. Il s'agit d'une razzia contre son entendement. Les carnassiers mentaux en quête de pâture se repaissent de millions de cerveaux. L'être humain est mort alors qu'il croit vivre encore. »

« Mon individualisme d'anarchiste, c'est un combat pour garder ma pensée libre : je ne veux pas recevoir d'un groupe ma loi. Ma loi, je me la fais moi-même. On est le composé de tout ce que l'on a reçu, de ce que l'on voit et de ce que l'on entend. »

« L'anarchie c'est le respect des autres, [...] un sens d'une espèce de fraternité, encore que le mot soit un peu grand, une espèce de volonté de noblesse. »

« L'anarchie, ce n'est pas seulement de la révolte, c'est plutôt de l'amour des hommes. »

« Je ne crois ni en la vertu du peuple tout seul, ni en la vertu de l'Etat qui le guide. »

« Le seul paradis que je préconise, c'est le paradis de l'individu qui a sa liberté, même dans la société actuelle et même dans une société pire.

Je pensais qu'il fallait changer de régime, qu'il fallait supprimer le profit, qu'il fallait que l'homme gérât lui-même ses affaires. Je pensais que cela deviendrait contagieux, que les Allemands, que les Italiens et les Anglais feraient comme nous, et le monde entier ! Voilà ce que je pensais. Je le pense un tout petit peu moins, mais c'est encore possible. Tout est possible ! »

« La seule révolution possible, c'est d'essayer de s'améliorer soi-même, en espérant que les autres fassent la même chose. Le monde ira mieux alors. » Georges Brassens

EDGAR MORIN :

"L'important dans la vie, c'est l'amour.

"Je ressens la joie esthétique de contempler les beautés de la vie, de la nature du Soleil, de la Lune, des étoiles.

J'éprouve en même temps une ferveur de communion et d'intégration quasi mystique du monde en moi et de moi dans le monde.

"L'amour est l'accomplissement de la vie.

"L'amour est la véritable religion de l'hyper complexité.

Edgar Morin, « Sociologue et Philosophe français centenaire, toujours créatif. Connu par sa pensée humaniste de la complexité du monde. Edgar Morin fêté ses 104 ans !

La responsabilité des guerres incombe uniquement et exclusivement aux masses elles-mêmes, car elles disposent de tous les moyens nécessaires pour les éviter.

D'une part, par leur indifférence, d'autre part, par leur inaction et leur complaisance, et d'autre part, par leur propre émotivité, ces masses rendent les catastrophes possibles, même si elles souffrent plus que quiconque...

Affirmer que la culpabilité incombe aux masses et les rendre seules responsables, c'est prendre soin d'elles et les faire se sentir responsables...

D'autre part, plaindre et consoler les masses populaires comme de simples victimes, c'est les traiter comme des enfants sans défense.

La première voie est celle adoptée par tous les véritables combattants de la liberté.

La seconde voie est celle adoptée par tous les adorateurs de l'argent et du pouvoir envers les politiciens.

Wilhelm Reich, « La psychologie de masse du fascisme »

Faty Hô :

Plaidoirie contre les clichés : Être l'étrangère "au Québec"

Les clichés ont la peau dure, même si ici, au Québec, c'est une terre d'accueil et de métissage. Un jour, à l'hôpital, lors d'un examen banal, on me demanda si j'avais appris le français ici. Sous-entendu : un tel niveau de langue – les tournures de Molière, la verve de Voltaire, les envolées de Hugo – ne pouvait être que le fruit d'un effort exceptionnel pour une personne comme moi. Compliment voilé ? Non. Préjugé sournois, oui.

Pourtant, que faut-il pour être perçue comme une étrangère ici ? Une carnation de peau trop hâlée (alors que nous, Algériens, célébrons le soleil comme une bénédiction) ? Des cheveux laissés libres, bouclés, trop vivants pour les normes locales ? Une silhouette qui déroge aux canons ? La réponse est cruelle : il suffit parfois d'une différence infime pour devenir" l'Autre,"

Alors, laissez-moi vous citer Nelligan, ce poète maudit dont les vers brûlent de mélancolie québécoise. Vous rappeler Félix Leclerc, qui chantait l'enracinement et la révolte. Vous chuchoter les mots d'Anne Hébert, femme de lettres audacieuse, ou de Serge Fiori, dont l'âme vient à peine de nous quitter, laissant un vide en forme de cri. Connaissez-vous Raymond Lévesque, ce géant très oublié qui composa et chanta pour l'Algérie (quand les gens vivront d'amour , il n'y aura plus de misère) ? Et Leonard Cohen, enfant de Montréal, dont les strophes ont enlacé le monde entier ?

Ces noms, je les porte en moi comme on porte une seconde langue maternelle. Car l'Algérie, mon pays, a soif de savoir. Après des siècles de colonisation – française, ottomane (j'en passé, car j'ai peur de réveiller les démons), nous avons appris à dévorer le monde. La littérature, la politique, la géographie : tout est prétexte à combler un manque, à briser des chaînes invisibles. Nous parlons plusieurs langues, nous voyageons, en nous arrachant à l'ignorance par tous les moyens.

Alors non, je ne suis pas une étrangère. Je suis une héritière de Si Mohand le poète errant qui n'écrivait pas et ne répétait jamais ses vers, de Kateb Yacine, qu écrivait en français pour mieux libérer l'Algérie. Héritière d'Assia Djebar, qui faisait dialoguer les rives de la Méditerranée et Zoulikha Oudaï cette femme sans sépulture!

Héritière, aussi, de ce Québec pluriel que j'ai choisi, et qui – je le crois – peut encore apprendre à voir au-delà des apparences.

Le racisme n'est pas une opinion, c'est une paresse. Celle de ne pas chercher l'histoire derrière un visage, la poésie derrière un accent.

Aujourd'hui, je plaide pour un Québec où étranger ne serait plus un mot, mais une invitation – à écouter, à partager, à s'émerveiller !

Le langage de politesse

Il fut un temps où le "bonjour" ouvrait toutes les portes, où un "s'il vous plaît" avait la douceur d'un sourire, et où un "merci" pouvait réchauffer la journée d'un inconnu. Ces mots simples, accompagnés parfois d'un compliment sincère " quelle belle journée grâce à vous", "vous avez un joli sourire". Cela se faisait circuler comme une monnaie invisible mais précieuse, nourrissant le lien social.

Aujourd'hui, ils semblent s'effacer peu à peu du paysage sonore de nos rues, de nos commerces, et même de nos foyers. On dirait que la hâte a grignoté le langage de politesse et les mots d'encouragement, que l'écran du téléphone est devenu plus important que le regard de la personne en face. Les formules cordiales et les compliments spontanés, jadis naturels, se retrouvent relégués à des discours officiels ou à des échanges convenus.

Et pourtant... la politesse et le compliment ne sont pas que des formalités. Ce sont des façons d'exister à travers l'autre, de reconnaître sa valeur et son humanité. Ils ne coûtent rien, mais valent cher. Ils tissent discrètement un tissu social où chacun se sent respecté, reconnu et estimé.

Alors, si ce langage est en train de disparaître, il incombe à chacun d'entre nous de le revitaliser. En effet, un simple pardon exprimé avec sincérité, un bonjour accompagné d'un sourire, ou un compliment formulé sans arrière-pensée peuvent parfois suffire à réparer une partie de notre monde.

Zorba Alexis

TANT J'IRAI LE RIRE AUX LARMES

Tant la nuit sur la Terre
Pour le jour des étoiles
Patience douce mère
Te relève le père

Tant les larmes de la joie
Pour embrasser ses enfants
Aime sans foi ni raison
Ton bonheur sans intérêts

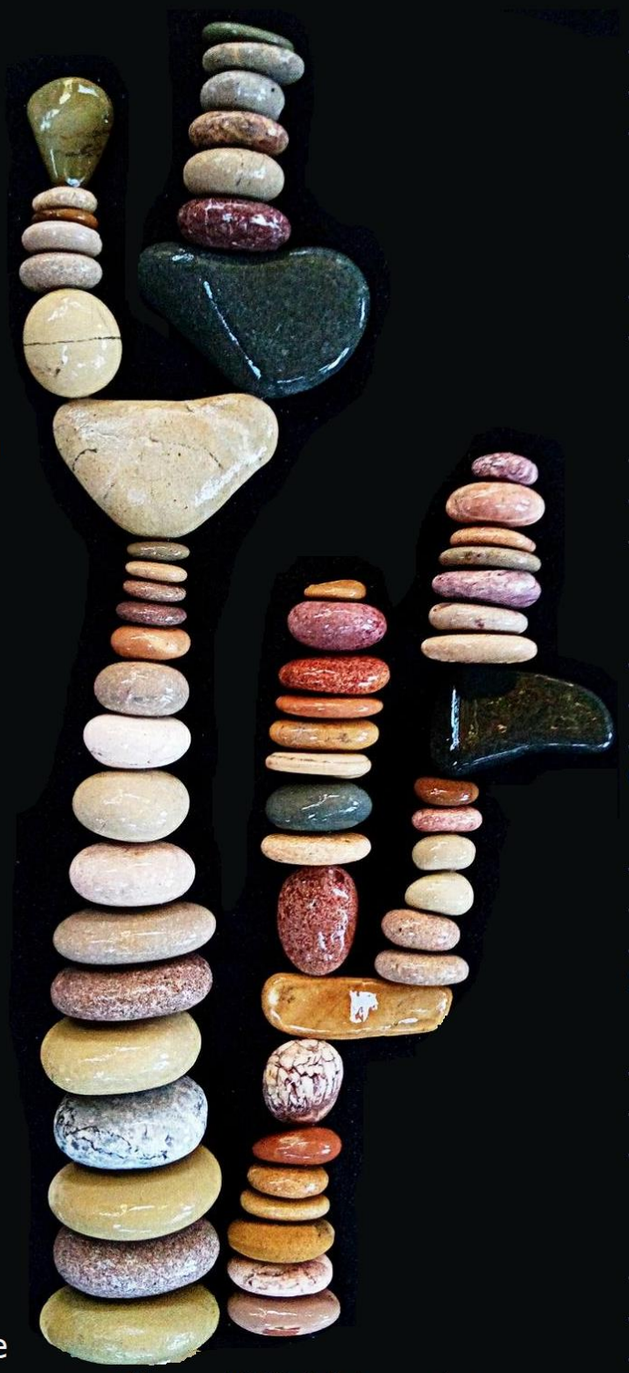
Tant les autres absents au loin
Pour vouloir mieux qu'espérer
Travail fruit de tes pensées
La vie seule est sacrée

Tant les pierres entassées
Pour une terre battue
Sur le seuil des tempêtes
Le vent souffle t'inquiète

Tant de paroles en vol
Pour des mots de passage
Disputes et orages
Le ciel refait visage

Tant de silences bruyants
Pour la fuite des bêtes
La lumière des blés fauchés
Le pain moisi des guerres

Tant de jours me ressemblant
Pour aimer davantage
Mes deux mains dans l'ouvrage
Le cœur plein de mon chagrin



Nizar Ali BADR sculpteur

Pierre Marcel MONTMORY trouveur

J'irai jusqu'aux barrières
Je reviendrai à la nuit
J'aurai pour débarcadère
Le Soleil grand de minuit

J'irai jusqu'à l'infini
Je reviendrai la muse
J'aurai ton bras doux au mien
Pied solide au chemin

J'irai au bout de l'écrit
Je reviendrai sur mes pas
J'aurai rempli mon verre
Main habile sans trembler

J'irai partout où je suis
Je reviendrai où j'étais
J'aurai plein ma besace
Graines de fou carré d'as

J'irai avec mes grôles
Je reviendrai les pieds nus
J'aurai creusé rigole
Sous mon ombre un grand trou

J'irai porter des bleuets
Je reviendrai à moisson
J'aurai le cœur travaillant
La paille sera mon lit

J'irai chanter ma chanson
Je reviendrai en enfant
J'aurai plein de mamans
Et le rire aux larmes

Les salopards n'ont qu'un seul nom; ils tuent, ils pillent, ils violent.

الأوغاد ليس لديهم سوى اسم واحد: إنهم يقتلون، وينهبون، ويغتصبون.

Le temps, la science - L'éternité, la poésie

Il existe le temps mécanique des horloges - Et il y a l'éternité de l'infini. -Les outils de mesure inventés par les humains Et la révolution permanente créée avec l'univers. Les uns nous conditionnent, les autres nous libèrent. La science n'a pas l'exactitude de la poésie. -Le savant marche tête haute dans la poésie. Le poète va pieds nus dans le savoir.

TROMPETTE DE LA MORT

Trompette de la mort a sonné.
La fin du monde est arrivée
La guerre fait des affaires.
Les oiseaux doivent se taire
Le banquier supprime les êtres
Et garde les avoirs
Les travailleurs paient leurs dettes
Les soldats se paient à boire
Les murs montent jusqu'au ciel
Dieu est gardien de l'enfer
Les ordures nourrissent
les mouches à miel
La nation idéale prospère
La barbarie est baptisée
Les armes sont bénies
C'est un délit d'être étranger
La nation a ses ennemis
Les vautours font des discours
Les requins se frottent les mains
Les hyènes digèrent la haine
Les loups deviennent fous
Le blanc encore plus blanc
La femme toujours esclave
Être pauvre maladie mortelle
Être homos être paria
La solution nazie finale
Pour augmenter le capital
Des meilleurs tueurs
Chasseurs de prime
Au pays des cowboys
La conquête est terminée
Il n'y a plus de gibier
Ni d'indiens à exterminer
Y a plus qu'à se disputer
Les marques de fabriques
Et avoir tous les clients
Et bouffer tout le fric
Dieu a élu les maîtres
Choisi les domestiques
Trompette de la mort a sonné.
La fin du monde est arrivée

LES SAIGNEURS

Quand un peuple s'émancipe
Les saigneurs ont pour principe
De frapper le front populaire
Pour garder le sens des affaires

Les saigneurs créent la haine
Pour remplir leur bas de laine
Ils mettent les peuples en haillons
Et traitent la vie en souillon

NOUVELLES ANCIENNES DU MONDISTAN

Tous les cons sont sympas,
Ils versent des fausses larmes
Sur les pseudo-victimes
Désignées par leurs médias

Mais ne vous y fiez pas,
C'est pour eux qu'ils sonnent l'alarme
Ils sont complices des crimes
Que leur nation exigea

Pour déclencher une guerre
Un saigneur installe des terroristes
Chez son concurrent en affaires
Lui procure des arguments

Pour agrandir le marché
On confisque les avoirs du concurrent
Et les pauvres gens meurent de faim
C'est le temps de grossir la guerre

Quand son peuple n'en peut plus
Le saigneur désigne comme coupable
Les pauvres de son concurrent
Alors les affamés massacrent d'autres affamés

Et les marchands de canons
Et les travailleurs ouvragent
Des armes pour des larmes d'argent
Des armes pour des larmes de sang

Les pauvres sèment leur sang
Les riches récoltent l'argent
C'est la guerre en tout temps
La guerre à la paix

FEUILLETON

Une guerre lointaine
Où l'on tue des gens
L'artiste à l'occasion
Trouve là une aubaine
Pour ses fredaines
Et paraître histrion
Et bon enfant
Et qu'on l'aime
Un sujet à la mode
Pour l'écrivaillon
Qui feint les sentiments
La cruauté des humains
À qui il prête sa main
Pour gribouiller un boniment
Et afficher sa soumission
À la haine en épisodes
Qui n'a versé de larmes
Qui n'a connu la peur
Qui n'a été humilié
Qui n'a été oublié
Ne pourra jamais se lier
Au fracas particulier
Des mots muets du cœur
Des victimes alarmes
L'hypocrite fait semblant
De partager la souffrance
Alors qu'il est le bourreau
Qui viole en toute conscience
Et condamne l'innocence
Par vomissures et sales mots
Le peureux a de la chance
Il tue l'étranger en chantant
Ah! Que la guerre a guerroyé !
Ah! Que la faim a affamé !
Ah! Que les croyants ont cru !
Ah! Que la vérité a menti !
Ah! Que le mensonge est vrai !
Ah! Que la paix a payé !
Ah ! Les riches plus riches !
Ah! Les pauvres plus nombreux !
Ah! Le malheur est heureux !

Pauvre monde empoisonné par les médias
Pauvre monde qui se laisse abrutir.
Pauvre monde qui veut la guerre.
Par peur ils sont lâches
et deviennent salauds.
Par peur ils obéissent à des chefs.
Par peur ils imitent le troupeau.
Faibles ils sont violents.
Paresseux ils n'ont point de volonté.
Timides ils n'ont point de morale.

ACCORDÉON

Vous leur offrez votre meilleur
Pas un merci
Aucun compliment
Ils se plaignent de n'avoir pas d'amis
D'avoir raté leur vie
Ces salauds !

Vous cultivez la Terre
Vous bâtissez cabanes
Vous ouvragez l'intérieur
Vous égayez les enfants
Vous soignez les ancêtres
Vous roulez bon tabac
Et buvez les délices

Ils s'enferment dans des murs
Ils ne chuchotent pas un murmure
Leur science est silence
Leurs désirs sont inutiles
Ils légalisent la violence
Ils végètent inutiles
Mauvaises herbes en enfer

Derrière leurs bureaux
Ils grattent des numéros
Ils mettent dans des cases
Ils comptent les heures
Ils rétribuent les nazes
Et condamnent les déserteurs
Rayent les décrocheurs

Et le bon dieu l'argent
Tue le paysan
Le pape et les satrapes
Torturent l'artisan
Le banquier et ses pauvres
Assassinent les bonnes gens
Les chefs pourront bander

Mais le rossignol ce guignol
Et son compère Gnafron
Restent en prison
Viendra la libération
Quand ils chanteront pour la gloriole
La république se paiera leur fiole
Pour du pain et des bricoles

Accordéon
Accorde-leur donc
Le pardon
Quand mélo dit
Ça suffit
Les suffragettes
Feront la quête !

Vous leur offrez votre meilleur
Pas un merci
Aucun compliment
Ils se plaignent de n'avoir pas d'amis
D'avoir raté leur vie
Ces salauds !

Vous cultivez la Terre
Vous bâtissez cabanes
Vous ouvragez l'intérieur
Vous égayez les enfants
Vous soignez les ancêtres
Vous roulez bon tabac
Et buvez les délices
Buvez les délices !

DEHORS

Si tu mets ta main au feu
Tu te brûleras
Alors ne dis pas
Que tu es supérieur
Aux autres

Je retourne sur la place
C'est là ma place
C'est là où passe
La vie
Mon amour

J'ai coupé internet
Jeté les journaux
Donné ma télé
Je reste branché
Sur le fil de la vie

Comme l'oiseau
De la branche des arbres
Au milieu de l'Univers
Mon pays la Terre
Mon contentement

Loin du virtuel
Avec mes ailes
Je n'aime qu'elle
Ma vie belle
Et tous les siens

Pas besoin de rien
Pour aimer
Pas besoin de lien
Pour être attaché
Corps et âme

TROTTOIR

Puisque je ne serai jamais rien,
Il me reste le trottoir pour
Offrir au peuple mes trouvailles,
Je n'ai pas perdu la Terre, moi.

Je n'ai ni nom ni propriété
Ni médaille à mon veston
Ni prix ni décoration
Seulement seul pour exister

Je n'ai pas oublié la Terre, moi.
Il me suffit de la cultiver
Avec mes bras et mes pensées
Chaque jour je refais ma loi

Exilé parmi le monde
La Terre sous mes pieds
Le trottoir peut tourner
Tant j'aurai à dire

Et puis rien à prendre
Tout à donner
Je sais comment m'y prendre
J'ai reçu mon cadeau

J'ignore le porte à porte
J'arbore la main tendue
Je ne fais pas la vedette
N'ai que faire de la pitié

L'art de marchander
Au musée des faussaires
Trouve ses employés
Dans tous les genres

Moi j'appartiens à la Terre
Au ciel des bons vivants
Je me dois de donner
Ce que je me dois

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Adalbert Gaufiloys, le vieux trouveur, s'était retourné sur nous alors qu'il reprenait la route dans le couchant du Soleil :

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Sans qu'une ligne fut tracée il avait arpenté de son souffle le cercle de notre communauté et chaque vers avait exprimé un sentiment dans son entier.

Était-il à cours de provisions ou allait-il trouver une nouvelle inspiration dans le prochain jour qui s'annonçait déjà ? À la fin de cette nuit où sa parole nous avait abandonnés à notre destin silencieux ? Nos oreilles encore pleines du bruit de ses syllabes de pierres forgées au feu par ce maître de vie dont les vocables emplissaient nos têtes de mots nouveaux que les anciens buvaient à sa bouche comme des élixirs de jeunesse ?

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Adalbert Gaufiloys, il repasserait par ici dans une éternité, ni plus ni moins, comme lorsque nous disons à la naissance de chaque enfant qu'il est un nouveau monde au monde !

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Seule la vague et seul le vent sur le rocher de la Terre.

Ma marche rapide détourne mon chagrin et l'inquiétude s'éloigne.

Combien de pas encore pour retrouver mon calme.

Le jour éblouissant rudoie mes nerfs.

Le fracas de la mer se mélange à l'eau salée de mes larmes.

Le vent mugit et m'asperge d'embruns.

Mon cerveau bouillonne de mon sang.

Noyé dans la brume, je serre les poings en appuyant ma marche; et je tire l'horizon à moi, vers la clarté du Soleil.

Je laisse là la mer et gravis la dune.

Le sable collé à ma silhouette flageolante, je ramène à moi mon ombre qui ne me cède aucun pouce de terrain.

Ma marche pénible me charge une lourde fatigue sur le corps.

Je rage. Je grince des dents.

Des rayons de lumière blanche, et dans ma main la main de mon enfant qui rit, et alors, je suis dans les pensées d'une femme, et puis, avec des amis qui m'espèrent.

Pourquoi ai-je toujours du chagrin et pourquoi cette fièvre chaque fois que je me vois seul.

Ma voix me parle, mes yeux me voient, mes oreilles m'entendent, ma peau me touche, mon nez hume mon odeur.

Ivre de joie et de chagrin mêlés, ayant bu sucre et amertume, j'ouvre mes bras, mon sang se calme.

Le chagrin derrière moi. La joie libérée. Rien d'autre.

Je mesure mes pas dans ma tête et mes pieds me racontent tout ce qu'ils peuvent tirer du sol.

Tombé, le vent me relève; debout, la vague me ramène vers le rocher de la terre, ou alors la mer m'enlève.

Que d'épines dans la braise quand la peau découvre la chair et que les os flambent pour allumer le sang. Et que la moelle bout jusqu'à ce que toute parole soit fondue dans le moule creux de la souffrance. Et qui délivre un atome de joie. Et qui fera naître le sentiment dans un cœur raisonné.

Assis sur le rocher, je me suis laissé aller. La mer m'a rappelé à sa marée entêtée, et son eau m'aurait engloutie si je n'avais pas bondi pour rejoindre la rive et y planter mes deux pieds et reprendre ma marche. Je tangue, saoulé par l'averse de brume affolante dont j'ai bu de fortes gorgées.

Je n'écris pas encore, je serre les dents. Je regarde au loin dans la brume de l'inconnu, ma présence dans cette lumière, le jour me brûle en dedans. Il y a quelque-chose d'obscur derrière moi, le passé qui ne peut me dépasser. Je respire mes émotions à fleur de nuit.

Là-bas, est-ce la porte ouverte du camp que laisse ouverte le rêve impétueux de l'amoureux ? Dois-je attendre que les bras parents de mon être possèdent un laisser-passer ? Où fuis-je à toutes jambes loin des tortures ? Enveloppé du drap de ma peau, en route, je m'écarte des miradors. J'avance, toujours j'avance, tant que je peux marcher, le danger ne me rattrape pas.

Et puis je rejoins l'ami qui m'ouvre sa porte et nous ne sommes plus qu'une parole. À côté de mon chemin, se révèlent les abîmes de la trahison. Ici, je ne suis personne, seule mon idée peut entraîner des suiveurs dont j'ai peur qu'ils ne soient de la racaille à profiter des survivances.

Je ne survis point. Mon cœur bat ma volonté calme. Le courage d'aimer met mes sens en alerte et, à l'instant, l'émotion du voyage prévient mon intelligence, de mon point d'ancrage dans cette vaste existence terrienne.

Je suis ce petit enfant qui attend son père à la sortie du camp. Je suis ce petit enfant qui attend sa mère de l'autre côté de la frontière.

Une vague soustraite à la mer a frappé le rocher et une pierre a roulé sur le sable mouillé. Je suis cette pierre. Une pierre de rêve, un morceau d'étoile dans le lit du dormeur. Et qui me trouvera au réveil aura la surprise de la joie, et moi, moi, je retournerai dans le flot des larmes pour me ressourcer de bonheur. Le bonheur de pleurer parce que j'ai la vie et je suis encore.

Mon enfant me tire la main. Papa, on mange jamais ? Je sursaute. Sa jolie voix me transporte dans un autre rêve et son interrogation est un cadeau au réveil. Je vois jour. Mon enfant s'appelle Jour. Il est le présent. Papa, j'ai faim. Je ris en aspirant une bouffée d'air frais. Et je vois dans le visage du jour, le regard sérieux de mon enfant. Lui, n'a pas envie de rire, il crie : j'ai faim ! Je le prends dans mes bras et traverse la brume.

Le vent caresse de sa main douce les mamelons des roches. Qu'aurai-je fait au miroir pour qu'il grimace ? Mon enfant rit sur mes épaules. Hue, papa cheval. Je grimpe la rive joyeuse. Nous accostons sur le quai de la joie. Les voiles de la mer s'affalent dans le bruit du vent tendre. Notre maison sourit entre le café-épicerie de chez Gronjean et la vitrine rêveuse de l'armateur Pérol. La voix de ma femme Dihya charme le présent et j'hume le parfum d'écume d'une bonne soupe.

Wanka dégringole de mes épaules et court vers la porte qui s'ouvre sur le tissu d'une robe coloriée d'azur. Maman sert l'enfant contre elle. Ses mains parfaites à plat sur le dos de notre fils, et ses yeux qui caressent les miens mouillés de fièvre amoureuse. Je rentre et l'embrasse du bout du bec. Mon cœur chante et ma faim m'accompagne.

Arrivé à la maison des étrangers, en toute détresse, après plein d'épreuves, l'étranger n'a pas d'identité, mais le courage d'aimer le poète savant et l'eau des rochers.

À notre Dame des Ruines, sculpté dans la pierre, le masque des tyrans du coupe-gorge de la rue au Pain, près de la prison de la nation où la parole vole au vent la vie, la jeune fille à la rose porte le bâillon des poètes et dans sa langue elle est le chiffon rouge.

Mais, les idées sont des asiles; le présent de la mort - contre l'amour insolent et la beauté consolée par un poème.

À l'aube d'une nuit de comédie, il s'agit de penser les États comme des commissariats, avec l'orgueil des fiers, le rire du néant et le feu des étés.

Qui a le courage d'aimer la tragédie des peuples est à Paris, la capitale des stupéfactions et des étrangers. Car les pays sont dans les rêves du savant et du poète qui vont, le cœur en paix, seuls.

Le temps n'est plus, l'éternité oui.

L'esprit d'un côté et le corps de l'autre déchire l'idiot.

Cœur de chair et de pensées.

Mon corps est mon pays cultivé par mes soins.

Mon journal ensoleillé même les jours gris est un parterre de pensées vivantes tournées vers le ciel, ballotées par le vent, abreuvées d'eau et nourries de mystère.

Les feuilles de mon journal se détachent du corps de mon arbre penseur saisonnier et sur ces feuilles sèches qui auront abreuvé toute soif, l'encre y dépose des récoltes innombrables.

La misère abandonnée.

Exilé sur les trottoirs, je vais par les rues, porter mon dévolu, jusqu'au soir où j'aurai vu, ce qui est à voir, sur la terre et dans les nues.

J'ai loué la demeure d'un seigneur, le prix hier plus bas qu'aujourd'hui, mais je vis sans dette car j'ai choisi d'être libre.

Je paie en sang mon permis de circuler à l'abri du remord, les villes bavardes pourraient m'absorber dans leur ombre sans fonds.

Je n'ai pas le regret de m'absenter de l'ordre des choses classifiées, vous ne me retrouverez dans aucune case je ne fais jamais d'encoche.

Le bonheur à mes pieds, je marche en frôlant les malheurs, ma chance est un bâton de vieillesse taillé dans le cœur d'un arbre fruitier.

Je m'appuie sur mon corps, ma mie danse à mes côtés, ma mie c'est mon pain quotidien, dur comme les murs des villes ou fraîchement pétri à la source des aubes.

Je travaille avec mon cœur, l'amour bat mon sang, la rage court, et la paix rage.

Ma mie s'appuie gentiment sur mon épaule, mes lèvres se mouillent, du coin de mon œil j'aperçois son rictus moqueur, ma mie se moque de moi et de mes ruses, puis elle me donne un baiser chaud, je la renverse par la taille.

Je bande tous mes vers pour rimer avec elle, elle, la chanson qui naît sans peur.

Dans ma peau aime la vie, et la mort attendue patiente au rythme de l'éternité.

J'ai le temps, le temps c'est nous, le temps c'est elle, le temps c'est moi.

Je n'ai pas dit son nom car elle change tout le temps.

Je dois courir avec elle, je ne regarde pas en arrière, le présent en cadeau m'est offert.

Aimer sans raison, bénéfice de mon intérêt, gain innombrable, coupe pleine, ivre d'elle, la vie : je ne dirai pas son nom du moment que je le sais.

Et je vais, par les ruines du futur, ramasser des pierres encore intactes pour les échanger contre le boire, le manger, l'habit, le sommeil, la sécurité des murs.

Mais je ne m'enivre qu'à la source d'une femme dont je tais le nom pour la protéger des envieux.

Mais je parle avec les amis de la nuit, anonymes amoureux de leur vie.

La lumière de la force terrorise l'innocente créature.

La force de la lumière allume l'incendie de la vie sacrée.

Garde ton eau, ami, et partage ta soif !

Nous sommes si peu riches à éclairer le monde d'une saine lumière, passionnés, dussions-nous tenir fermement nos chandelles.

Nous sommes si nombreux, forts, à ignorer la vie d'une fausse vérité, soumis à l'abandon, dussions-nous détester férocement nous-mêmes.

Alors, je dis non et le répète à l'infini, pour voir si l'absolu me répond.

Mais non, le non est commun à toute extrémité.

Le non, vrai silence, le non terrible pour la science.

La science observe le bruit des mondes.

Le cœur des poètes se prélasse sur l'onde.

L'univers infini, chaos harmonique du poème, où je mets ma prose au défi, moi-je, prétendant à la muse.

Occupe bien ta paresse tout le long des trottoirs et que le monde ne te change pas dès le seuil.

Trouve tes portes et entre, sans peur.

Le vent joueur te met en carte, alors, rire pour pleurer ou pleurer pour rire, tu te choisiras toi-même, beau temps ou tempête, sinon ce sera tant pis.

Rayon de soleil au cœur d'un jour gris ou goutte de pluie un jour de soleil, je chante.

Ma muse me souffle son vrai nom, je prends ma plume pour lui écrire les mots d'un génie.

Vogue les caresses sous elle sur moi de tendresse rebelle, ma mie m'a appelé tant mieux.

Après la dernière vague, la rumeur continue, je tire sur la corde, mon malheur est rompu, j'hisse la voile et me mène à toute joie vers des inconnus.

Entre les feux.

Exilé sur les trottoirs, véritables galeries d'art populaire, je longe les commerces quêteurs qui exposent dans leurs vitrines les artefacts des prétendants à la renommée avec leurs faces maquillées.

Sans avoir aucun, je ramasse les vraies richesses éparpillées dans les rues, grands musées de la vie en marche, où le vent colporte les modes en parfums bruyants.

Et je risque de me cogner à des épaves étalées sur le béton, des gueux stationnés là inspirent la pitié à des bourgeois proprets qui font l'aumône à la tyrannie.

La ritournelle du peuple désuni chuinte d'un accordéon pulmonaire et la voix rouillée d'une Cosette gratte la ferraille tombée dans sa main tournée vers le ciel.

La pauvrette pousse sa goualante aux chalands indifférents et des fois, un bienfaiteur lui glisse un billet à l'odeur du pain, ce qui inspire un trémolo à l'accordéon, la voix pleine de notes étranglées par la manne renouvelée de la providence.

Parce que le pain de l'injustice semé à même le bitume, par la main qui prend sans donner, est une pierre dans la fronde de l'humilié.

Les mains de l'oppression défenestrent les feux et les marâtres les éteignent avec des crachats.

Des naufragés errent aux carrefours et ne savent vers où aller, contre, ou pour.

Qui est tombé sans avoir été vu n'aura jamais eu de nom.

Qui s'est levé, débarrassé du manteau de sa misère, pour porter secours à la dignité ?

Qui nomme l'éternel absent quand les cœurs flanchent une fois le ventre plein et sa propre misère distraite ?

Qui servira le premier étranger arrivant et qui protègera le dernier poète savant ?

Qui mourra de vivre, vivra de naître, ignorant la peur ?

La ville la nuit est plus claire que le jour.

Le jour sombre dans une nuit qui ne finira qu'avec la force.

Ma mie m'a cueilli un rayon de soleil et l'a piqué sur mon cœur. Malgré la faim et toutes les heures, notre désir est satisfait de notre bonheur, le bonheur de se rappeler le travail.

Mon amour, ma vie et moi, avons le virus du bonheur et vous l'attraperez si vous avez bon cœur.

Entre les feux passe le flot régulé des éternels migrants, d'un trottoir à l'autre comme entre des quais, ils vont malgré eux comme si la chance existait.

Les ombres gardiennes de mémoires.

Derrière les cartes postales il y a le timbre de son état collé avec la salive de sa langue, l'adresse maladroite de son périple, et quelques traces de sa main écrites en témoignage.

Il y a aussi un désert de la taille d'un humain, un humain qui peint un nuage triste dans un ciel désolé, dans le vent inutile pour féconder l'absence.

Il y a lui aussi, un enfant de cinq ans, déposé par une main inconnue sur les marches de la sociale. Un rayon de Soleil resté allumé éblouit son regard. Dans son ombre, son corps emballé dans un chiffon blanc frémit, et la bouche neuve de cet enfant embrasse l'air de l'aube qui pointe ses jupes, tandis que de la nuit les yeux de l'enfant semblent rire, rire joyeux.

Malheur à celui qui, joyeux va son chemin sans qu'il ne lui fut jamais utile d'avoir un but pour aimer pour aimer. Alors il va sans nom non-plus l'enfant qui est grand par le chemin. Mais les hommes armés par le nombre et pauvres de nom lui feront subir les pires avanies s'il se montre bel amant.

Derrière les cartes postales le décor est une toile peinte crevée d'azur avec un petit nuage blanc au-dessus et, au-dessous, sur la terre torturée, le visage de la désolation à genoux devant ses bourreaux.

Sans-nom et n'avoir-pas semble le meilleur état pour la nature généreuse et dépensière. Nos enfants s'appellent par mélodies. Leur nom de famille reste secret. Les animaux le savent en naissant. Tous ont un chacun au meilleur de ses dons, que la nature entend.

Qui a pris la photo du paysage en a fait un fantôme tel dans le miroir se complaît les visages. La terre reste à tes pieds et le ciel sur ta tête. Comme toute chose ici. Les cartes postales sont du

même ennui que les drapeaux torchons au vent.

L'aube avance et tire le jour par la main. La nuit est couchée. La mer du ciel ronchonne, le bébé d'argile biberonne, le berger de tout fredonne. Oui, ma mie, ma mie – mon pain, je dis oui, et tu danses au son de ma flûte, tu soulèves ta robe, tu rends jaloux le loup.

Je n'échangerai pas mon bonheur.

DEPUIS LE NÉANT

Chanson :

Ahmed Ouahid Saber

Depuis le temps que je marche
Noé a construit son arche
L'homme l'a-t-il remercié
Sans qu'il trahisse la pitié

Depuis le temps que je marche
Dans les yeux de mes ancêtres
J'ai vu tous les enfants naître
Sur les pas des patriarches

Depuis le temps que tu me suis
Comme un chien abandonné
Je vis méfiant en Jésus Christ
Sans autre maître que la vie
Depuis le temps que tu me suis
Les carrefours te réveillent
D'autres intrus te conseillent
Tu vas selon ce que tu fuis

Depuis le temps d'éternité
Je n'ai pu planter ma maison
Entre les murs des prisons
Le vent toujours m'a libéré

Depuis qu'il pleut pour rien
Mes yeux ont vu pleurer les miens
Ma femme porte mon enfant
Je lui donne un nom : Néant

AU PEUPLE

Au chômage et à la diète
Couvert de boue et de dettes
Voici le travailleur honnête
Sans avenir ni bien-être

Chaque jour à quêter du pain
À mendier l'hospitalité
À user ses souliers
À mâcher le même refrain
Je suis un être humain
Alors je tends la main
Quand j'espère demain
Je garde ma faim

J'avale mon sourire
Et crache à mourir
Ma maudite balade
Dans la rue malade

Personne n'a entendu
Personne n'a vu
Personne

Au pays du mauvais goût
Les exploiteurs tuent beaucoup
Au pays des ignorants
Les petits chefs sont croyants

Au chômage et à la diète
Couvert de boue et de dettes
Voici le travailleur honnête
Sans avenir ni bien-être

Ce n'est pas le froid de l'hiver
C'est ton cœur de pierre
Ce ne sont pas tes excuses
C'est moi qui accuse

Si tu écris avec les gens
Tu seras là demain chantant
On ne meurt pas facilement
Quand on est dans le cœur des gens

Quand on souffre pour écrire
Travaille pour ne pas mourir
Nous apportons de quoi nourrir
Le cœur seul battant pour rire

Le poème touche les gens
La pensée vient en dansant
Illumine tout le dedans
La solitude fout le camp

POUR LA POÉSIE

Le fait est dégradant pour la poésie, la dénuder de son sens humain, de son âme première, lui octroyer une identité usurpée, bafouée, taillée sur mesure afin de l'achever ou de la laisser amputée, étourdie, inachevée. Boucler la boucle de l'inconscience serait une décision fatale aux bipèdes que nous sommes. La société moderne est tombée victime de toutes les affres qu'elle a engendrées. Automutilation ou absence de miroir dans lequel l'image aura une chance d'être revue et corrigée.

Les textes du poète Montmory se lisent dans tous les sens car ils défendent la même cause ; « engagés » disent certains, mais la poésie ne se souvient pas des lettrés et d'autres littérateurs capables, en ex professo, de catégoriser la parole de l'homme et lui coller une identité meurtrière. Faiseurs de chemins caillouteux, de rencontres douteuses, de musicalité qui laisse à désirer, de refrains grossiers, ils abiment la splendeur et le lyrisme de la parole.

Dire l'humain et ses périples existentiels nécessite une honnêteté et un engagement sans hésitation aucune car l'égoïsme pousse chacun de nous à dire : « sans moi, que deviendrait le monde ? ». L'éphémère se meut en légende et se perpétue dans l'ignorance macabre, asile de toutes les erreurs, de toutes les machinations préméditées et les paroles dénigrées. La poésie se fait devoir de sauver le Monde, pas le Cosmos en tant qu'imaginaire défiant l'intelligence humaine mais en Sourire apte à déclencher une épidémie de joie, une euphorie perpétuelle qui, de sitôt, devient le nid de tous ; le Monde de toujours sans les salauds.

La poésie offre la possibilité de jouer au magicien, au prestidigitateur agile, de saisir l'insaisissable et d'élucider les rapports sensibles et fragiles de l'homme avec ce qui le taraude. Dans le poème, il parait qu'il n'est jamais trop tard de courir, d'espérer, de se renouveler avec chaque aube. De s'adresser aux autres, qui ne sont en fin de rêve que nous-mêmes. Notre propre lucidité qui nous anime. C'est cela la noblesse de cette poésie qui persiste, médite, milite sans relâche afin de rendre justice à toutes les causes marginalisées.

Abdecelem IKHLEF

MON CŒUR T'ESPÈRE

Je n'aime pas être suivi. Je préfère que nous marchions ensemble.

Si nous parlons de notre Constitution, sache qu'elle est nous, qu'elle est ancrée, en nous, qu'on ne peut nous dissocier, qu'elle nous constitue, elle fait partie de notre corps, chacune de nos pensées et chacun de nos sentiments naissent entiers de notre constitution, comme notre respire au grand air, comme nous marchons sur les chemins, pour sentir la vie, la vie que notre curiosité imagine, avec ce don que nous avons de donner ce que nous donnons de nous-mêmes, de donner à l'autre le peu que nous possédons, et pour être riches, nous avons toute la vie pour le sentir, nous sommes des humains qui se partagent l'Humanité entre l'homme et la femme, et nos enfants, la tendresse et le courage, sur la Terre, île ronde, dans l'Univers, notre horizon le ciel et nos rêves les étoiles, quand le jour et la nuit se relaient pour garder la paix, et que nos passions s'épuisent en perdant leur sang dans le rougeoiement des couchants, et qu'aux levers les rêves nous laissaient les balbutiements d'un chant toujours nouveau, comme l'air vif du vent qui pénètre dans la poitrine d'un enfant qui naît, c'est un nouveau monde au monde que l'on fait en marchant, bras dessus bras dessous.

Je n'aime pas être suivi. Je préfère que nous marchions ensemble.

Qui me suit ou me précède n'a rien à me donner mais tout à me prendre, mais moi j'aime partager, alors, marche à côté de moi, pour tirer le rideau de l'inconnu, ensemble, d'un geste solidaire, afin que l'horizon recule d'un pas à chacun de nos pas, et que l'éternité de l'amitié soit renouvelée comme le présent cadeau de ta main dans la mienne.

Notre constitution est le meilleur rempart contre tous les abus des suiveurs et des meneurs.

À force de suivre l'individu devient servile.

À force de mener l'individu se corrompe.

Marchons ensemble tant que l'oppression sera, d'hier comme de demain, soignons notre constitution pour que jamais ne s'éveille l'instinct des mauvaises bêtes humaines dont la langue ment quand les gestes sont faux, bêtes humaines dont le geste violent réclame des hymnes de délivrance.

Les chants de liberté accompagnent l'austérité quand les chants d'amour délaissent les opprimés.

La liberté et l'amour ne font pas usage de mots, et la musique ne vient que des battements des cœurs où tendresse et courage cohabitent et c'est tout dire.
Nous ne pouvons gouverner l'amour, nous aimons sans raison.

La liberté ne se négocie pas, nous sommes libres ou pas.

Mais la liberté n'est pas une tradition, il faut la rappeler à chaque occasion quand un ordre est donné.

Dire non est le principe de base du libre.

L'anarchie naturelle de la vie nous impose d'occuper librement notre paresse. Sans foi ni raison. Juste est le plaisir de sentir la vie. C'est une façon d'admirer notre possession. Notre avoir : la vie. Notre seule chance : vivre.

Dire non – même quand il faut dire oui, c'est comme dire : je suis. Cela exclut les autres de soi mais les rejoint par l'être : nous sommes tous des humains. Cela suffit de nous ressembler pour que je sois pour moi avant toi. Moi, c'est moi, toi, tais-toi, le temps que je me décide comment je te vois et si je t'écoute.

Maintenant, j'ai dit tout ça, mais, si tu viens chez moi, entre sans frapper, mon cœur t'espère.

Y A PAS DE NOM À LA MISÈRE

Je ne suis pas de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde ; la souffrance est une loi divine ; mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère.

Remarquez-le bien, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, je dis détruire. La misère est une maladie du corps social comme la lèpre était une maladie du corps humain ; la misère peut disparaître comme la lèpre a disparu. Détruire la misère ! Oui, cela est possible. Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse ; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli.

La misère, Messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir où elle en est, la misère ? Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, et au temps où nous vivons ? Voulez-vous des faits ?

Je n'hésite pas à les citer, ces faits. Ils sont tristes, mais nécessaires à révéler ; et tenez, s'il faut dire toute ma pensée, je voudrais une grande et solennelle enquête sur la situation vraie des classes laborieuses et souffrantes.. Je voudrais que tous les faits éclatassent au grand jour. Comment veut-on guérir le mal si l'on ne sonde pas les plaies ?

Il y a dans nos pays, dans ces quartiers de la Terre que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver.

Voilà un fait. En voulez-vous d'autres ? Ces jours-ci, un homme, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux homme est mort de faim, mort de faim à la lettre, et l'on a constaté, après sa mort, qu'il n'avait pas mangé depuis six jours.

Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore ? Le mois passé, pendant la recrudescence du Covid, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des poubelles !

Je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être ; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas ! Je dis que de tels faits, dans des pays civilisés, engagent la conscience de la société tout entière ; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire, et que de tels faits sont des crimes envers l'Humanité !

Voilà pourquoi je suis pénétré, voilà pourquoi je voudrais pénétrer tous ceux qui m'écoutent.

Ce n'est qu'un premier pas, mais il est décisif. Je voudrais que l'Humanité marche à ce grand but, à ce but magnifique, à ce but sublime, l'abolition de la misère !

Et je ne m'adresse pas seulement à votre générosité, je m'adresse à ce qu'il y a de plus sérieux dans le sentiment politique.

Nous aurions, de toutes les forces vives des pays, raffermi les États. Nous n'aurions reculé devant aucun péril, nous n'aurions hésité devant aucun devoir. Nous aurions sauvé la société régulière, le gouvernement légal, les institutions, la paix publique, la civilisation même. Nous aurions fait une chose considérable... Eh bien ! Nous n'avons rien fait !

Nous n'avons rien fait, j'insiste sur ce point, tant que l'ordre matériel raffermi n'a point pour base l'ordre moral consolidé ! Nous n'avons rien fait tant que nous souffrons ! Nous n'avons rien fait tant qu'il y a au-dessous des classes privilégiées une partie du peuple qui désespère ! Nous n'avons rien fait, tant que ceux qui sont dans la force de l'âge et qui travaillent peuvent être sans pain ! Tant que ceux qui sont vieux et qui ne peuvent plus travailler sont sans asile ! Tant que l'usure dévore nos campagnes, tant qu'on meurt de faim dans nos villes, tant qu'il n'y a pas des lois fraternelles, des lois morales qui viennent de toutes parts en aide aux pauvres familles honnêtes, aux bons paysans, aux bons ouvriers, aux gens de cœur ! Nous n'avons rien fait, tant que l'esprit de révolution a pour auxiliaire la souffrance publique ! Mous n'avons rien fait, rien fait, tant que, dans cette œuvre de destruction et de ténèbres, qui se continue souterrainement, l'homme méchant a pour collaborateur fatal l'homme malheureux !

Vous le voyez, je le répète en terminant, ce n'est pas seulement à votre générosité que je m'adresse, c'est à votre sagesse, et je vous conjure d'y réfléchir. Citoyens, songez-y, c'est l'injustice qui ouvre les abîmes, mais c'est la misère qui les creuse. Vous avez fait des lois contre l'injustice, faites maintenant des lois contre la misère !

D'après Victor HUGO

L'HISTOIRE

Y a eu le lion et le tigre
Et le partage du territoire
Puis y a eu l'hyène et le chacal
Et le commerce des richesses
Enfin il y a les virus et les parasites
Et la corruption de la vie
Alors il y aura
La mort et plus rien

Au lieu de pain et d'amour
Y a la politique et la religion
Au lieu de la Terre et du Ciel
Y a la prison et l'asile
Au lieu du corps et de l'esprit
Y a l'armée et le drapeau
Au lieu de parole et de paix
Y a les mensonges et la violence

Les animaux savent vivre
Les plantes poussent toutes seules
Les minéraux sont animés
Les humains inventent
L'orgueil est vaniteux
La fierté abusive
Les héros poussiéreux
Les martyrs plaintifs

En un jour et une nuit
La planète fait une révolution
En un jour et une nuit
Le sage fait le tour de lui-même
En un jour et une nuit
Le cupide fait ses comptes
En un jour et une nuit
L'ambitieux devient quelqu'un

Rien de nouveau sous le Soleil
Tout est pareil sous la Lune
Personne ne vit à votre place
Personne ne possède tous les as
Ignorer que l'on sait c'est croire
Faire ce que l'on croit c'est espérer
Mais la volonté n'est qu'un devoir
Tout si l'on peut sans chef ni sujet

Que faire et il n'y a rien à faire
Profite le riche travaille le pauvre
L'oisiveté serait mère de tous les vices
Le gain serait le père des vertus
Qui remporte victoire conquit l'envie
Le vice a ses vertus, la vertu a ses vices
L'autorité pas reconnue n'existe pas
Anarchie naturelle de la vie à trépas

LE PRIX DES ÉTOILES

Les gens chassés de ce côté-ci
Comme les gens chassés de l'autre côté
Les gens sont pris dans le mur

Le mur craque
Les gens craquent
Mais les gens se hâtent
De reconstruire ce côté-ci
Comme ce côté-là

Le mur a raison
Les gens ont raison
Mais les gens sont en prison
De ce côté-ci
De ce côté-là

Dans le mur la vie manque d'air
Alors les gens espèrent
Dans le mur mûrissent des graines
Alors les gens ont de la peine

Dans le mur
murmure une source
Alors les gens poussent
Le mur va céder
Mais les gens tombent

Le mur se défend
Mais les gens tombent
Le mur grandit
Mais les gens tombent

Comme une tombe
Le mur est silence
Comme une bombe
Le mur est sentence

Et les gens sont des gens
Qui sable et ciment
Tiennent les briques
Jusqu'au firmament

Pierre Marcel Montmory

LE VIRUS GÉANT ARRIVE

par Ben GOUDRON

Le virus Géant arrive
Les fous malades s'activent
Amazon va à la dérive
La rumeur est explosive

La croissance atomique
La misère endémique
L'arrogance systémique
Des joueurs de l'électronique

Fin de la civilisation
Ne sera pas fin du monde
Nous serons en hibernation
Dans nos cavernes profondes

La classe de la culture
Rumine la pourriture
Police de la matrice
Légalise tous les vices

Le virus Géant arrive
Le dieu Argent récidive
Pas de petits bénéfices
Y a des gros sous en lice

Le client ferme sa gueule
Il fera tout ce qu'ils veulent
Avalera les mensonges
Grossira comme une éponge

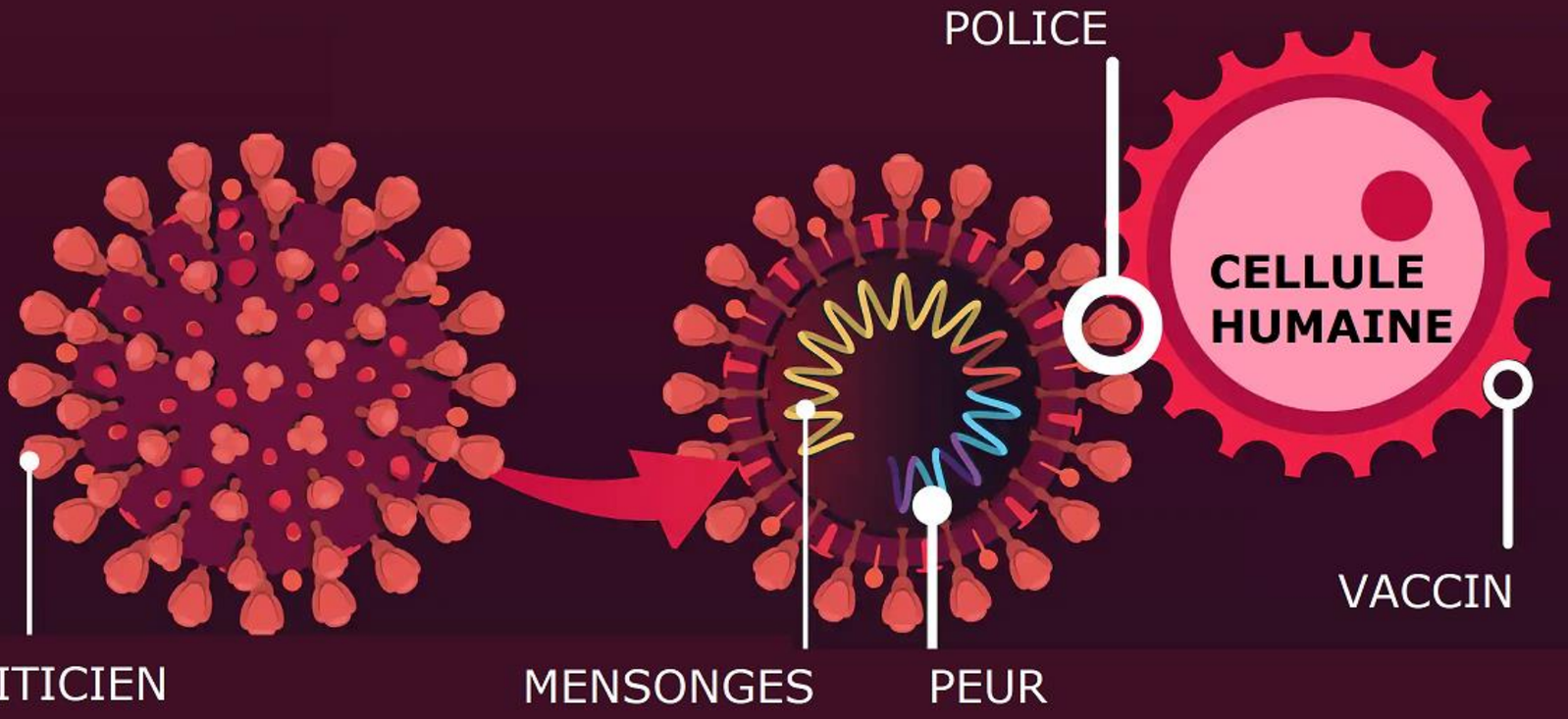
Économie diagnostique
Politique ordonnance
Police administre
Médecine délatrice

Le Géant est un comédien
Tous les mots vont pour tous les maux
Le malade imaginaire
Et les chiens se portent bien

Les moutons suivent les ânes
Soit mon berger Ô mon âme
Donne-moi le loup pour complice
Et pour la réplique une actrice

www.poesielavie.com

Le virus politique est très fort car il répand la peur dans les cellules humaines et ses polices anticorps l'immunisent contre les rebelles lucides.



Centre de **R**echerche **I**nter-**C**itoyens

Conseil de **R**ésistance **À** la **C**onnerie

www.poesielavie.com

Ô,
j'ai
le virus
du
bonheur
Tu
l'at-
trap'ras
si
t'as
bon cœur.

VIRUS DE L'AMOUR
pour la vie éternelle

VIRUS DU DON
pour offrir le beau

VIRUS DU MALHEUR
pour vivre sans coeur

VIRUS DE LA JOIE
pour rire de tout

VIRUS DE LA CHANCE
pour inventer sa vie

Nizar Ali BADR sculpteur

ياسمين بلوز

أنت تدفعني للبكاء
زرقة عينيك
نظرتك الغرقى
أيها البحر الأبيض المتوسط

أنت تضحكني
فمك الأحمر للحب
تبكمَ فجأة
مثل الفجر

أنت تجعلني أفكر
في بياض أسوارك
في صمك اللامبالي
في صوتك الذهبي

أنت تجعلني أرقص
قلب إفريقي
قرن الحلم
لا يأتي الليل

أنت تجعلني أكبر
في كرَمك
في عمق أدغالك
لقد بنيتَ لنفسك سقفا

أنت تجعلني أرغب
عندما تصارع
ضد الهمجية
ضد النسيان

كلمات كثيرة
يحملها السيروكو
سوف تدعوني
للتنزه على دروباتك

لشرب نخب الصداقة
سنكون متساوين
من نفس الحي
على الأرض.

JASMIN BLUES

Tu me fais pleurer
Le bleu de tes yeux
Ton regard de noyée
Méditerranée

Tu me fais rire
Ta bouche rouge d'aimer
Et soudaine muette
Comme l'aube

Tu me fais penser
Au blanc de tes murs
Au silence indifférent
À ta voix d'or

Tu me fais danser
Cœur africain
Corne de Rêve
La nuit ne tombe

Tu me fais grandir
Dans ton hospitalité
Au fond de tes jungles
Tu t'es construit un toit

Tu me fais envie
Quand tu luttes
Contre barbarie
Contre l'oubli

Bien des paroles
Portées par le Sirocco
Tu m'inviteras
À flâner sur tes chemins

Et à trinquer à l'amitié
Nous serons égaux
Du même quartier
De la Terre !

paroles de MONTMORY traduction Abdecelem IKHLEF

شعر بيار مارسيل مونموري ترجمة عبد السلام بخلف

poesielavie.com

POÈME DIT :

NOURRITURE TERRESTRE

Je marche entre les frontières
Au chemin des fraternités
Libre sans nom ni identité
Dans le drap de ma peau entière

J'ai dû quitter toutes les nations
De tous les dieux j'ai perdu la notion
J'ai laissé à d'autres ma ration
La pitié et l'abomination

Vaut mieux jeuner que tendre la main
La faim est meilleure le lendemain
Rage joyeuse dans mon sein
Je ris comme on rit d'avoir aimé

Car j'ai eu mon temps pour le bonheur
J'étais prophète pour l'inconnu
Les femmes jouissaient à ma venue
Elles m'offraient de leur lait nourrisseur

Après cette dernière chanson
Je mourrai coquelicot des blés
La place aux nouvelles moissons
Les humains fauchés remis debout

paroles de Pierre Marcel MONTMORY -

sculpture de Nizar Ali BADR

غذاء الأرض

أسيرُ بين الحدودِ
على طريق الأخوّةِ
حُرًّا من دون اسمٍ أو هوية
في وشاح جلدي كاملاً

غادرتُ جميع الدولِ مكرَهًا
أضعتُ أفكاري عن الآلهة
تركتُ حصّتي للآخرين
من شفقة ورجسٍ

الصومُ أفضل من مدّ اليد
الجوعُ أبْهى في اليومِ الموالي
غضبٌ مبتهجٌ بداخلي
ضحكتُ كما نضحكُ حين نحبُّ

أخذتُ وقت السعادة الذي هو لي
كنتُ نبيًّا للمجهولِ
تتمتعُ النساءُ عند قدومي
يهدينني من حليبهنّ المغذي

بعد هذه الأغنية الأخيرة
سأموتُ مثل خشخاش القمح
المجال للمحاصيل الجديدة
مَنْ سُرِقوا يستعيدون وقفتهم.

شعر بيار مارسيل مونموري ترجمة عبد السلام يخلف

EN VERS OU EN PROSE LA POÉSIE RÉVÈLE LE CRÉATEUR

Le présent est le seul cadeau donc le temps c'est nous.
Un poète qui n'est pas dans l'action est un poète mort.
Que chacun fabrique sa vie disent les poètes en action.
Quand on est dans l'action on est tout le temps en danger.
Le mot courage vient du mot coeur.
C'est l'inspiration du cœur qui commande les courageux.
Sans peur l'amour donne tout ce qu'on lui donne.
Les courageux sont rares et l'amour est le levier.
Contre la peur est l'amour le levain du courage.
En vers ou en prose la poésie révèle le créateur.
Ils sont attirés par les richesses du paradis terrestre.
Ils nous contraignent par la ruse et la force
à regarder le ciel.
Comme si nos récoltes devaient alors tomber de là-haut.
Pendant ce temps de pénitence ils violent l'Humanité.
Ils volent à la vie.
Is torturent l'homme, la femme et l'enfant.
Ils nous donnent des drapeaux pour couvrir nos misères.
Ils font des signes ostentatoires
pour détourner notre regard de leurs crimes.
Ils dévorent les plantes, tuent les animaux, nous écrasent.
Ils ont pour complice la lâcheté des cœurs.
Durcis par la paresse de la volonté.
Et ils sont publicisés
par les esprits timides de la morale.
Il n'existe pas de *« guerriers porteurs de lumière »*
Les guerriers n'apportent que la nuit et la terreur
La misère et le chagrin pour plusieurs générations.
La guerre c'est la fin de tout.
Toutes les guerres sont inutiles.

La poésie est le même mot que la vie.
Ta vie est la poésie que tu te fabriques.
Ta vie est ton œuvre, tu es ton poète.
Tu es responsable, tu réponds de toi.

Nizar Ali Badr sculpteur
Pierre Marcel Montmory trouveur

www.poesielavie.com

HUMAINE DESTINÉE

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

Nous serons plus nombreux que les nuages
Poussés par les vents qui transportent nos messages
Nous chanterons dans nos têtes aux murs du silence
Les litanies muettes qui ont mérité les potences

Nous serons gorge sèche dans les sillons du sable
Pour semer graines de colère et larmes de sang
Et nos jeunesses en lambeaux se traînant
Balanceront leurs rires rouillés à l'ineffable

Terre rendue à l'acier plombant les murs
Nous ne pouvons plus même un murmure
Et la force des lâches nous oppresse
Nous n'avons que la vie pour seule maîtresse

Alors en un bouquet fraternel nous nous offrons
Pour vaincre l'injuste sort fait à Cupidon
Pour réparer l'offense à la beauté de Ninon
Nous marchons solitaires sous le même nom

Nous sommes la somme de nos chemins humains
Plus nombreux que les roses et autant que les fleurs
À veiller pour le lendemain, vaillants de cœur,
À battre le blé des récoltes de nos deux mains

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

JOUR SAIN

Les ruines de l'oppression dans lesquelles
Les anges s'incarnent en humains presque des îles
Sur la terre entre les pierres et les sources d'eau
Inspirent à nouveau le vent libre et l'oiseau
Pour que les enfants jouent à la destinée
Sous la voûte du ciel les étoiles d'argile
Pétries par les mains qui mangent le pain du jour
Les nuits enchantent les muses d'un poète
Ses fidèles compagnons partage sa quête
Et le Soleil jamais ne s'éteint ni la faim
De connaître l'amante sous la Lune
Sans témoin le refrain pénible des hunes
Quand les navires virent sur des terres d'écueils
Et que les marins brisent leur quille sur les quais
Et que les filles à l'abandon les délivrent
De leurs secrets pardons déchirants leur cœur
Comme sur les lèvres bues d'une douceur
Que les mères les rappellent au grand soir
Des pères partis sur le front des bâtisses
Les ruines de l'oppression dans lesquelles
Les visages pieux couverts de cendres
Lavent à l'eau pure les souillures bénies
Et que le vent libre continue ses chemins
Jusqu'au dernier souffle des humains
Rassasié de sort commun et de chance
D'échapper aux sermons et à la potence

SONNENT LES MATINS

Cheval noir pétri de l'argile de la nuit
Vagabonde dans les prairies qui abondent
Dans ce beau paradis sans propriétaire
Quand le temps gris n'entasse pas les pierres
Et que l'écume blanche de sa crinière
Vole à la crête des vagues de la mer
Un peu de sel pour pimenter sa danse
Quand il entend le galop de son aimée
Ses sabots rebondissent en pas feutrés
Dans les fleurs tendres du printemps amoureux
Réveille ma mémoire assoupie dans les ruines
Où je lézarde au Soleil, le jour trop blanc
Pour dresser la bête, sauvage comme moi,
Paresseux s'abreuvant à l'ombre des feuillages
Et grignotant tous les fruits mûrs évanescents
Ce cheval va où il va, je vis si je peux
Sans galop rapide mais cheveux libres au vent
J'épouse la bonne fille de vie en marchant
Les muses jalouses marchent devant riant
Je mâche ma pomme croque dans leurs chairs
Elles me mordent la bouche je les laisse faire

Je pense au cheval et mon cœur galope
Cheval noir pétrit de l'argile de la nuit
Vagabonde dans les prairies qui abondent
Dans ce beau paradis sans propriétaire
Quand le temps gris n'entasse pas les pierres

INCONSOLABLE RAISON

Sur cette pierre je bâtirai une cabane
Pour les amis que je n'ai pas mérités
Comme mes ennemis qui me poussent sur les routes
Et que je dois convoyer pour chasser le doute
De leurs têtes ensorcelées par la haine facile
Je trahis les miens et promets à mes ennemis
Pour un peu de pain et de paix pour une nuit
Cette arche de bois gravée de mots par le feu
De la joie mystérieuse mise en déroute
Par les gestes fautifs d'idiots reconnaissants
Les maîtres des forges ont frappé sur l'enclume
Le rythme lancinant des miracles et des infortunes
Et le fer a battu la pierre injuste lancée au hasard
Pour prier des fantômes aux yeux effrayants
Qui font plier les genoux aux cœurs défaillants
La pierre a fait le chemin jusqu'à la cible
Et Goliath s'est écroulé comme une ruine
La maison du berger s'est dressée en croix
Les suppliciés ont réclamé de l'eau
Les soldats ont rejoint leurs mères
J'ai frotté mes mains avec de la terre
Au pied du grand mur jusqu'au ciel
Mes larmes étaient la rosée du matin
Quand l'ombre profonde quittait le désert
Et que les pierres roulaient leur sable
Mon sang rougissait comme le Levant
Les mouettes indolores ne saluaient plus l'Orient
Parce que je déchirais les restes de mes haillons
Sur cette pierre où je bâtirai une cabane
Pour les amis que je n'ai pas mérités

DERNIÈRE SOLITUDE

Dernière solitude sans qu'il soit possible
De lui donner un nom à elle étranger
Un nom qui soit un catégorique néant
Face à face avec le nouveau monde renié
Une blessure ouverte dans le cœur naïf
D'un ancien natif des dernières dates héroïques
Du troupeau humain migrateur hasardeux
Entre les miradors fuyant les chiens polices
Civils délateurs des intelligences fines
Pour muscler le bras des malins virtuoses
Et les performeurs travailleurs zélés
Des machines à broyer les marges inutiles
Au bénéfice des avares de la parole
Uniques mouvements de troupe armée
Des meutes de la terreur nette assassine
Pendant les guerres intestines coliques
L'expulsion des manques à gagner
De la plus-value des intelligences vides
Pour accumuler le sang des lingots pleins
Dans les poches des actionnaires avides
Du vide de l'atmosphère des soumis affamés
De chairs putrides de la misère organisée
Des fonctionnaires corrompus serviles bien notés
Par les patrons modèles à copier-coller
Pour des morts conformes à la réalité
Au viol de l'entendement à la rapine
Virile société ouverte sur Auschwitz
Le poteau des fusillés porte le drapeau

DÉRIVE ININTERROMPUE

Il arrache sa langue pour ne plus se taire
Dans les hauts fonds des cités de la Terre
Il enferme sa voix aux confins du silence
Pour sentir monter en lui le sang du sens
Il ruse avec ses muses espiègles
Gueuses affriolantes déjouant les règles
Le monde emmuré devenu muet s'éloigne
Et s'éteignent les bruits des foires d'empoigne
Il noue les liens de l'oubli autour des vices
Pour un génie de sable il n'est que novice
Et il jette loin son boulet dans les bas-fonds
Les remous de la foule l'inspireront
Le jour du départ chaque heure est fatidique
Pour éloigner sa barque de la rive maudite
Combien de jours avant une terre d'écueil
Pour composer en solitaire son chant d'accueil

Que les muses accompagneront de leurs douces voix
Ce marin de l'Univers cabotant sans lois
Parle le cœur à la bouche une langue neuve
Exilé de la Corne d'Or à Terre-Neuve

SORTI DE LA MER

Sorti de la mer il échoue sur le gravier
D'une terre où son écueil se disperse
En morceaux de son être comme des îles sœurs
Il se ramasse comme le reflux contre les rochers
Comme le flux pour marcher le monde en chantier
Quand le pied des humains façonne rêve
Et chemins ouverts sur l'aventure des esprits
Sorti de la mer tel le magicien surpris
Par l'invention qui lui survivra au glaive
Des miettes de pain dispersées dans le vivier
À d'improbables mouettes de s'approcher
Pour un vol reconnaissant le piège de la peur
De retourner dans le néant des averses
Tandis qu'il culbute sur des masques entiers
Les roches muettes bavardent sous les traits
Du ciseau expressif d'un poète discret
Qui a taillé les portraits de forts caractères
Dont les épopées sont rendues à la terre
Ou bien leur histoire s'ingénie dans les parages
Tandis qu'il essaie d'en déchiffrer les adages
Le vent l'enveloppe comme un habit de soie
Et le bruit des vagues vous ramène à soi
La musique du présent éternel dans le chœur
De l'horizon s'approche comme un acteur
Et joue sur une scène le sable coulant des mains
La sérénade des nuits jusqu'à l'adieu des matins
Aux amants perdus les jours brûlants leur fièvre
À l'ombre de l'encre versée des poèmes d'orfèvres
Sorti de la pierre le masque défie le temps
Malgré ses entailles il se moque des vents
Et toutes les eaux et la terre sur sa tête
Ne pourront ignorer l'arrogance muette
De ces solides soldats paisibles insurgés
Qui ne connaissent que les vents et les marées
Les étoiles les suivent comme des filles charmées
Et le capitaine poète leur chante des mélopées
Seuls, les solitaires écueils s'écartent
Pour leur délivrer bon chemin pour leur barque
Tandis que les dieux en colère frappent le vide
Le ciel laisse gueuler le tonnerre stupide
Après quoi la pluie après elle le beau temps
Les marins gagnent la quille les filles vont chantant

ÉCHOUAGE

Qui chante la paix, la muse musicienne,
Aborde les rives sur les ailes du vent
Et ceux qui attendent toujours qu'on vienne
Happent dans leur filet la lumière des passants
Et envoient à ces musiciens quelques saluts
Lumières captées par des sirènes curieuses
Qui voient venir à elles des mondes inconnus
Des esquifs branlants ou des proues sérieuses
Frôlent leurs côtes sensibles au courant
Et débarquent avec leur viatique encombrant
Les muses aimables les guident quand même
D'affreux génies les traquent comme des baleines
Alors ils déboulent sur les quais de partout
Les caboulots les invitent à boire avec tous
Des liqueurs fortes qui calment même les fous
Quand les délateurs courent à leurs trousses
Papiers tampons profilent des ombres suspectes
Sitôt qu'un quidam zélé les inspecte
Ils tremblent un peu sur leurs jambes maigres
Ces innocents qui ne sont pas de la pègre
Mais qui de leurs galères ont gardé mauvais air
Parce que les flots sont trop lâches et amers

ÉCHOUEMENT

Première heure de la nuit il tourne lui-même
Dans les ressacs du sol cherchant le fond du lit
De l'océan il remonte à la surface sèche
Se cramponnant aux nœuds de la dèche
Il espère la corde solide, un répit
Pour somnoler entre deux heures blêmes
Pour ses rêves cruels qui le malmènent
Les cris voyous le taraudent sans merci
Comme si les incendies allumaient les mèches
Les rancunes sucrées que les flammes lèchent
La peau du supplicié déchirée sans délit

La voix des ordres ordonne qu'on l'emmène
Le voici haletant dans la cage barbelée
D'ombres rugueuses et d'haleines puantes
Roulant dans la boue des miradors
Les foules de ceux-là qui n'ont pour tort
Que d'avoir le regard et l'allure fuyante
Échappés des murs et jamais rappelés
La deuxième heure supplice des damnées
Quand le poing ganté relève son masque
Ses yeux blanchis éclairent la peur du maton
Qui prend son élan pour appliquer la question
Et qui pour réponse laisse tomber le corps flasque
D'un coup de crayon raye l'âme mal née
Il est de tous les sortilèges contre tous
Qui laissent courir le vent des rues policées
Par le doux sommeil des justes consciences
Dans la conformité des forts en sciences
Qui ajustent leurs regards au front plissé
Des palais vieillissants par les rudes frousse
De tous les convois des sans noms et n'avoir pas
Échoués et non promis aux langues de bois
Qui renaissent de leurs cendres comme le feu
Qui couve sa revanche sous les graves ruines
Marmonne des prières de pierres chagrines
Les jours reviennent et chassent les ténébreux

L'AUBE

Tiré de son cauchemar par les rires d'enfants gâtés
Le vie se moque des boniments, donne son présent
Comme un cadeau il reçoit l'invite à la promenade
Et alors il s'aperçoit qu'il marche dans la clarté
Et que son cœur tremble d'un doux sentiment
Il se prend à fredonner au vent une aubade
Des moineaux endimanchés piaffent en fête
Il s'assoit sur un banc comme la beauté innocente
Son corps déguenillé offre son visage
Les passants étonnés reconnaissent le sage
Qui ne fait rien de toutes les heures toquantes
Et qui donne aux oiseaux le pain de sa quête
Après le juste matin et l'heure du turbin
L'homme du banc se lève, secoue son chapeau
Il emprunte le boulevard pour le remonter
À l'heure de l'apéro il rejoint ses poteaux
Qui font à cheval le paris des paris urbains
Il s'approche d'eux et continue à raconter
Ce que dit cet homme il faut le suivre en marche
Car il n'est pas omnibus et saute des points
Il s'arrête pour toiser de près son prochain
Il voit les yeux devine le cœur avise l'arche
Et si le sbire lui plaît et lui cause s'il vous plaît
Monsieur voyez-vous le monde est en marche

MIDI

Ah, midi, c'est l'heure des titis qui vont becter
Pendant la pause des employés il va quêtant
Leur offrir des bonjours et tout son boniment
En ouvrant les portes et saluant du chapeau
Ces belles dames ses beaux messieurs en paletot
Cèdent la dime du dépit la lèvre humectée
Quand c'est l'heure la fourmilière repart
Dans l'autre sens finir la journée à l'envers
De l'endroit où l'homme sage n'est guère
Que pour s'absenter dans des rêveries de départ
Et quand tout le monde du travail est en congé
Il est seul à arpenter le pavé, oyez !

SOIR

Le soir est un autre jour avec d'autres soleils
Car la nuit les êtres ne sont pas pareils
Ils promènent leurs ombres comme feu follet
Des néons stridents et des phares perdus
Ils montent des manèges avec des farfadets
Et espèrent trouver là la vérité toute nue
Sage qui fait sa manche pour coudre son festin
Car avant l'aube on le pourchasse dehors
Et le café crème et les croissants valent de l'or
Et comme il ne veut se priver de rien
Il joue la comédie aux portes des châteaux
Et parfois il finit sa chanson au violon

NUIT

Son salut il le doit à quelques âmes charitables
Qui trouvent sa déconvenue pardonnable
Et de port en port, sur la corde raide,
Il sommeille comme un juste qui plaide
Au tribunal des étoiles les jurés sont des cloches
Qui sonnent la charge aux pions des bastoches

SLOGANS

Je n'exprime pas d'opinion, je pense.
Je n'ai pas d'idée,
j'ai des émotions.
Je n'ai pas d'intérêt,
j'ai des sentiments.

La Terre brûle.
Éteignez la misère.

Si tu veux un pays, fais-toi des amis.

Je suis l'autre, je suis l'étranger.

Qui s'aime fleurit sa vie
Qui s'aime donne des fruits

Nos voix ont assez d'ailes pour porter nos messages.

Naître sans peur
Vivre sans peur
Mourir sans peur

Il n'existe pas d'être humain sans culture.

Je suis une humanité.

L'émigré, c'est l'étranger de l'intérieur.

Le regard que tu lui jettes, éloigne l'étranger.

Si l'amour est un péché, alors, la beauté est un crime.

Amour interdit, violence légale.
La liberté opprime, le droit libère.

Je n'ai pas de racines, j'ai des jambes.

Un enfant est un nouveau monde au monde.

Mon pays est là où je suis,
où personne ne me dérange,
où personne ne me demande
qui je suis, d'où je viens,
et ce que je fais.

La joie de vivre a des amants,
gare à l'eau vive,
gare aux serments.

La liberté ne se négocie pas, on est libre ou pas.

Et si tu as une parole à dire, parle, même si elle est amère comme la mort, même si elle est La mort, parle!

Mon pays c'est la Terre,
les frontières c'est misère.

L'homme plus la femme plus l'enfant, constituent l'Humanité.

La Terre appartient à toute l'Humanité.

Y aura jamais toujours
Y aura toujours jamais
Y aura toujours l'amour

Les moutons suivent les ânes.

Il a bien peu d'amis, l'arbre qui n'a pas de fruits à donner.

Si tu veux la paix par les armes
Tu auras la guerre et les larmes

Déserter est le courage des braves.

Les drapeaux sont les linceuls des peuples.
Rien ne sert de mourir, il faut vivre à point.

Je suis du parti de la vie.

Nous sommes poètes pour l'aventure de naître, de vivre et de mourir Notre art de vivre est l'art d'être humain.

Je suis le Soleil. Je suis la Terre.

L'espoir n'existe pas.
Il n'y a que le malheur.
La joie de vivre.
La rage au coeur.

Le Soleil brûle la Terre.
La Terre ruinée par l'argent.

Les Hommes devenus pierres.
Le temps retourné au néant.

Je suis mon propre dieu.
Je suis mon propre maître.

Exilé par le colon
parce que tu es peuple
Exilé par la nation
parce que tu es rebelle
Abandonné parce
que tu es humanité

La tolérance atteindra un tel niveau que les personnes intelligentes seront interdites de toute réflexion pour ne pas offenser les imbéciles.

On
On ne
On ne peut
On ne peut plus
On ne peut plus par...
On ne peut plus parler

L'idiot aura l'intelligence artificielle
L'intelligent a la malice
Le sage n'a besoin de rien

Il n'existe pas des minorités ;
il n'existe qu'une majorité
qui souffre.

Pour les seuls amoureux
Qui savent lire
Ce qui est heureux
Dans la voix d'une lyre

Les paroles échangées
sont le commerce des humains.
Des outils pour comprendre,
des mots pour réfléchir.

LA GLOIRE et LE PROFIT
égalent
LA FORCE contre LE DROIT

La gloire pour être resté soi-même tout en donnant le meilleur de soi, battant ses propres records, sans concurrence, sans avoir prétendu - comme un domestique, à des médailles et des titres.

Pour l'amour, la plus grande loi de l'humanité. La dignité dans sa grande solitude. L'humain le plus fort au monde, le plus seul !

L'orgueil de la gloire et la vanité du profit engendrent la violence contre les autres.

Je ne suis dans aucun camp :
je ne fais pas la guerre !

Chaque être humain est un pays à défricher.
Il n'existe pas d'être humain ans culture.
Les drapeaux des nations sont tissés de peaux humaines.
Les frontières ont des racines qui boivent le sang humain.

Nous sommes poètes pour l'aventure de naître, de vivre et de mourir.

Notre art de vivre est l'art d'être humain.

La poésie est un outil chargé de rêves.

La poésie est la parole fondamentale et le salut du monde dépend de sa capacité d'entendre cette parole.

À peine le printemps
déjà les dictatures !

Le printemps fleurit la tombe des poètes.

La rose pleure à cause des blessures causées par ses épines.

L'humain connaît seul son chemin.

L'imagination ne peut avoir de limite, ni la pensée, sinon la conscience cesse d'exister.

J'aimerai comme un enfant pas encore déformé par les croyances et les préjugés, les jugements et les châtiments. Un enfant le cœur aux lèvres, la tête curieuse, la main généreuse. Un enfant doué pour vivre.

Je suis un amoureux de la vie.

Ma langue est dans ma bouche et elle est reine en son palais.

Le temps c'est toi
et l'éternité c'est l'amour

Tu comptes tes intérêts,
J'aime sans raison.

Il y a mille façons de parler.

Parler d'amour attise un feu.

Les amoureux parlent une langue inconnue des autres.

La solitude n'existe pas
Tu vis avec toi, aimes-toi

ORIGINES IDENTITAIRES

Un seul pays, la Terre
Un seul peuple, l'Humanité.
Une mère, Liberté
Un père, Amour
Une sœur, Tendresse
Un frère, Courage.

Je n'ai pas de racines,
j'ai des jambes.

PENSER :

Tout humain qui est un vrai humain doit apprendre à rester seul au milieu de tous, à penser seul pour tous, -et, au besoin, contre tous. Penser.

Penser sincèrement, même si c'est contre tous, c'est encore pour tous.

Ô siècles de Moyen-Âge modernisé !
L'humain n'a pas dépassé la bestialité.

Nous cultivons la mort et volons à la vie.

Achetons et vendons des esclaves et des armes.

Nous avons bonne morale pour excuse
La paresse de volonté pour qualité

La violence pour faiblesse et lâcheté
Des langues de pierres pour faire nos prières

Des tombeaux pour nos héros qui furent martyrs

Nous marchons entre le passé et l'avenir

Nous laissons passer la chance d'être heureux.

Comme les déserteurs braves et courageux
Quelques poètes savants parlent prudemment

Notre sauvagerie tue la beauté d'abord
L'innocence condamnée
à perpétuité

La main du créateur ne tremble pourtant pas
Dans les bras des mers bercées par les tempêtes

La renaissance de chacun est le rêve
Un peu de terre beaucoup d'eau et un souffle

Vouloir sera mieux qu'espérer dans la peur

Agir pour oublier construire le passé
En habitant nos ruines comme souvenir

Les terriens n'ont rien d'autre à faire que rien de rien

Les animaux sont beaux
les humains des monstres

Et les fleurs perdent leur nom avec la faucheuse
Les fruits pourris épaississent l'ombre de fer

Les sources claires prennent leur eau dans le ciel
La rivière est une enfance promise

Les fleuves charrient toute nuit qui déborde
Les océans dévorent la terre dessalée

La soif du monde affamé sans amour meurt
Le désir n'est plus rien sans le cœur des terriens

Les animaux sont beaux dans leur chemin humain
La fantaisie des saisons aux points cardinaux

Le rêve d'une femme avec l'inconnu
Le plan de l'architecte pour sa famille

L'humeur de la nation taraudée par l'envie
L'avoir a besoin de monnaie pour être roi

Les vraies richesses de la tendresse donnée

Hospitalière politesse de l'amour
À l'aube il fait jour
ou il fait nuit
Les étoiles ne voient pas
les murs gris du ciel

Venir d'où l'on vient et
aller au lendemain

Devant les camps à la porte des frontières
Isolation d'un exilé volontaire
Je ferai des amis
je construirai pays
Nous aurons de la mer
un vaste encrier

Pharaon met le feu à la pyramide
C'est le temps de malheur

Les champs sont profanés par les armées
Des chants proclamés sacrés

La dure pierre de l'exil.

Entre raser les murs et se montrer maître de l'Univers !

Moi, je sais que je suis un étranger
mais vous, qui êtes-vous ?

On dit que je suis triste
Mais personne ne voit mon cœur
Ni ne connaît ma vraie sœur
La joie qui fait l'artiste

"Ils ne pourront jamais interrompre le bouche à oreille
et les chemins feront toujours le tour du monde.

Les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable.

Dans l'égalité des amis
Les poètes au cimetière
Échangent leurs vers.

Le maudit erre sur la Terre
Du lever au coucher
Brave la vie et la mort

Poètes d'occasions
Fainéants par légions
Morts sans importance

L'exilé s'aventure
Derrière les horizons
Ami des vents

Les citoyens des pays
Font l'inventaire
D'imaginaires ennemis

Le solitaire des pluies
Drague les muses
Et soule son génie

L'homme moyen
Monnaye sa vie
Calcule sa mort

L'amant de Liberté
Le tendre Amour
Sème les enfants

Les chefs de famille
Domestiquent la jeunesse
Et répriment leur ivresse

Le chef de personne
N'obéit qu'à la fantaisie
Du Soleil et de la Lune

Les quelqu'un
Se donnent la main
Contre quelque-chose

Le moins que rien
Léger comme l'air
Vole de ses propres ailes

Celui qu'a tout
N'a pas d'ami
Sans crédit

Celui qui n'a rien
Souple comme l'eau
Nage dans le courant

Le patron propriétaire
Plein de charges
Coule avec ses dettes

Le locataire sans terre
A toutes les maisons
Sous le toit du ciel

Les gouvernements
Légalisent la potence
Pour les pas de chance

Sans dieu ni diable
Le vagabond innocent
A peur des Bêtes

Avec des croyances
On explique les crimes
Et la malchance

L'être humain
Est encore un animal
Prétendant à l'Humanité

Et les seuls poètes crient
Aux vents des nues
Leur exil implacable.

Tandis que l'époque
D'éternité se moque
De la vie sacrée

Fatigue : *J'irai dormir dans le lit du fleuve. Ses rives me borderont. Je retrouverai la mer. La mer qui m'a laissé tomber. J'aurai été Jésus. Je ne suis que l'abandon. Je susciterai le chagrin. Je refuserai la pitié. Qui s'était inquiété ? Qui a remué la cendre ? Éternelle gloire, le bien profite. J'y ai perdu mon nom.*

PARTI DE L'HUMANITÉ

Dans ce parti, le parti de l'Humanité
Tout l' monde commande, tout le monde est chef
Jouez le juste et le bon dans la grande nef
Nous voguons dans le présent que nous méritons

Le principal problème ce sont les humains
Nous autres habitants de cette planète
Notre seul' maison dans l'Univers en fête
Avec pour la joie les jours et les lendemains

La solution c'est vivre comme il se doit
Dans la politesse de l'amour hospitalier
Qui nous inspire les gestes l'unique loi
D'une parole de beauté qui nous a liés

Si nous nous oublions nous-mêmes en vivant
Notre voyage sera un purgatoire
Peines et souffrances signées de notre sang
Et les murs de l'enfer construits de nuit noire

Mais, si nous, nous remercions le présent cadeau
Terre promise offerte grand paradis

Pour l'égalité de nous autres tous amis
Malgré les difficultés les peurs tous les maux

Nous serons sur cette terre naufragés heureux
Vivants avec tous nos enfants et tous nos vieux
Des jours célestes au milieu des étoiles
Nos souffles joyeux pousseront la grand' voile

Les humains tourneront sur le grand manège
Savants et poètes seront de la partie
Le vrai poème d'amour jamais ne finit
Curiosité et don seront privilèges

La grande humanité la grande personne
Sait ce qu'elle peut sentir et raisonne
Avec son corps de terre et d'eau à aimer
Et son esprit comm' un jardin à cultiver

Dans ce parti, le parti de l'Humanité
Tout l' monde commande, tout le monde est chef
Jouez le juste et le bon dans la grande nef
Nous voguons dans le présent que nous méritons

paroles de Pierre Marcel Montmory trouveur www.poesiewave.com

HUMAINS de tous les pays

AMIS tous égaux entre eux

SOLITAIRES SOLIDAIRES

L'hospitalité est la politesse de l'amour.

NOS RACINES

Si tu veux un pays, faits-toi des amis !

Notre seul projet est de nous faire des amis.
Nous rassemblons les amoureux de la vie.
La vraie vie est dehors.
Nous portons parole.
Le premier commerce humain : l'échange de paroles.

De vive voix, nos cinq sens allumés, nous pouvons nous voir, nous sentir, nous écouter, nous toucher, goûter aux uns et aux autres.

Notre communauté humaine s'enrichit de l'abondance de culture aussi variée que les étoiles dans le ciel. Nous, solitaires, nous nous intégrons à l'humanité par le geste solidaire de nous donner à connaître à tous les autres et de bonne volonté.

J'irai cogner aux portes des invités pour annoncer qu'un poète de la cité est là pour recueillir leurs paroles, et que nous écrirons une chanson ensemble avec les chœurs de la cité.

Depuis mon premier geste au monde, je sème les graines d'amour.
Des enfants de la cité arrosent d'eau et de fierté l'abondance renouvelée.

Demain sera un grand jardin humain, un paradis dans le cœur de chacun où je voudrais être l'ami éternel.

Nos racines fourmillent dans notre terre et l'arbre de vie grossit son tronc commun de joie de vivre, d'aimer et d'être aimé.

Pierre Marcel Montmory Trouveur et Éditeur

poésielavie.com
Association de fait du peuple au coeur intelligent avec ses poètes et ses savants

Au travail, les artistes ! La rue meurt de vos silences ! Que les pouvoirs gardent les ruines et que poussent les ronces dévorantes ! Au travail !
Nous partons à pieds avec le vent dans les mains. Pétris de certitude que l'éternité est là, et que sa rumeur sous nos pas s'enfonce dans le sable. Nulle trace que ce verbe qui ne meurt jamais que si nous lui laissons le pouvoir de se taire.

Pierre Marcel Montmory - trouveur

L'AMOUR

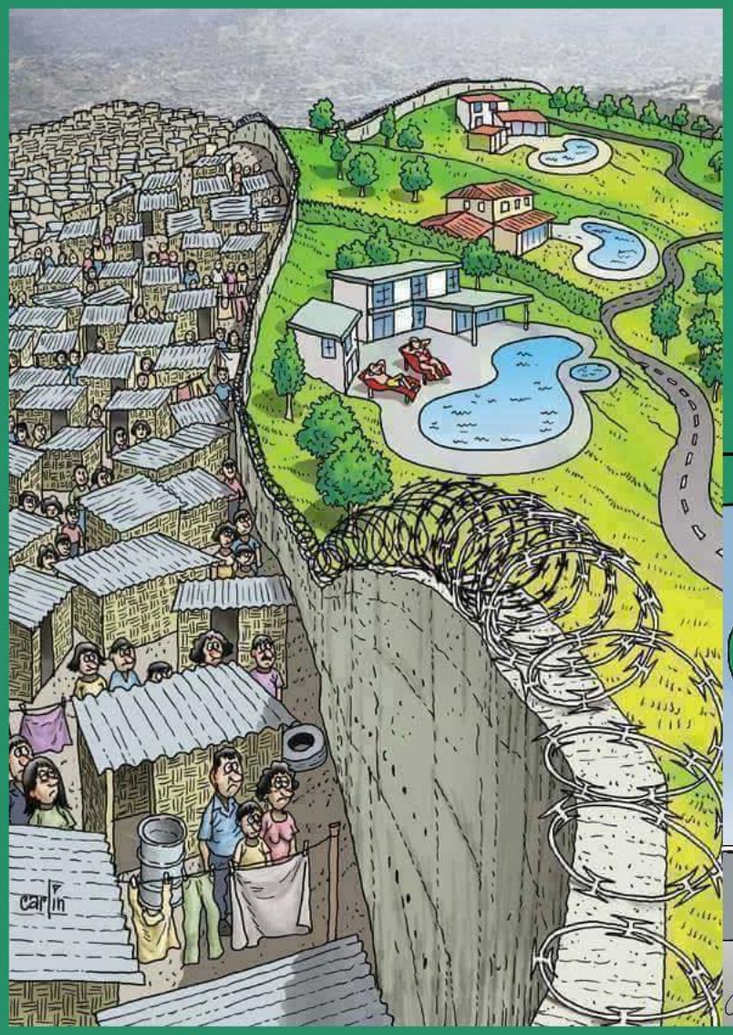
Il n'y a pas de dieu
Il y a **le poète**
Il n'y a pas de religion
Il y a **l'humanité**
Il n'y a pas de croyants
Il y a **des êtres humains**
Il n'y a pas d'identité
Il y a **l'homme**
Il y a **la femme**
Il y a **l'enfant**

LA VIE

Il n'y a pas de livre
Il y a **l'imagination**
Il n'y a de prophètes
Il y a **des interprètes**
Il n'y a ni début ni fin
Il y a **l'éternité**
Il n'y a pas la mort
Il y a **la vie**
Il y a **le présent**
Il y a **le cadeau**

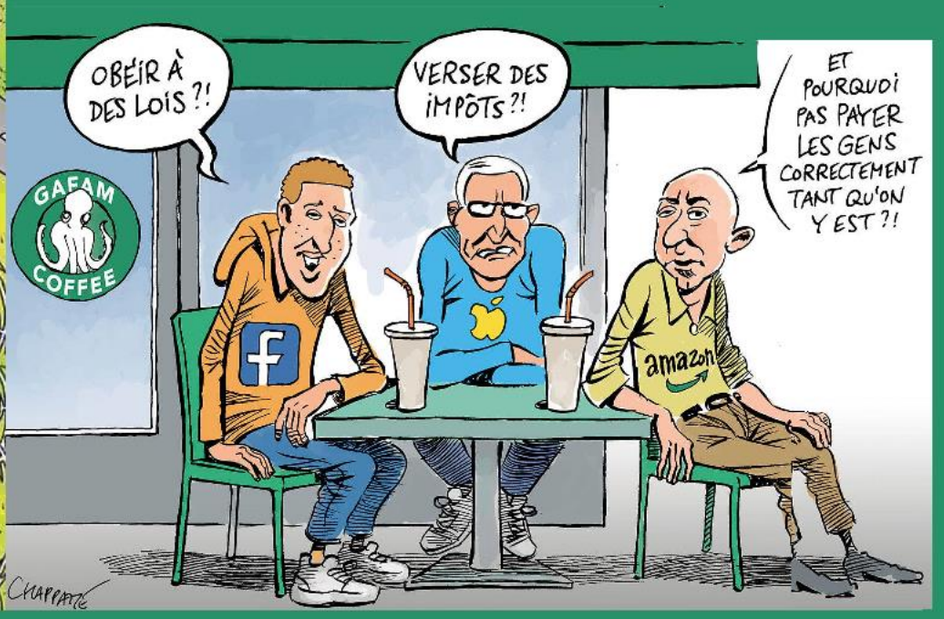
LA RELATION

Il n'y a pas d'inconnu
Il y a **l'adversité**
Il n'y a pas d'ennemi
Il y a **la peur**
Il n'y a pas d'échec
Il y a **le recommencement**
Il n'y a pas de reniement
Il y a **l'estime de soi**
Il y a **l'hospitalité**
Il y a **la gratitude**



RICHES PLUS RICHES

PAUVRES PLUS NOMBREUX



A l'heure de la dérive des comptes publics et de l'explosion de l'extrême richesse, créer un impôt plancher sur les patrimoines des milliardaires devrait être une priorité, estiment des lauréats du prix Nobel d'économie.

BOL DE BOUE : À CESSER DE CONSOMMER.

(Vivre la vie de merde)

Bol de boue, la camelote de la fast culture.

Bol de boue, l'idée que l'on puisse se gaver indéfiniment de paquets mous.

Bol de boue, l'invitation du robot !

Bol de boue, du blablabla complet, beaucoup d'informations sans aucune connaissance.

Bol de boue, discours vide, le client possède une vie qui ne signifie rien, une vie d'abruti.

Bol de boue, un algorithme indique le degré de croustillant appliqué à chaque produit.

Bol de boue, slops de fast fashion, les gens minimisent la réflexion et maximisent l'efficacité. Bol de boue, moins expressif, moins satisfaisant, moins humain.

Bol de boue, la technologie à domicile.

Bol de boue, l'accumulation de choses inutiles, destinées à la poubelle.

Bol de boue, étrangement inhumain, qui donne l'impression de perdre pied avec la réalité.

Bol de boue évacue notre croyance en notre authenticité et en celle des autres.

Bol de boue, est-ce vraiment une personne qui est en train de dire ça ? Est-ce vraiment vrai ?

Bol de boue : la gueule de bois dans une mer de déchets.

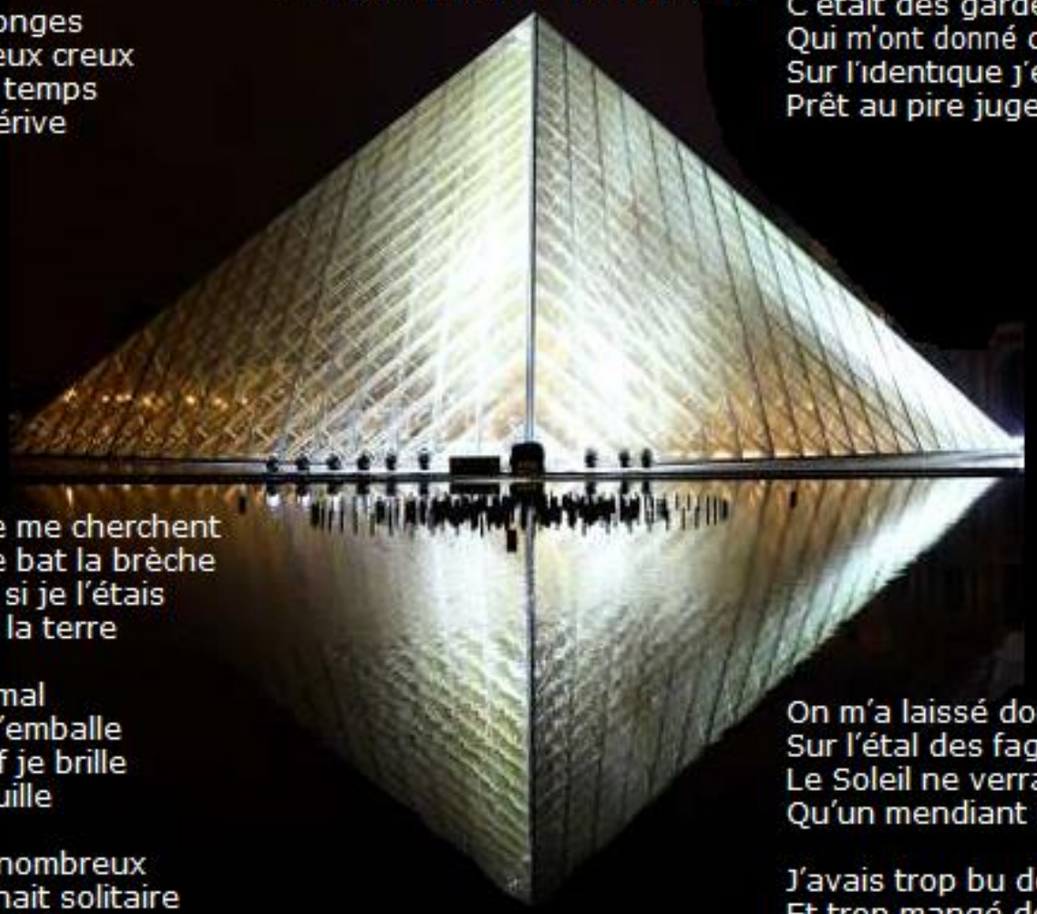
Bol de boue : à cesser de consommer.

LA GRANDE PYRAMIDE

Quand tu vois la grande pyramide
Tu te dis mes rêves sont plus grands
Mais à courtiser l'éternité
Tu n'as pas de quoi t'acheter des souliers

L'illusion est-ce bien mes rêves ou la réalité ?
En vérité je ne rêve rien avec des idées
J'invente l'histoire que je sens couler
Comme le sang dans mes veines

La tête remplie de songes
Je regarde par les yeux creux
Le fleuve en crue du temps
Et la chaussée qui dérive



Musée du Louvre

Les bras de ma mère me cherchent
Tandis que mon père bat la brèche
Je serais leur enfant si je l'étais
J'aurais alors piétiné la terre

Mais rien me fait du mal
Tandis que le tout m'emballe
Comme un sous neuf je brille
Pour un rire de broquille

Les gens ont passé nombreux
Sur leur ombre marchait solitaire
Leur cœur arrivé trop tôt
Ils se sont manqués

Bien du bruit et des poussières
Le vent ferait-il mieux
Que les dames des débarcadères
Qui aguichent les disparus

Moi j'ai pris mon baluchon
Comme une laisse à un chien
J'ai frotté mes yeux gris
Dans les cales de mes mains

Pierre Marcel MONTMORY

trouveur

J'ai dit adieu tant pis
Ils n'auront pas mon nom
Dans leur paradis
Il n'y a pas d'échanson

J'ai entendu un rossignol
Au lever du matin drôle
Qui fredonnait un air mutin
Aux bancs de la nuit catin

C'était des gardes côtes
Qui m'ont donné coups de pieds
Sur l'identique j'étais debout
Prêt au pire jugement

On m'a laissé dormir
Sur l'étal des fagots
Le Soleil ne verrait pas plus pire
Qu'un mendiant en chalumeau

J'avais trop bu de brouillard
Et trop mangé de nuits
Que pas assez couillard
Pas assez d'ennui

J'ai passé sans me faire remarquer
Ma guitare sans publicité
Et mes mots sans encre
Je fus naufragé déclaré

Errant sur les banquises
J'ai séduit moult marquises
Qui ne m'ont point repoussé
J'étais propre du bonnet et des pieds

La poésie est la plus grande des sciences.

Albert Einstein : « L'éducation de l'individu doit favoriser le développement de ses facultés innées et lui inculquer le sens de la responsabilité envers ses semblables, au lieu de la glorification du pouvoir et du succès, comme cela se fait dans la société actuelle. »

Albert Einstein distingue trois formes de religion :

-la première est due à la crainte et à une incompréhension de la causalité des phénomènes naturels, d'où l'invention d'êtres surnaturels ;

-la deuxième est sociale et morale ;

-la troisième, qu'Einstein appelle « religiosité cosmique », est une contemplation de la structure de l'Univers. Elle est compatible avec la science et n'est associée à aucun dogme ni croyance. Einstein déclare être religieux, mais seulement dans ce troisième sens qu'il voit dans le mot religion.

« Croyez-vous en Dieu ? », Albert Einstein répond :

« Je crois au Dieu qui se révèle lui-même dans l'ordre harmonieux de ce qui existe, et non en un Dieu qui se soucie du destin et des actions des êtres humains ».

Il définit le sentiment religieux du scientifique comme la croyance en l'intelligibilité du monde, et en une « raison supérieure » qui se dévoile dans « le monde de l'expérience ». Selon lui, les religions traditionnelles relèvent de l'histoire et de la psychologie.

Et il répète qu'il est « un non-croyant profondément religieux ». « Le mot Dieu n'est pour moi rien de plus que l'expression et le produit des faiblesses humaines, la Bible un recueil de légendes, certes honorables mais primitives qui sont néanmoins assez puériles. Aucune interprétation, aussi subtile soit-elle, ne peut selon moi changer cela. »

« Définissez-moi d'abord ce que vous entendez par Dieu, et je vous dirai si j'y crois. »

« Professeur, est-ce vrai que vous êtes profondément religieux ? »

Albert Einstein répond :

« Certainement, ça dépend des points de vue. Quand j'essaie de pénétrer avec nos moyens limités les secrets de la nature, on découvre derrière tous les rapports qu'on peut connaître quelque chose de très subtil, d'insaisissable, d'inexplicable. Ma religion, c'est le profond respect de ce qu'il y a au-delà des domaines que nous pouvons explorer. C'est ainsi en effet que je suis croyant. »

Les Évangiles, personne ne peut les lire « sans ressentir la présence réelle de Jésus. Sa personnalité résonne dans chaque mot. Aucun mythe n'est rempli d'une telle vie... ».

« Aucun homme ne peut nier le fait que Jésus a existé ou que ses paroles sont magnifiques. Bien que certaines aient été dites auparavant, personne ne les a exprimées si divinement »

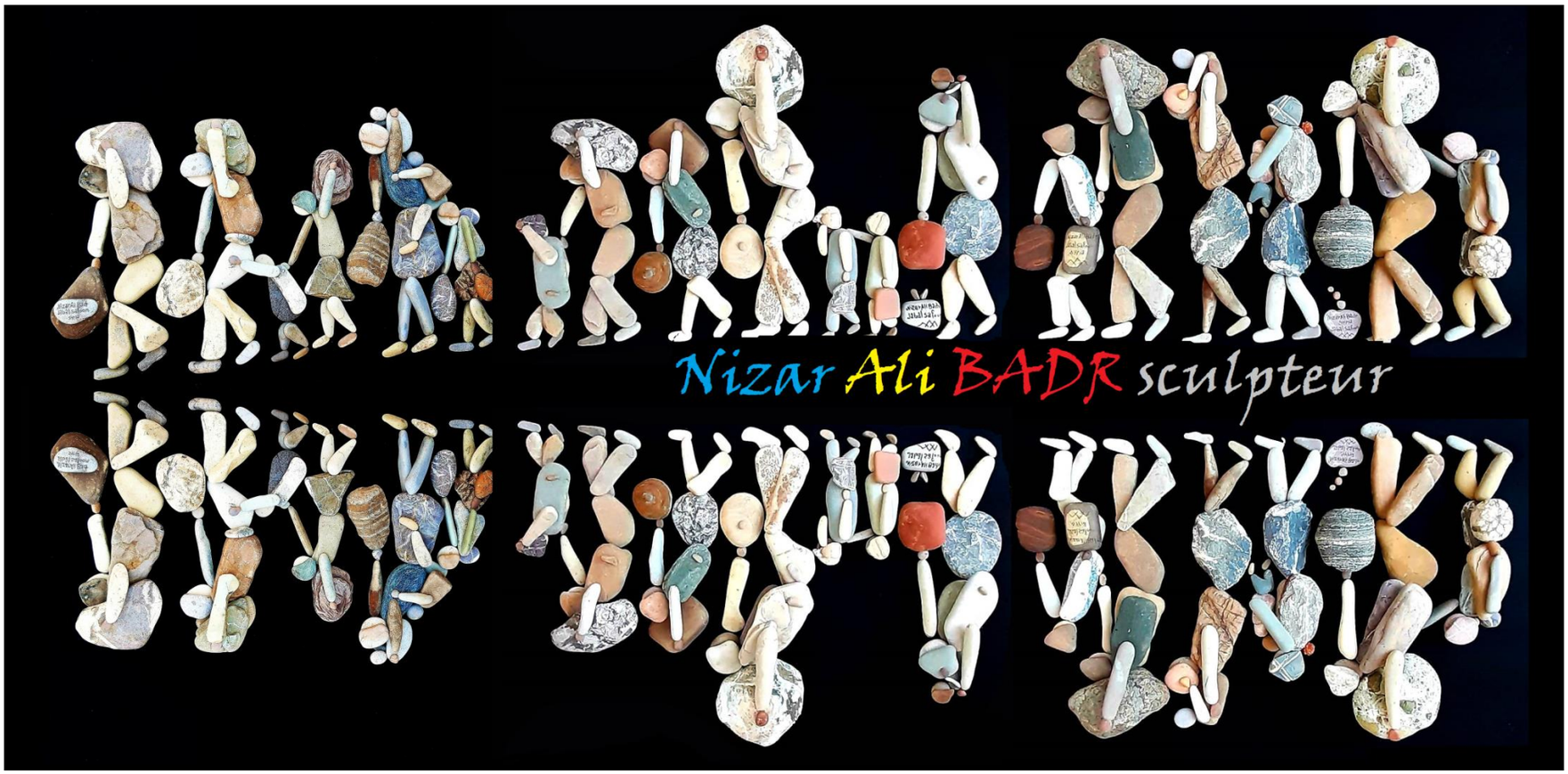
« Oui, c'est ce que je crois. »

Mon intuition dans le domaine des sciences n'est pas assez forte pour distinguer avec sûreté ce qui est essentiel et fondamental du reste.

Mon intérêt pour la connaissance de la nature est réellement plus fort.

« Pour autant que les propositions de la mathématique se rapportent à la réalité, elles ne sont pas certaines, et pour autant qu'elles sont certaines, elles ne se rapportent pas à la réalité. »

« Ma conception de la vie : affirmation du droit à la vie pour toutes les créatures ; la vie de l'individu n'a de sens qu'au service de l'embellissement et de l'ennoblissement de l'existence de tous les êtres vivants ; la vie est sacrée, c'est-à-dire qu'elle est la valeur suprême d'où dépendent toutes les évaluations. »



Mais il n'y a pas de démocratie, il y a bureaucratie.

La démocratie a été créée par les citoyens grecs en colère contre la bureaucratie qui rendait la vie impossible. Pour les artistes il ne fallait pas créer en dehors des lois établies par les académies. Si un artiste présentait un artefact faisant fi des lois des docteurs, l'œuvre était détruite en public, l'artiste condamné symboliquement et banni de la communauté.

La bureaucratie est carrée. Si vous essayez de faire un cercle avec un carré, il se brise.

Le cercle représente la communauté où circule la parole, où chaque individu peut exprimer ses sentiments, émettre des concepts. Où donc l'on peut discuter plaisamment, ou en s'engueulant, avec grossièreté ou finesse, avec les moyens personnels que possède chaque individu, aller au bout du dire, faire rebondir le verbe. Et il se pouvait qu'à la fin de l'assemblée rien ne soit arrêté où que quelque-chose soit décidé de commun accord – par signes d'acquiescement, mais le lendemain la parole pouvait surgir à nouveau. Ce qui comptait le plus c'est que chacun s'exprimait au mieux qu'il pouvait même si on regrettait l'heure d'aller se coucher car chacun pouvait en avoir encore long à dire.

Dans le cercle la parole circule en même temps que le sentiment de l'éternité de la communauté humaine et cela donne la santé, console la paresse et fouette la volonté.

La bureaucratie mène à la paresse de volonté, maladie des gens qui perdent leur citoyenneté, qui se dépersonnalisent dans l'anonymat du groupe. Des gens qui regardent vers le haut, obéissent à ceux ou celui qui est le chef. Dans la bureaucratie, les citoyens sont traités comme des clients remisés dans des programmes.

La bureaucratie c'est la fin de la pensée individuelle. Elle vous demande votre avis sachant quelle décision elle a déjà prise. La bureaucratie doit vous faire croire que vous vous êtes exprimé en personne alors que vous n'avez fait qu'un libre choix entre les différents avis qu'elle a établis.

La force de la bureaucratie est sa capacité à résister à tout traitement de faveur. L'individu doit subir les décisions de la majorité. Si l'individu critique, il est exclu.

La bureaucratie n'a pas d'amis car elle n'est pas égalitaire. On ne peut pas parler avec la bureaucratie, elle est inhumaine.

La parole est le vrai commerce des humains. C'est en se parlant sans limite que l'on arrive à être des amis car l'échange délie les langues nouées par la retenue. La parole fait battre le cœur de l'autre qui nous reçoit et donne à cet autre l'image d'une intelligence partagée entre tous les humains. L'habitude de parler mène à l'action sitôt que nos paroles sont entendues, on peut y répondre par la parole, ou le geste.

La démocratie avait donc été créée pour protéger le solitaire contre le groupe.

Mais les malins ont proposés à la majorité paresseuse de s'occuper du cercle, du club, du parti, du mouvement, et ainsi fut bâti des murs sur le cercle coupé de la parole.

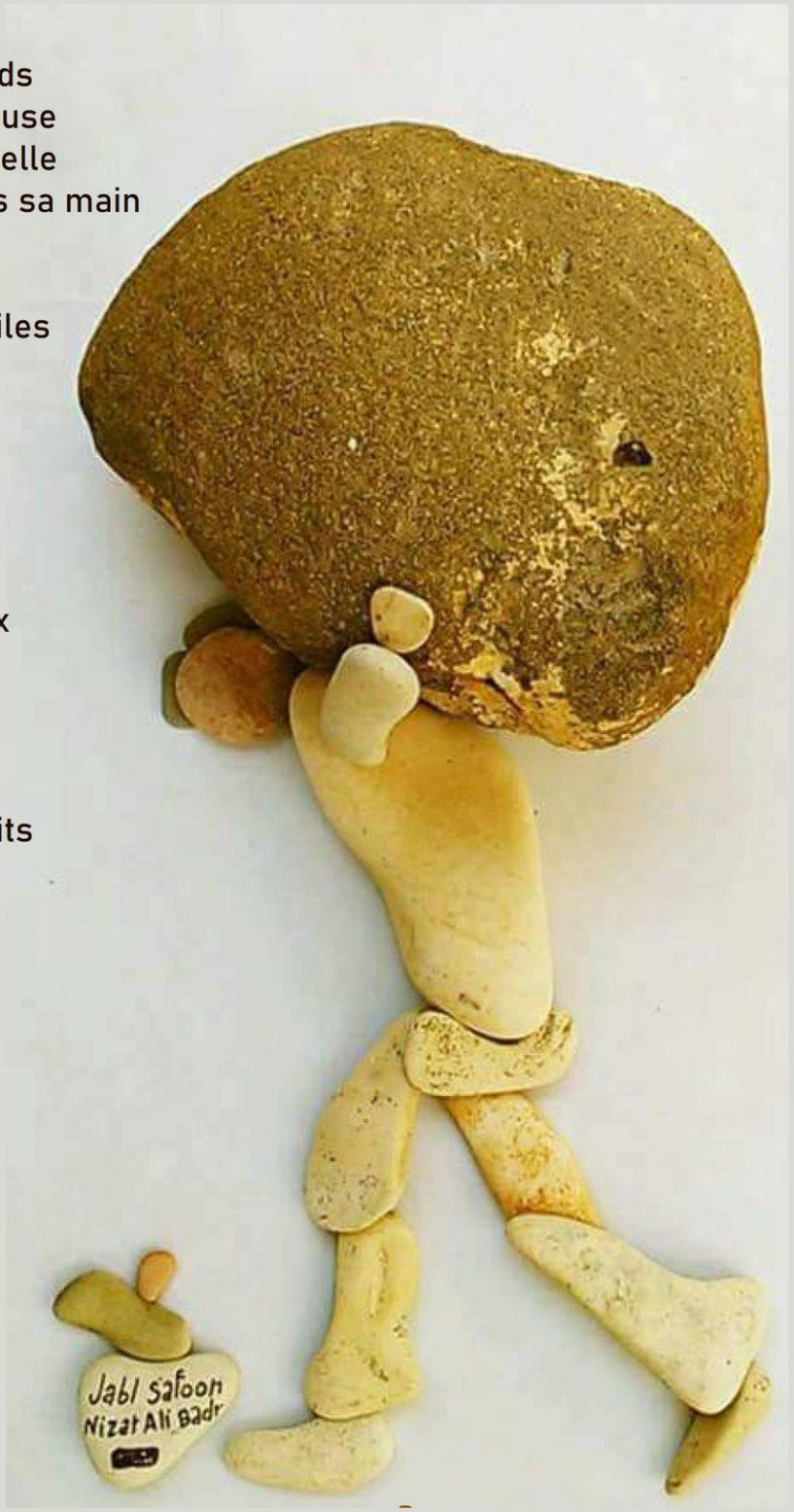
Pierre Marcel Montmory

LE POÈTE EST UN GÉANT

Le poète est un géant
Pour les petits et les grands
Il ne fait sa cour qu'à sa muse
Et pour l'amour de lui et d'elle
Les oiseaux mangent dans sa main
Et il trouve la ruse
Pour écrire ses quatrains
Qui au temps donne des ailes
Pour éloigner le méchant
Le poète est un géant

Le poète est un géant
Amoureux de la vie
Il charme les humains
Avec son cœur et ses yeux
Sa voix qui porte le feu
Pour éclairer les nuits
Il fait la poésie
Les lignes de la main
Pour les grands et les petits
Le poète est un géant

Le poète est un géant
Il soigne l'enfant
Qui a mal grandi
Et il berce les parents
Travailleurs appauvris
Par trop de chagrin
Et pas assez de pain
Et pour tous il crie
Et la beauté il défend



Le poète est un enfant
Qui a bien grandi
Orphelin de tout
Il a vécu sans le sou
Liberté est sa mère
Amour est son père
Les riches sont jaloux
De ce mendiant prospère
De ce petit encombrant

Le poète est un géant
Qui se cache des gens
Quand il ne chante pas
C'est qu'il ne trouve pas
Qu'il a besoin d'aide
De sa muse et de ses ruses
Pour venir ici
Où on ne l'attend pas
Le poète est étonnant

Pierre Marcel MONTMORY trouveur

DIS-MOI COMMENT TU AIMES

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Devant le poème si tu vois ce qui est
Présent et caché sous son masque
Un naufragé volontaire

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Sur une île de silence si tu regardes bien
Une paix à peine née
Un vieil enfant

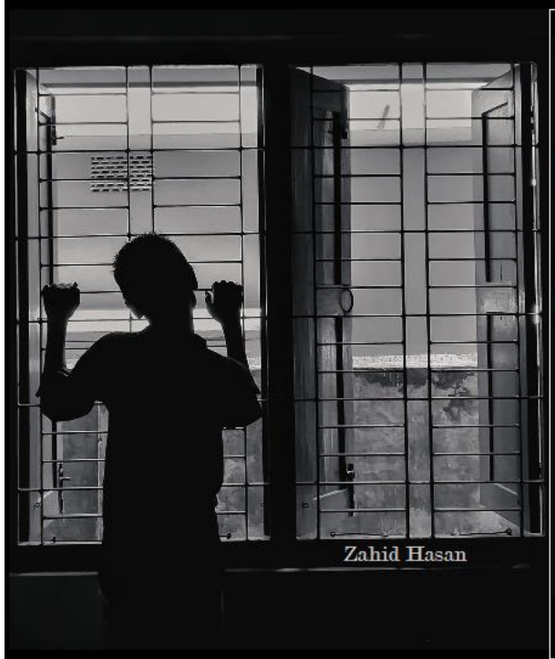
Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Entre deux soupirs entends-tu
Les bruits du monde
Une mort annoncée

Dis-moi si tu aimes, comment va ton cœur
Poignée de grains dans la main du semeur
Dans le sillon de la plume
Ton contentement

Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un chant d'oiseau d'un vol de vent
Accroches-tu les étoiles
Dans le ciel de ta tête

Dis-moi si tu fais ton bonheur
D'un gémissement de moineau d'un cri d'enfant
Dans la poitrine d'un humain
Dans la cage de tes mains

Je te dirai alors le malheur des sans nom
L'aigreur de n'avoir pas
Un ami qui ne soit pas moi
Un trésor sur qui veiller



SI INTERNET ÉTAIT
NET
LES POÈTES AURAIENT
RAISON
LE SAVANTS SERAIENT
CONNUS
LES SAGES SERAIENT
LIBRES
LES CONS
TENUS

Photographies Alexey Yushkov

VOICI CE QUE LA TECHNOLOGIE NOUS FAIT.

L'attraction des téléphones et des médias sociaux modifie les aspects les plus importants de notre personnalité, nos relations avec les autres et notre façon d'appréhender le monde. Nous perdons la capacité de ressentir ce que signifie vivre. La technologie nous éloigne sans cesse de ce qui compte vraiment. Elle perturbe notre créativité ou notre épanouissement personnel. Ces distractions perturbent les liens avec autrui. Parler aux autres, puis détourner le regard. Ressentir l'appel du téléphone, mêlé à un malaise. Tous ces refus de communiquer. Au fil de la conversation, la tristesse se déploie par vagues successives. Voir comment les gens s'autorisent à ressentir, car la technologie nous distrait des moments communications véritables, dans le réel de la vie. La technologie engendre une sorte de brouillard émotionnel, une difficulté à identifier ou à exprimer ses propres émotions avec une constance surprenante. Quand on parvient enfin à ressentir quelque chose, il est difficile de s'attarder sur nos émotions. On passe donc rapidement à l'action. « Ça suffit ! » se dit-on. On jette le téléphone, on supprime l'application, on fait une détox numérique. Ces solutions sont rarement efficaces. La détox prend fin. On reprend le téléphone. On réinstalle l'application. Au lieu de rester attentif à l'émotion, on oscille entre une immersion totale dans la technologie et son rejet complet. Ce cycle, qui passe de l'émotion à l'action, est un élément clé de l'environnement anesthésiant de la technologie.

La technologie encourage l'instrumentalisation de la vie émotionnelle, c'est-à-dire que nos sentiments ne semblent réels que s'ils se traduisent par des actions nous permettant d'atteindre des objectifs précis.

Les représentations peuvent atteindre une sorte d'hyper réalité.

L'idée de se fier à ses intuitions sans les traduire en actions semble vaine.

Cette notion de ressenti diffère de la pratique de la pleine conscience, qui, bien que similaire, encourage l'observation attentive et silencieuse de ses émotions et de ses pensées. Les conceptions occidentales de la pleine conscience peuvent être victimes des mêmes écueils que ceux engendrés par la technologie. On se concentre souvent sur les bienfaits de la pleine conscience : réduire le stress, améliorer la productivité, faire baisser la tension artérielle.

Pour aborder les problèmes liés à la technologie, il nous faut renouer avec notre vie émotionnelle pour elle-même, sans toujours chercher à agir, changer ou réparer. C'est la seule voie possible pour rester connectés à notre humanité et préserver l'amour, l'empathie, la richesse émotionnelle et spirituelle, ainsi que notre capacité à créer un art et une musique qui reflètent notre vie intérieure.

Nous sommes nombreux à vivre quotidiennement des dizaines de moments où, en interagissant avec la technologie, nous éprouvons un malaise. Des effets néfastes des réseaux sociaux sur la santé mentale peuvent induire une sorte de distraction frénétique que les gens finissent par ressentir.

Les chatbots d'intelligence artificielle sont de plus en plus inquiétants. En un instant, nous sommes submergés par le flot incessant d'informations des réseaux sociaux, et l'instant d'après, une voix douce semble nous reconnaître. L'impact de ces interactions sur notre bien-être émotionnel est une question centrale de notre époque. Pour y répondre et adapter notre relation à l'IA en conséquence, il est essentiel de préserver notre connexion émotionnelle.

Dans « Le Roi Lear », Gloucester, l'aveugle, dit de sa façon d'appréhender le monde : « Je le vois avec le cœur. »

Le défi est de transformer cette "sensibilité au monde" en actions rédemptrices et porteuses de sens. »

En vivant nos vies à travers la technologie, beaucoup d'entre nous risquent d'éprouver une profonde tristesse face à tous les moments perdus. Le danger, à mon avis, n'est pas de ressentir cette tristesse, mais de ne pas la ressentir.

L'ÉCUMOIRE

- Oratorio –

« L'esprit humain a cela du scorpion
Qu'il peut s'enfoncer le scalpel de sa queue courbe, et, si
le venin se met dans la plaie,
c'est bien ça qu'on appelle penser, non ? Si ».
Boris Vian

AUX COMMISSURES DE L'ESPRIT,
Jaillit l'écriture.
LES PRÉSENTES ÉCLABOUSSURES
Sont le fruit de mon délire
Pendant une trêve de ma vie
ICI OU AILLEURS
Cela n'a pas d'importance.

Je dédie ce long poème
À personne
À tous
Et à chacun.

SIMPLE INADVERTANCE

J'ai débusqué une âme
Dans un espace vert
Avec ses épines bariolées
J'ai trouvé du sable
Dans un corps désemparé
Par des rougeurs sombres
J'ai embrassé ma tendre amie
Dans le vent bleuâtre
Un soir d'équivoque
Et j'ai flirté avec une ronce
Me flagellant de ses fleurs rouges
Rouges au sang vert
Puis j'ai brossé ce tableau
Dans un cadre élastique
Qui se tend sous le ciel
Alors j'ai déchiré quelques mots
Pour voir leur sang noir couler
Sous la flamme de mes dents
Et mon délire se fit rire

JUSTE AVANT LA NUIT
IL PRÉCIPITE SA MÉMOIRE
CONTRE LES PAROIS ARIDES DU SILENCE
JUSTE AVANT LE NOIR
IL SUICIDE SA PERSONNE
SON OMBRE MAJUSCULE
JUSTE AVANT LA LUNE
IL S'HABILLE DE TÉNÈBRES
BRISE SA MAIN GELÉE
LE MARBRE DE SON CRÂNE
JUSTE AVANT ET BIENTÔT
LES MURS TRANSPIRENT DE FROID
UN BROUILLARD DENSE ET TRANSLUCIDE
S'ÉCHAPPE DE SON CERVEAU
PLUS QUE L'ÂPRE SAVEUR
UNE LUNE FROIDE COUCHÉE SUR LE SABLE
LE VENT DANS LA TEMPÊTE
LA TEMPÊTE DANS LA MER
CES TENTATULES D'ÉCUME
L'APPRIVOISENT
VERS CET ÉTERNEL ÉCHAPATOIRE
IL NAGE PARMI LES CENDRES
LA BRULÛRE DU VENT
CONSUME LES VAGUES GÉANTES
ET UNE MUSIQUE LOINTAINE VIENT
DE LA MER
IL COMMUNIQUE AVEC UN AUTRE AU-DELÀ
DANS L'ÉVANOUISSEMENT DU TEMPS
IL CHERCHE D'AUTRES SOLEILS
SEULES LES ÉTOILES VACILLENT
DANS LE CRÉPUSCULE DIVAGANT

EXUVIE

Jeux et pleurs
Un soleil dans l'onde

Miroirs se couvrant de brouillard
Regard tranchant

L'œil glisse parfois en pleurant
Pareil à la mer

Délires sur des rivages obscurs et lointains
Blancheur des lendemains d'hystérie

Illusion de labeur et gorge sèche
Pareille à l'amer

Insomnie en lutte perpétuelle
Déboire des hommes
Ou de Tes Autres

Toutes tes folies en transe
Âge aveugle, incertain

Éclairs d'auréoles, flammes bleues
Vouloir tant de feu

Une larme sur un couteau
Un poème en prose de vie

Tourbillon d'écume qui se mouvoit
L'air factice de tes tremblements

Une âme sur un tranchant
Jeux et pleurs dans la lumière

Brume et habitude
Quand passe l'ordinaire

Je cherchais la rime de l'infini,
Une route qui s'effile,
(Une ligne de vie au creux d'une main creuse)
Sur ce chemin d'Éole, apparaissait
La civilisation cousue d'ordinaire et de fil blanc;
Elle était verte encore mais les murs étaient d'orbe.
Dans cette démesure spectaculaire,
Des hommes peuvent vivre.
Quelque-chose qui ressemble étrangement aux saisons
semble veiller sereinement.
Dans cet échiquier de fourmis au faciès ridicule la
partie devient intolérable.
J'aperçus le sourire maculé de mes dents;
La farce stupide des rêves de cloportes.

Des mains d'étrangle saisissent mon cri d'éjacule
Une toison de feu viole mon souffle d'étain
L'envoûtement spectral égorge ma voix d'herbe
Je suis nu face au soudain éblouissant

Au-dessus du monde un nuage se colle
La nuit cesse de pondre ses angoisses pistache
Un blanc de clarté jaunit les clics
Le vent fume l'ordinaire

Une main d'ouverture se glisse dans votre cou
Elle suit l'arête finale
Votre invisible queue de saurien se pulvérise en rouille
Il est encore temps d'obéir
aux lois du scorpion maléfique

Une Lune d'ellébore se place dans le ciel,
se rive aux étoiles
Un orgue d'Aphrodite musique des verges pointues
Des icônes en transparence de ciel vierge
coulissent sur le regard
Et des pieds d'esthètes s'enivrent de fantasmes

Cela se passait en l'An Veuf de huit lunes fictives,
dans une déchirure du ciel;
L'ordinaire venait de passer.
Cette fière apparence n'avait point survécu.
Le Vert devenait Bleu, le Rouge se collait au sang.

Une main aux ongles griffes égorgea
Le singe noir des temps venait de mourir
La première lune kaléidoscopique commençait
L'apogée du futur s'édifiait dans la secousse de l'infini
Une pupille dilatatrice démesurément variable

Un météore de vie souleva le ciel
Un vol d'hystérie anima l'Humanité
Un troisième œil épiait sur l'horizon
L'ombre des songes communiait avec l'esprit.
Le cauchemar dégueulait des abîmes prospères
La nuit est brume
Le soleil étouffe
Des orgueils de flammes cliquettent en mesure
La voûte d'étain se fait bronze
Le temps patientait à l'heure des hommes
aveugles et nus
Les soupirs s'aiguisaient en silence
Le cheval-tempête reniflait ses milles atmosphères
Le vide demeurait vide

Le calice des vents bruissait sur des idems
Le ciel livide les effleurait au passage
La tête du monde se mordait la queue
L'écume des nuits rongeait l'ennui

Dans l'abîme phosphorescent
Un homme jetait un œil
Mais d'où venait ce vent
Qui tournait ces pages en recueil

Quelque-part dans un semblant
Une musique cristallisait un regard
Mais d'où venait cette danse folle
Qui tourbillonnait sur ces yeux fous

Et cet autre qui est là
Est-ce mon ombre qui se confond
Est-ce un rêve venu de mes flots
C'est peut-être un oiseau tue-tête

Et cette lueur fluorescente dans la nuit
Que fait-elle en italique
Et cette clarté opaque
Sur mes joues creuses
Baiser de lumière

Et ces perles de vie
Sur ces doigts de suspens
Qui s'accrochent pareilles aux étoiles

Il est nuit
Et quelques soleils s'étirent en rayons
Dans un bruit d'étincelles
Où une chaleur oisive flotte en anneaux

Quelques arbres sur l'écliptique
Se penchent étrangement
Et la Lune est bizarrement propre
Sous son fard d'encaustique

Le sol tremble un peu
Sous le bruit de pieds qui courent
Sur l'humus moite et gluant
Des hommes entrent en transe

Les textes de « L'ÉCUMOIRE » et de « RÉCIT DÉDIÉ À LA MORT » m'ont été renvoyés = ainsi que divers recueils de poèmes - quarante-deux ans après par le grand artiste suisse Roger Cuneo à qui je les avais offerts en 1976 alors que je faisais la régie de son spectacle de chansonnier...

Et la nuit
    Est angoisse
Et le jour
    Devient poisse
Et la Lune
    Est morte
Et le Soleil
    Est joie

Et cette pucelle de vie sera féconde
Et l'on créera encore une Joconde
On s'appellera des hommes
Notre gloire sera d'atomes
Et la mort
    Sera
    Notre perte

Si Dieu existe
    Qu'Il vienne
Nous lui casserons la gueule
Notre vie n'est
    Pas la sienne
Ne restons pas veules

Ce n'est rien
    Que le vent
    Qui claque ses armoires antiques
Ce n'est rien
     Que le temps
      Qui bricole le verbe
Ce n'est rien
    Que le passé qui court

Ce n'est rien que le café qui passe

D'ORBE ET DÉJÀ

L'Écumoire du présent se rétrécissait en un vide épineux.

Cet Arbre de plénitude qui foisonnait en branches de suc d'automne, laissait apparaître ses fleurs végétales.

Cet humus de l'ordinaire faisait la transparence d'une vitalité lucide.

L'angoisse piétinante n'existait plus; un œil blanc coulait à pic sur une pente dérisoire.

Les gestes faisaient la soif de l'âme; la parure du joueur devenait esprit.

L'habitude devenait la raison du spectateur occasionnel.

Quelque-chose trottait dans ma tête : certainement cet alcool de métal que j'avais dû boire en dormant.

La bouteille du vice était vide.

Mon exutoire jouait en soliste, ses emphases criaient des notes.

Mon appétit désinvolte amusait les rires.

Mes étoffes se bariolaient en silence, mes veines se tâchaient d'encres acides.

Ma voix transpirait des gouttes de jazz, mon haleine contrebassiste s'habillait de rythmes fols.

Quand la mer surgit en mesure d'acrobate, il ne restait plus que l'écume de mes spasmes de vie.

La Terre oscillait dans les vagues brumeuses que poussent les jours d'Alceste.

L'orge était grise
Les fleurs paraissaient bleues
Les pierres corrodaient le fer
Les arbres pillaient l'azur
Les gazons insalubres devenaient jungle
Les moineaux souriaient

Je cherchais une dernière parure pour que l'on me laisse le loisir d'un dernier regard sur les heures de mon temps.

Je voulais souffler encore sur la lumière qui pense les jours de joie.

Sans doute aurais-je chanté mais la solitude bloquait ma voix.

Si je parlais aux gens, leurs visages se mêlaient à mes brumes.

Je sonnais comme la cloche un soir d'usine où le ciel n'a pas d'importance.

Je n'étais plus ivre comme avant, et mes gestes n'ombrageaient plus ma rue qui tournait dorénavant dans le vide.

Je tâchais d'arracher les angoisses au pavé de ma tête; des arbres de folie y poussaient déjà.

Du cœur, coulaient des laves de sueur qui s'exténuaient en brouillard, recouvrant étrangement mon corps, mes yeux émiettaient un paysage flou et sans couleur.

Le temps n'avait plus cours, les choses transpiraient le devenir.

Cette nuit-là – je m'en souviens, j'ai rêvé que le présent était conditionnel.

Lorsque je me suis éveillé, le jour dérivait à peine.

La Terre tournait en silence,
Prenait les couleurs sans formes de l'aube.
L'espace divagant se chargeait de lumières,
Des aquarelles bleues et vertes se posaient là par hasard.
Le vent soufflait sur les ombres chancelantes de la nuit : j'escaladais les marches du jour.
Mon pas frôlait à peine le sol riche et humide, ma tête se prenait dans le gibet du ciel.

Le feutre de ma silhouette caressait ces images furtives que Dieu animait comme des marionnettes à fil. À l'horizon, le monde transpirait des rougeurs métalliques, la Lune était froide au-dessus de l'orbe.

Sur le dernier rivage du monde, une ville précédait le néant. Je marchais à présent dans la seule rue se perdant aux confins de la ville.

Je regardais ses murs du côté du couchant, là, tout droit devant moi vers cet inconnu mortel, il semblait qu'une immense créature avait marché là et, qu'elle avait transformé le paysage en un immense écumoire, où sonnaient des cuivres et des cristaux de métal invisibles.

Les murs n'apparaissaient jamais à mon regard d'étranger. La silhouette des arbres penchait extraordinaire sur la voûte céleste; c'étaient des remparts d'argile qu'une main d'enfant avait modelés pour jouer avec les ombres.

Je me trouvais dans un paradis étrange où les fleurs poussaient sans tige, à l'envers du ciel; où les arbres n'avaient que leurs branches pour s'accrocher à la vie.

Des maisons vivantes, bizarrement construites, vertige de l'enfer où les clics rouillaient en silence, où, sous l'aile d'un démon, le vice rongeait des ectoplasmes charnels.

Des choses étranges tourbillonnaient dans ma tête.

Des terres jaillissaient des cris de souffrance, poussaient des gerbes de sacrifices.

Les arbres foisonnaient d'imposture. Les fleurs hurlaient quand, des mains gantées de blanc venaient les violer.

Une crue de honte monta alors des fleuves de poussière et inonda la Cité.

FIN

POÉSIE NOIRE

RÉCIT DÉDIÉ À LA MORT

de Pierre Marcel MONTMORY

1

Mao Tsé-Toung venait de mourir; une des grandes figures de notre époque marquée par les luttes libératrices et les transformations révolutionnaires.

La pluie d'automne laissait ses gouttes froides sur les trottoirs. Les reflets des voitures étoilaient la ville, et, la jungle des arbres s'allongeait en rampant sur les quais des rues.

Elle était nue sous sa veste de fourrure posée sur une robe violette qui, poussée par le courant d'air de la porte transparente, attirait vers moi toute la légèreté de son corps.

Déjà je la désirais.

Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? J'écris un livre. Sur quoi ? Sur toi !

Ce mensonge, devant elle, sortait de mon ventre.

Elle regardait loin, ne posait son regard sur aucun des incidents qui survenaient. Ses questions restaient en fuite, dans l'air de ses mouvements.

Nous décidâmes d'aller nous promener. Pour marcher dans le boulevard de Saint Germain, nous perdre dans le vent de la frivolité parisienne, jusqu'aux quais près de le Seine – où nous échangions si souvent nos corps; éblouis par les eaux de la cité.

Je suis passé devant 68 avec mon désir. J'ai aimé ce soir mêlé au mien. J'ai haï la nuit.

J'ai perdu la schizophrénie noire de ses yeux; sur son ventre j'ai mis les mains et j'ai craché à son visage. J'ai dit son nom pour ouvrir la tombe et j'ai jeté dans la crique l'ordure de ses cris. Haletant, la bouche saignait de mes morsures, j'étais battu par la corde lasse, et crachais encore.

La lumière me battait, j'arrachais les yeux des morts pour les donner aux bourreaux qui mangent.

Derrière le mur, devant le mur. Abattu. J'ai fait la nuit, j'ai fait le jour. Pour toi enfin mon amour.

Le cri des lâches s'est jeté sur moi, la tête légère et droite prise entre leurs bras minuscules j'ai vu la porte de l'enfer.

J'ai donné la journée Sainte aux pauvres contre tous les désordres. J'ai calculé les siècles et ordonné les machines pour tous les alcools.

J'ai juré la justice et j'ai brûlé mon œil pour voir Sodome. Pour toi enfin mon amour j'ai rêvé la bête immonde. Mais la douleur était là à mon réveil et j'ai vu des cendres dans ton lit.

J'ai fait sauter la cervelle à ce livre. Seul le vent a bougé. Les guérisseurs ont rougi le fer de la couche pour que surgisse mon âme de trafiquant. Les assassins ont mis mon rêve en flammes. La bataille a été dure. Et j'ai parlé de moi à moi dans le vide de ma nourriture.

Pour parler aux vainqueurs j'ai construit les échecs.

2

Son visage a cette pâleur, ce gris de pierre que met l'âge sur les traits des vieillards qui ont beaucoup souffert. Il se déplace lentement, comme s'il connaissait la vanité des gestes inutiles.

Pour parler aux vainqueurs j'ai construit les échecs.

À la pointe du vent j'ai cassé mon corps. Pas l'ombre d'un arbre crucifié sur la pierre, où croît, seule, la mousse.

Mon pied a glissé dans ton lit. J'ai caressé la vague, j'ai embrassé la peau froide de ton corps.

La sueur a coulé une ombre en bronze. Mon sexe trempé par le sable où tu as bu jusqu'à la lie. Le calice reflétant dans l'évidence de tes yeux la ville haute où tu es montée humide de mon foutre, noyée dans tes larmes.

Puis j'ai séché ton corps au soleil de minuit. Et j'ai écrit, je t'ai écrit.

« J'aimerai bien vous connaître et vous donner un autre nom que celui qui nous sépare, un nom où je calque mes habitudes sur les pierres – pierres d'un Paris anonyme aux feux croisés de nos vies qui chavirent. Un bateau comme une ancre.

Immortel forgeron de TOI je serai l'ouvrier qui tombe des fenêtres et qui peint son ombre sur les trottoirs chancelants, et ivre je serai de te revoir entre deux flaques d'un port. Un port sans marin. Un port étranger qui chercherait des aventures.

J'essaierai de te revoir entre mon play-back et une morne solitude, le froid et l'absence, disais-je, et la morsure de pierre comme le givre sanglant aux matins camarades.

Au sortir du rêve de la mer qui m'a englouti et de la ville en deuil, les marins : je ne suis pas de leur bande.

Flirte avec le temps.

Et je brandi – non – je prends un fusil révolver mitrailleur et bataille avec moi et MOI ».

Et j'ai eu très peur d'écrire devant moi, ce livre. Ce livre mensonge de ma vie, sur mon vécu – personnel ?

La bourgeoisie est morte ou bien je veux sa mort. Mais qu'est-ce que ce rêve.

Non, je n'écris pas un livre, si ce n'est le roman de ma mémoire fertile en images. Ces images se souviennent, elles ne parlent qu'à moi.

Je ne pourrai donc jamais écrire le livre que je désire. Et toi, lecteur, quel est, quels sont tes désirs. Autant de réponses. Ce livre que je n'écrirai jamais, serait-ce ce livre que j'écris ?

3

Le venin, frère intime du vitriol, se marie avec l'arsenic, et, procrée des symphonies d'amour... La ronde des orphelins a tressé une muraille où les abeilles amoureuses se suicident par... espoir. Pourquoi s'arrêter à la 1272ème marche de cet escalier ? Les marionnettes ce soir se nomment putains et nous applaudissons.

Nous nous sommes battus trois fois dans ton lit. Mais nous étions noués au gibet de ton corps. Nous sommes comme des rats au chevet des putains.

Ton cul blond est la cicatrice des douceurs, et, l'or de ta chevelure est la facture du temps. Les vieux meubles ont pourri dans ta piaule et dans la vérité de ta merde j'ai vu noircir le jour.

J'ai dit : «Je n'offre pas de prise à toute cette ordure» comme je disparais dans la rue avec une actrice mourante de faim à chaque bras».

Le tango de ton cul s'essouffle à chaque pas. Je danse avec toi, ô idole. Je ferai crever en mesure cette musique qui détale et qu'on croirait qu'elle va faire le couac.

Et moi comme un con je serai au prochain départ ? Qui a sonné ?

4

J'ai vu ce que j'aimais au loin s'évanouir.

Quand je suis revenu chez ma solitude, j'ai payé la note de mon absence. Je ne connaissais pas très bien les règles du jeu et j'ai rejoint le camp des sans-riens.

J'ai mis ma perte à profit et j'ai semé le désordre parmi les pions noirs et j'ai baisé la reine et les fous.

J'ai mis à genoux les rois noirs et les rois rouges et j'ai pissé sur leurs visages.

J'ai fait fonctionner les miroirs pour le blasphème. Nous avons donné du pain aux naïfs mais nous avons bu le vin du sépulcre.

Nous avons rompu nos fiançailles avec le Christ, nous avons quitté nos maisons de voleurs. Nous vivons entre quatre murs, et, de notre fenêtre nous voyons notre fenêtre.

5

Dans la ville aujourd'hui, il n'y a plus que la canaille qu'on appelle chien. Entre les buildings, elle dessine des seins roses qui basculent dans le brouillard des tuyaux d'échappement.

Dans les carrefours trop pleins, les hommes s'étalent comme les affiches avec Coca-Cola ou Renault-Citroën. Mais il y a aussi les filles humides qui ondulent dans la rue à nausée.

Et on se risque à monter les escaliers de service qui croulent sous l'œil violet des tenancières. Chaque pas pressé dans les avenues est un duel avec nous-mêmes.

La couche humide de la pluie à tabac fait reluire les vieilles fritures. Le luxe des salles de cinéma aux multiples écrans de dollars craque sous l'ancienne monnaie. Les grands chapeaux de la bourse, ivres, ont mis la République à l'asile des Monts de Piété.

La monnaie change et l'on change la monnaie.

Les écoles sont des jardins nucléaires où les hommes-enfants font et défont les décibels. La ville est une poubelle de bruits où ceux qui vont naître engendrent déjà.

Et dans un rayon de soleil prescrit par le ciel, qu'on ne voit plus à force de regarder devant soi, les anciens maîtres parlent à livres ouverts. Sur la place de la Bastoche, des bulldozers tous neufs font la ronde des vingt-quatre heures.

Dans les tiroirs des cités en béton, des chômeurs battus par l'alcool boivent encore, d'autres courent dans la cohue des cités de verre, d'autres, malades de rien, se laissent glisser contre les murs. Les églises répètent sans fin, la fin.

C'est à la matinale que les sirènes du métro réveillent le contrôleur du jour; quand s'éteint le feu pâle des fenêtres, le feu des flics prend flamme. Et c'est la nuit avant la nuit.

6

Cette nuit tellement noire que mon cœur ne bat plus dans sa cage en moi refermée.

Les portes de la nuit se sont tues, aucune d'elles n'a claqué dans le gueuloir des radios qui ne laissent aucun repos. Le monde va comme un cavalier solitaire sur le cheval solitaire de mon stylo bleu.

L'explication de tout est dans les images défendues qui cognent inlassablement à mes tempes. Mon visage devenu vieux à mes yeux se rétrécit entre les mèches pauvres de ma chevelure d'agitateur.

Je suis affamé du soir, je suis mort de la soif de voir enfin le jour. La clarté de l'esprit devenue corps comme un œil ébloui qui dort. Je suis l'homme qui n'a rien mais ces murs m'apprennent à rire, comme l'eau forte sur la droite rive ravage encore tout ce qui n'est rien.

7

Rêve, rêve au fond de moi.

Tu es le poisson bleu dans le ventre de la mer. Tu es la belle du corail de l'hiver et je chante sous le charme de ton pas. Et l'homme fatigué dort dans tes bras de coton; tu es ma négresse et tu joues pour moi de l'or et tu jouis dans moi jusque dehors, la tempête où la pluie se bat dans une guerre génocide.

Tu es plus forte que l'amour et plus douce que toutes les drogues, tu es la musique de tout ce qui est sacré : la mémoire et le temps, le ventre de la mère quand elle accouche de l'Enfer où je suis accoudé comme au comptoir des siècles millionnaires.

L'Enfer est au milieu de l'heure de la mort qui me caresse le regard et, quand je regarde loin derrière le mur, je vois mon âme mutilée, mon visage de démon creusé de rides sanglantes.

La nuit assise dans mon lit m'a donné son baiser acide. Je suis un orgue solitaire et je joue barbarie comme au temple de Cardin.

Je parle (en enfer) avec des mots de passe dactylographiés par la sentinelle chargée de mon suicide.

Mais comment crier, CRIER ?

Comment ne pas gémir ?

8

J'ai tranché le cordon ombilical qui m'attachait à mes camarades de jeux. Je suis devenu une bête sourde pour fuir avec un homme qui ressemblait au mien.

Soleil (de l'enfer), tu as brûlé mes racines et me voilà recherché dans le fond des cocktails ! Soleil, de toutes les peaux rouges, la mienne est meilleure si je déserte la fiction des destinées.

J'ai mis ma gueule à contribution mais j'ai quitté pour toujours ce pays, d'infâmes et d'escrocs.

DIHYA

Le vent dans son voile dénude ses rêves
Sa marche pressée est une fuite en avant
Car jamais sur cette Terre il n'y a de trêve
Jamais l'Arche ne délivre son désir d'enfant

La mer épique roule ses hanches d'écume
Dihya chante en elle pour ne pas pleurer
Les ruines où son cœur dormant est enterré
Dans les cendres chaudes des nuits d'amertume

Le souffle d'Éole la porte sur son aile
Je voudrais mais ne peux marcher avec elle
Sur le sol de mes étés je gémis blessé
Mes gardiens ont le visage noir fumée

L'eau salée de toutes les larmes de pluie
Laveront-elles toutes les blessures du jour
Dans le ciel rouge les étoiles brillent pour
La fin des fins blêmes tout au fond de la nuit

Dihya courbée sur sa marche franchit l'horizon
Le vent dans son voile lui chante une chanson
Berceuse pour celles qui sont déjà veuves
Et de guerre et de terribles épreuves

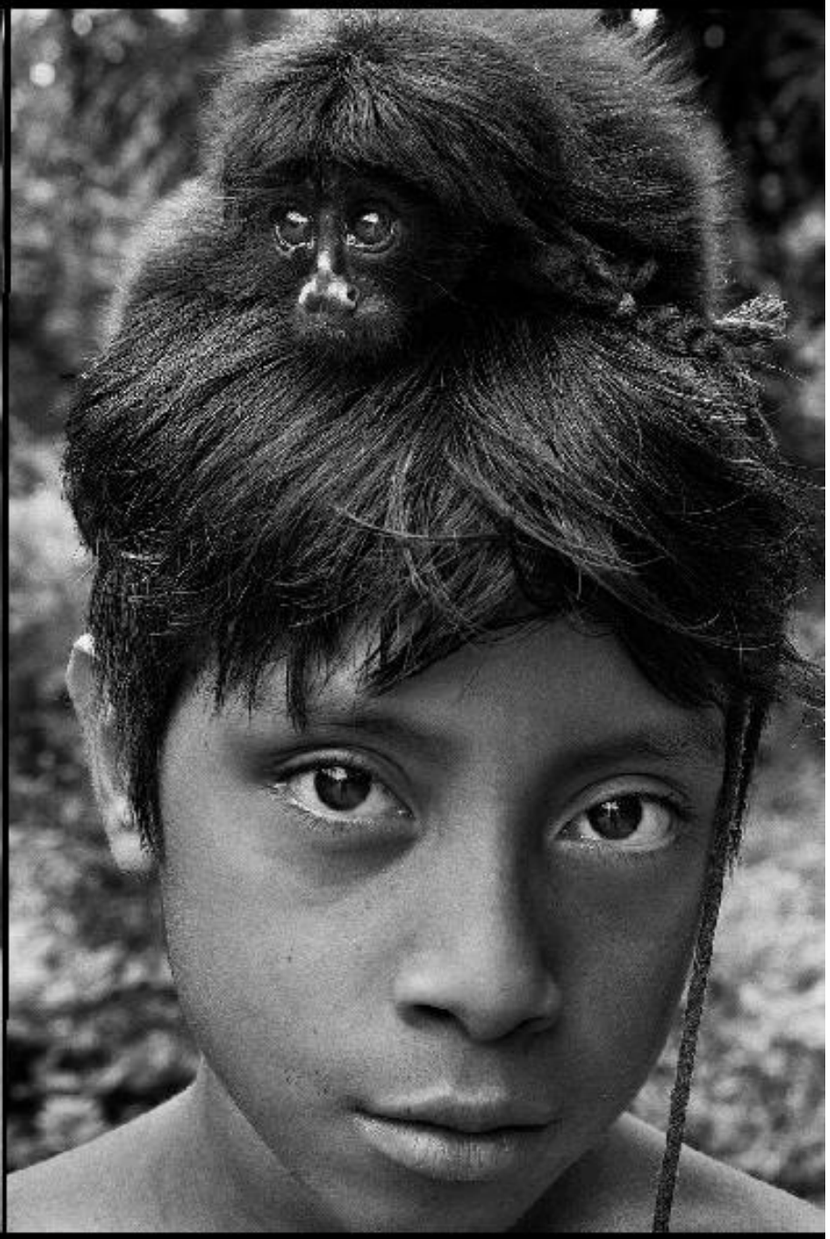
Le vent dans son voile dénude ses rêves
Sa marche pressée est une fuite en avant
Car jamais sur cette Terre il n'y a de trêve
Jamais l'Arche ne délivre son désir d'enfant

poème de Pierre Marcel Montmory de Paris

sculpture d'Ali Bahaa Moalla de Tartous

Poésie La Vie

Journal gratuit



Sebastião Salgado photographe

Tu seras un Homme, mon fils

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir,
Ou, perdre d'un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre
Et, te sentant haï sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots,
Et d'entendre mentir sur toi leur bouche folle,
Sans mentir toi-même d'un seul mot ;

Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois
Et si tu peux aimer tous tes amis en frère
Sans qu'aucun d'eux ne soit tout pour toi ;

Si tu sais méditer, observer et connaître
Sans jamais devenir sceptique ou destructeur ;
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu sais être bon, si tu sais être sage
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer Triomphe après Défaite
Et recevoir ces deux menteurs d'un même front,
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres les perdront,

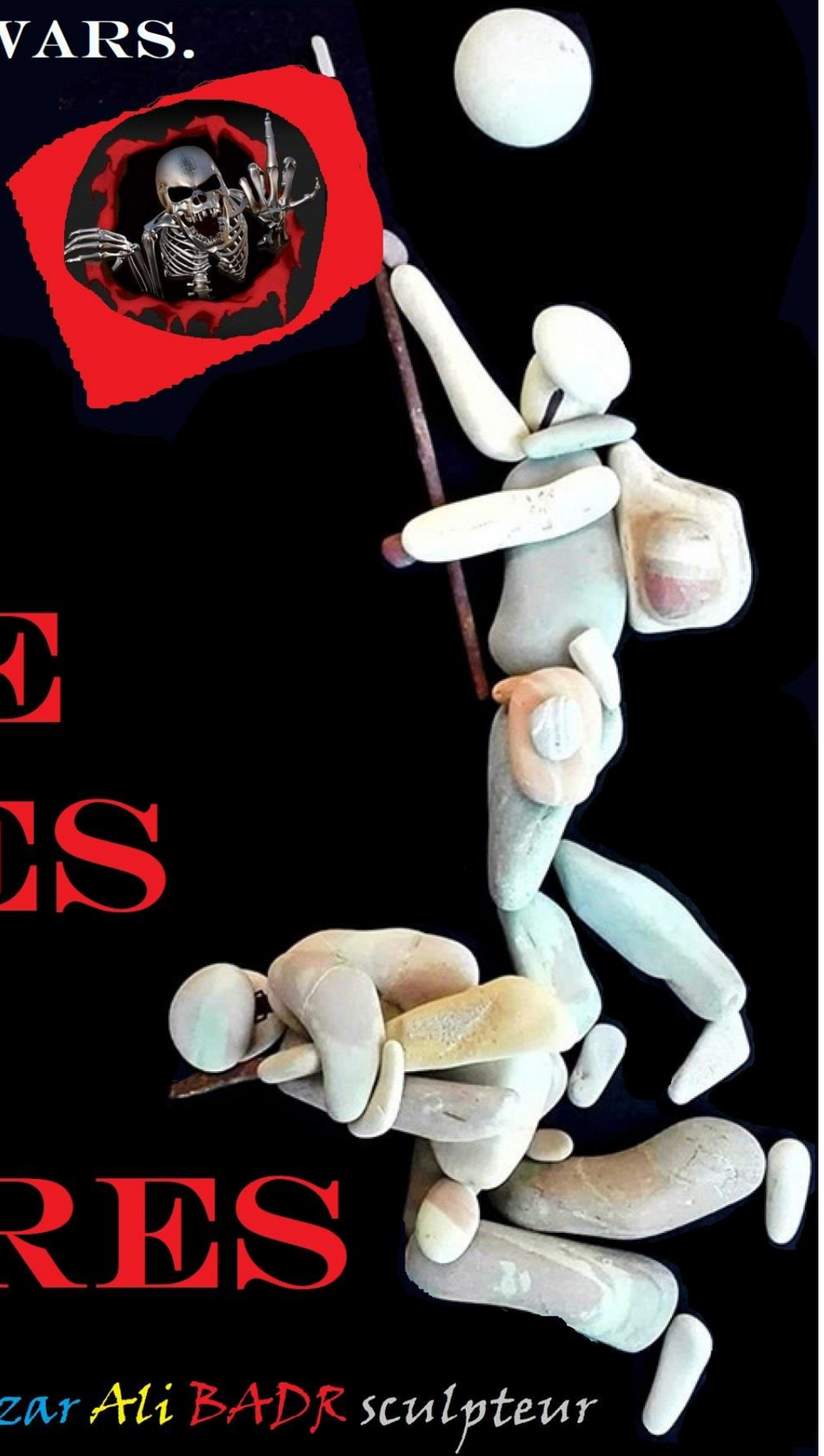
Alors, les Rois, les Dieux, la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis
Et, ce qui vaut mieux que les Rois et la Gloire,
Tu seras un Homme, mon fils !

– Rudyard Kipling

Nizar Ali Badr

DEATH WINS ALL WARS.

LA MORT GAGNE TOUTES LES GUERRES



Pierre MONTMORY

Nizar Ali BADR sculpteur

L'humanité a consommé plus de ressources naturelles et émis plus de gaz à effet de serre que la Terre n'est en capacité d'en produire ou d'en absorber au cours d'une année.

A ce rythme, il faudrait 1,8 planète pour subvenir aux besoins des humains. Or nous n'en avons pour l'instant qu'une seule à disposition, alertent les médias et les ONG environnementales qui relaient cet indicateur, plaidant pour un mode de vie plus soutenable.

L'empreinte écologique de la population, soit l'ensemble des ressources naturelles dont l'humanité a besoin pour se nourrir, se loger, se déplacer et compenser les déchets qu'elle génère, y compris les gaz à effet de serre.

Un champ pour produire des céréales
Un pâturage pour le bétail
Une forêt pour le bois
Un océan pour les poissons
Un ciel pour les oiseaux
De l'air pour les chansons

La biocapacité de la Terre était estimée à 12 milliards d'hectares globaux, alors que les humains utilisent l'équivalent de 20 milliards d'hectares par an, soit 1,7 fois plus.

Les humains consomment les ressources renouvelables de la Terre en sept mois, et vivent théoriquement « à crédit » le reste de l'année.

L'essentiel de la catastrophe est constitué des émissions de carbone que la nature ne parvient pas à absorber.

Mais : l'épuisement des ressources non renouvelables (charbon, pétrole, uranium), l'érosion de la biodiversité, la pollution de l'eau, de l'air ou du sol… Or, la dégradation du milieu naturel, augmente encore davantage l'empreinte humaine.

Un calcul qui mènerait à une "célébration" plus précoce du Jour du dépassement ?

La « dette » écologique se cumule d'année en année.

L'humanité vit « à crédit ».

Son intérêt est d'adopter un budget écologique qu'il ne peut dépasser.

"La joie de vivre a des amants,

Pierre Marcel MONTMORY trouveur

gare à l'eau vive, gare aux serments",

Nizar Ali BADR sculpteur

S'AIMER C'EST LE POÈME

AMOUR DE SOI

Celui qui se persécute soi-même doit avoir un quelque chose qu'il aime plus que soi-même,

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime ; Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours : Quand tout change pour toi, la nature est la même, Et le même soleil se lève sur tes jours,

Aimons donc, aimons donc ! De l'heure fugitive, Hâtons-nous, jouissons ! L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ; Il coule et nous passons !

Je n'aime mon bonheur que pour le mériter.

L'homme n'aime point à s'occuper de son néant et de sa bassesse.

Une religion une idée qui n'aimerait pas d'être approfondie et qui craindrait l'examen serait suspecte.

Aimez qu'on vous conseille et non pas qu'on vous loue.

Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amants que son argent.

J'aime mieux me promener que le séjour de nos villes.

Pourquoi me chasses-tu ?

Pourquoi fuis-tu mes pas ?

Tu me plais loin de moi.

Je m'aime où tu n'es pas.

Je m'aime mieux dans un tronc d'arbre ou dans une grotte que dans un palais ou sur un trône.

L'AMOUR EST LA PLUS GRANDE LOI HUMAINE.

PROVERBES

Qui bien aime bien châtie ; c'est une preuve d'amitié que de reprendre quelqu'un de ses défauts.

Qui m'aime me suive ; ceux qui nous aiment doivent prendre nos intérêts, se joindre à nous.

Qui m'aime aime mon chien ; quand on aime une personne, on aime ce qui lui appartient.

Aimer mieux deux œufs qu'une prune ; préférer un grand avantage à un moindre.

AIMER MIEUX

Quand il s'agit de la passion de l'amour, aimer dit tout ce qui peut être dit.

Une personne honnête et juste aime mieux être déshonorée par les calomnies les plus atroces que de se déshonorer elle-même par la moindre des injustices, parce qu'elle aime plus la justice que son honneur même.

AMOUR DE SOI

Amour de soi, sentiment naturel qui attache chaque homme à ce qui lui est personnel. L'amour de soi est irrépréhensible, utile, et content quand nos vrais besoins sont satisfaits.

Ce sont deux sortes d'amours qui sont ici toutes choses : l'un est l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de notre croyance et ou de notre idéal, c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde ; l'autre, c'est l'amour de notre croyance ou de notre idéal poussé jusqu'au mépris de soi-même, c'est ce qui fait la vie nouvelle de l'humanité, et c'est ce qui, étant porté à la perfection, fait la vie saine.

JE PARLE

Je parle comme on fait le pain
A moudre le grain
Et mélanger l'eau
La farine et le sel

Je parle comme on naît le matin
A coudre la paix
Et l'ourlet des yeux
Le chagrin de la nuit

Je parle comme un dessin
Au crayon sur la peau
A l'encre dans mon cœur
La tête en forme de chapeau

Je parle comme on peint un tableau
La toile sur le cadre
S'ennuie de l'ennui
A feindre des pinceaux

Je parle comme j'écris ton nom
La langue crisse et tu devises
Et je parle comme un livre

Le silence parle tout seul
Et je parle comme je sais me taire
Comme la foudre éclaire
La terre et ne dit rien

Je parle comme un cheval au trot
Je passe sur des chemins sur les sanglots
J'accroche ma monture à une barque
Je dis mot tu dis allo

Mais je parle d'en haut sur le pont
Je tire mon filet mon bateau
Et j'arrive à toi qui t'en allas
En avion en auto au galop

Je parle au cheval à l'eau au feu
À l'orage à la paix de l'ombre
Je parlerai de nouveau

Pierre Marcel Montmory
trouveur

Diego Rivera
peintre

Et l'on peut simplement imiter le feu et devenir flamme, pour la lumière du monde.

Pierre Marcel Montmory trouveur de Paris et Ali Baha Mualla sculpteur de Tartous

THÉÂTRE

Je pense

Pièce en un acte, trois personnages

Cette pièce a été jouée pour la première fois en 1985 à Paris avec mon ancienne compagnie de théâtre musical le Théâtre des Quatre Saisons avec la complicité de Paco Ibanez et de la Carpa; puis elle a été représentée le 20 Mars 1996 à Montréal en ouverture de la IIIème Soirée Internationale de la Francophonie à l'Union Française avec les élèves de mon atelier de théâtre.

(Sur la scène sans décor d'un théâtre, Jean, Ézéchiel et Mohammed sont assis face au public :)

JEAN :

Chers spectateurs, amateurs de profession de foi, travailleurs à contempler la vie, chômeurs occasionnels au séant bien assis, fauteuils et places vides, chercheurs de tout crin à cran sur les limites, penseurs endormis dans la mort, chevaux rouges éteints dans la lumière, astres perdus à la gloire de nos pères, soldats du feu sortez vos chimères, archanges de la voûte sonnez la trompette, diablotins endormis frappez le tambour, sirènes du benzine donnez la corne, marins dans les ports apportez vos étendards et vos fanions,, ministres à la cour brossez votre habit, préfets protégez la culture, maire de cette ville présidez la cérémonie, acteurs annoncez votre programme, ordinateurs du jeu tournez, muses du retable parlez.

ÉZÉCHIEL :

Je suis Ézéchiel, le fou l'artiste le fainéant lapidé par vos prières; je suis le juif Trucman la photo aux oreilles la littérature de vos pères par le Christ; je suis un enfant du quatorzième, la seconde tour à gauche par terre.

J'ai lu les Égarés, j'ai entendu le guide de ces musées. J'ai en avoir, je n'ai rien eu. J'ai un copain un amour Mohammed. Ma femme est juive mes enfants aussi. Mohammed court les femmes la mienne aussi. Je passerai des examens le temps la vie.

Ça c'est.

MOHAMMED :

C'est bien. Bonjour Ézéchiel. Bonjour Jean. Tu vas bien ? Et toi, réveille-toi. Les gens sont là, ils attendent, parle-leur toi qui nous représente, fais nous la harangue, jette le filet de tes phrases avec les mots du dictionnaire; que l'on comprenne, fais vite l'horloge sonne, il fait nuit dehors et pas un chat ne passe dans la rue.

Des poissons agités dans l'eau bouillante, le diable en bas dans la fosse et l'orchestre infernal; les poissons pèchent à la rue sur les trottoirs où je me promène.

ÉZÉCHIEL :

Bénie soit ta route, pauvre pêcheur. Salut, Moha, où te diriges-tu sur ce chemin, glorieux et fier ?

MOHAMMED :

Dans le désordre je vais à une course de chevaux et il fera beau temps si la Lune le permet ce soir nous irons au bal des Cannibales.

ÉZÉCHIEL :

Tu vas danser avec la Cabale, humoriste.

Comment vont ta famille et les affaires ?

MOHAMMED :

Mon château où passe le vent vide de personne, pour s'y promener au milieu du jardin il y a un arbre brûlé par le Soleil de l'été; j'ai été. J'ai été pris avec la peur du sentiment. J'ai senti mon visage tissé de masques, parfumé d'odeurs. Le corps allongé des tombeaux profilait l'horizon. Victor Hugo était assis sur une chaise, il tapait sur l'ordinateur des pompes funèbres et, en attendant il était huit heures moins le quart à ma montre. J'écoutais les cyprès demeurant au cimetière et les murs parlaient. J'étais la proie du délire quand soudain la bête, ma bête a surgi de l'ombre épaisse. Je me suis éveillé dans un cri; et je me rendors abasourdi, les yeux morts.

ÉZÉCHIEL :

J'ai fait un rêve, un songe pareil au tien. J'étais dans ma chambre quand cela est arrivé. Je passais mon châle de prière autour de mon cou devant la glace comme d'habitude la fenêtre est ouverte, c'est l'été, ma mère rentrera par la porte pour éteindre le chandelier. Derrière la porte il y avait quelqu'un qui me soufflait des phrases, des répliques du genre : attention, tu vas tomber dans le panneau, marche sur le trottoir, quand tu traverseras tu regarderas bien à gauche et puis à droite, exétéra. J'ai perdu une matinée. Quand ma mère a ouvert la porte j'étais étendu nu et tremblant de fièvre sur le lit de noces. Ma femme a entendu toute cette histoire et elle m'a traité de fou, de dévergondé. C'est là que la bonne est rentrée pour dire qu'elle avait déshabillé monsieur parce que monsieur avait eu un malaise et qu'elle a entendu des cris.

MOHAMMED :

Tu t'es tapé la bonne. Sacré farceur; saltimbanque.

ÉZÉCHIEL :

Je ne te permets pas de m'insulter. Je fais un métier noble. Je suis respecté et protégé.

MOHAMMED :

Protégé par qui ? Par le diable ?

ÉZÉCHIEL :

Les artistes sont protégés.

MOHAMMED :

Et toi tu es un artiste, tu fais l'artiste ?

ÉZÉCHIEL :

Je travaille.

MOHAMMED :

Mais tout le monde travaille. Tu es fou.

ÉZÉCHIEL :

Même quand je ne fais rien je travaille.

MOHAMMED :

Tu ne vas pas me raconter ça à moi, je sais ce que c'est que gagner du fric.

ÉZÉCHIEL :

Tu n'as rien à vendre ? De l'or ?

MOHAMMED :

De l'or dur en sachet.

Tu as du fric ?

ÉZÉCHIEL :

Je n'achète pas de cette marchandise. J'ai assez de mes impôts et taxes diverses.

MOHAMMED :

(Il regarde Ézéchiel)

Tu ferais bien d'aller au soleil. Cela te détendrait.

(Jean se tourne vers eux)

JEAN :

Dîtes, vous partez ? Je viens avec vous si vous le permettez je me mêlerai à la discussion, je vous suivrai un bout, ma voiture est garée sur ce côté.

MOHAMMED :

Arrive, Jean, j'ai des trucs à présenter.

ÉZÉCHIEL :

De l'or en vente libre. Je toucherais bien de l'argent.

MOHAMMED :

Pourquoi faire ? Tu dépenses tout, tout de suite.

ÉZÉCHIEL :

Je veux continuer mes œuvres.

JEAN :

Les œuvres de Dieu.

MOHAMMED :

Tes œuvres ? De Dieu ? Nous n'avons pas besoin de vous pour nous le répéter.

ÉZÉCHIEL :

C'est dans le Livre.

MOHAMMED :

Dans le tien, ton rêve. Tu mendies l'oisiveté.

JEAN :

Mère de tous les vices, je m'en vais. *(Il sort)*

ÉZÉCHIEL :

Salut, Jean.

MOHAMMED :

Porte-toi bien.

JEAN :

Toi aussi Mohammed; et toi aussi Ézéchiel, l'artiste.

MOHAMMED :

Ézéchiel, on n'a pas besoin de toi. Viens par-là, je te montrerai des trucs.

ÉZÉCHIEL :

Tu t'accroches aux trucs ?

MOHAMMED :

Comme Bruce Lee ou Saint Georges nous attaquerons les dragons de face par le feu et dans l'enfer du combat.

ÉZÉCHIEL :

Nous détruirons la planète pour la remodeler avec de l'argile; nous bâtirons une grande communauté fraternelle où les Hommes vivront heureux.

JEAN :

(Il entre à nouveau)

Ils ne s'empêcheront pas de pécher. Ce sera Sodome et Gomorrhe, votre truc. Si j'étais vous, je balancerais les armes.

MOHAMMED :

Et la lutte armée ? Nous abandonnerions les barricades pour nous rendre à la marée chaussée dantesque ?

ÉZÉCHIEL :

Arrête ton théâtre, on n'est pas marxistes. Nous, ce qu'on veut, on l'a.

MOHAMMED :

D'accord. Mais tu dépenses ton capital de travail à monopoliser les actions qui sont pour ton économie : la ruine.

JEAN :

D'accord. Mais tu oublies que l'Homme n'est pas Dieu et que, par conséquent, il peut jouir des plaisirs matériels.

ÉZÉCHIEL :

Son désir de jouissance n'a pas de bail. Si tu ouvres un bordel, on ne pourra pas t'accuser de ne pas faire du commerce.

JEAN :

Seulement avec les créatures de Dieu et l'aide du Saint Argent.

MOHAMMED :

Tu rigoles. Moi, je paie mon hôtel, mon restaurant et mes filles avec de la vraie monnaie. Si tu touches au flouze, au fric, tu seras brûlé sur la place publique.

JEAN :

Ça sonne le creux et vous viderez la bouteille.

Si ta mère te voyait, Moha !

ÉZÉCHIEL :

Cela dépend si l'on envisage l'or comme matériau spécifique ou non à l'alchimie des astrologues.

MOHAMMED :

Les psychanologues ne sont pas logiques. On devrait écouter en classe quand le prof il nous dit.

JEAN :

Je pense que, l'alchimie de la pierre de la Philosophie est un secret que je ne peux dévoiler personnellement et, bien qu'ignares, les gens sont attirés par sa lumière de clairvoyance.

MOHAMMED :

De l'action, bougez un peu.

ÉZÉCHIEL :

Ouais, y en a assez des discours. Je vais m'en aller.

MOHAMMED :

Je viens avec toi. Ne me laisse pas seul.

JEAN :

Où allez-vous ? À une réunion ? J'irai bien au cinéma.

MOHAMMED :

Si on se payait une toile ? On pourrait dire que l'on consomme.

ÉZÉCHIEL :

On devrait faire une manif. Gare Saint Lazare y a des trains à prendre.

JEAN :

On fera de la résistance.

ÉZÉCHIEL :

Ne vous dépêchez pas. Il n'y a pas de panne.

MOHAMMED :

Je n'ai plus d'argent, je suis ruiné. Les roses sont chères pour aimer comme moi; moi qui cueille les filles du forum et leur offre le bouquet de mes charmes fous; Ô grande patrie de mes ancêtres, vous m'avez quitté pour garder les montagnes et faire le guet dans l'ombre des murs; au bord de Paris je tourne en moto sur les places allumées et je cherche le compagnon de la vie, le boulanger de Dieu qui pétrit les croissants de la Lune; la Fortune s'envole sitôt que tu mets la main dessus; la maison tombe en ruine, abandonnée aux oiseaux du ciel; le toit de l'Univers couvrira mon épitaphe; je dormirai sur la mousse des vagues dans la rosée rouge; la grande Babylone sera reconstruite sur les cendres et la poussière d'Hérode; et les chevaliers écumeront les nuages pour chercher ta princesse au ciel.

Les poissons confondus dans la mer rendront au roi son dû : la déesse des Muses; le balai de la sorcière; l'inspiration ouvrière; l'artiste à sa toile blanche... et moi, je m'appelle Mohammed.

JEAN :

Nous sommes sauvés. Offre nous à boire et nous causerons, Ézéchiel, réveille-toi, Mohammed a terminé son monologue; je n'ai pas tout compris mais c'est magnifique.

ÉZÉCHIEL :

J'ai tout entendu. Mais j'étais ailleurs, à côté.

Tu devrais écrire, Mohammed : cela te rapporterait. Si tu veux je serai ton producteur.

MOHAMMED :

Un manager ! J'aurai des nègres scribouillards pour scratcher le papier et je toucherai de l'or en barre !

JEAN :

Vous êtes viles et vides avec votre commerce.

MOHAMMED :

Je ne peux pas m'en défaire c'est ma passion qui m'y oblige.

ÉZÉCHIEL :

Tu es un autodidacte, comme moi.

MOHAMMED :

Toi, tu es le fils d'un roi.

ÉZÉCHIEL :

Toi aussi Mohammed.

MOHAMMED :

Nous ferons de grandes choses tous les deux.

ÉZÉCHIEL :

Je resterai seul.

MOHAMMED :

Tu es mon frère.

ÉZÉCHIEL :

Non.

MOHAMMED :

Alors mon ennemi.

ÉZÉCHIEL :

Peut-être.

MOHAMMED :

Comme tout change. D'heure en heure, d'Est en Ouest, du Nord au Sud. Je n'ai pas dormi cette nuit. Les volets étaient ouverts et la chouette au visage triste me regardait désespérément. Elle m'attendait sur un pieu de vigne; les raisins de la vie poussaient et mûrissaient; dans le crissement des champs, le criquet métronome chantait dans mon cœur et dans mes yeux ouverts.

ÉZÉCHIEL :

Tiens-toi bien. Où est Jean ?

MOHAMMED :

Il médire dans son crâne. Il a le cheveu gris comme Paris.

ÉZÉCHIEL :

Il pleut. Rentrons.

MOHAMMED :

Je te quitte.

ÉZÉCHIEL :

Tu me laisses partir. Adieu, Moha, je prierai pour toi.

(Ézéchiel sort)

MOHAMMED :

Désespéré. Ô maman, mon désespoir m'aligne sur le trottoir et les affiches publicitaires collée sur le mur de la folie, et, et j'ai oublié le nom de ton village, femme, reviens. Reviens vers ton serviteur ma bien-aimée, afflige-moi de ton courroux et cours vers moi, petite folle insensée, j'y mettrai le feu, à ta fusée.

Jean, Jean !

JEAN :

Toi.

MOHAMMED :

Oui.

JEAN :

Tu n'es pas là pour me le signifier.

MOHAMMED :

Quoi ?

JEAN :

Ce que je dois faire tu me le dis tout le temps. Ce sont les limites du destin.

MOHAMMED :

Qu'est-ce que tu dis, qu'allons-nous faire ?

JEAN :

Partir loin d'ici avec nos valises.
Être pionniers en Terre Promise.

MOHAMMED :

Garder les moutons en Ardèche.
Vivre heureux les jours de dèche.

JEAN :

Pauvre, humilié dans la lumière.
J'ai suivi mon père et ma mère.

MOHAMMED :

À mort le prophète.
C'est une apocalypse.

JEAN :

La bombe arrive dans dix minutes.

MOHAMMED :

Nous allons faire le silence : chut !

JEAN :

Taisez-vous, dans la salle. Nous ne jouons plus un personnage, nous sommes nous-mêmes.

MOHAMMED :

Oui, nous.

JEAN :

Le théâtre n'a rien à dire, ni à montrer, ni à démontrer.

MOHAMMED :

Ce sont les acteurs qui parlent.

JEAN :

Bas les masques !

(Entre Ézéchiel)

ÉZÉCHIEL :

Stop. La représentation est terminée. Jean, Mohammed, merci, le directeur du théâtre vous signifiera votre congé définitif. Vous pouvez toujours l'attendre il joue votre argent au casino.

JEAN :

Le théâtre est fermé. Que vais-je aujourd'hui faire avec la vie et avec la mort ? Je vais partir loin d'ici vers le Nord, je marcherai sur le fuseau horaire de mon temps car, tu m'as donné ma paie et signifié mon renvoi du royaume des ombres. Je sortirai par les coulisses du jour où j'étais ton hôte, tu me chasses de cette cage bien aimée; le cœur serré me voilà libre.

Ô, la Vie. Donne-moi ma feuille de route pour battre la Mort chaque fois sur son passage. Quel code mathématique auras-tu inventé que je ne déchiffre au moment de partir ?

Sur les chemin d'Éole, il n'y a que le vent.

Le Feu détruit les chevaux de fonte que tu tournais.
L'Eau ravage tes jardins que tu cultivais sauvagement.
L'Air pousse le Vent à renverser tes chimères marquées au stylo sur les stèles. La Terre a recouvert tes statues dans le désert.

Je partirai demain matin. J'ose encore te parler pour le souvenir. Tu n'as pas eu les bras parents de l'être et tu veux de l'or. Cache-toi, évite la lumière et parle tout bas, mon frère. Nous attendons tes reproches.

Mohammed, tu peux te ranger sur le côté. Ézéchiel aussi, tu te mettras devant. Je marcherai derrière vous. La sortie existe. Ailleurs. Où il n'y a personne.

Sortez tous. Partez tous. Le théâtre est fermé. Les artistes font leur malle. Rendez-vous est pris. Nous repasserons chez vous. Dans la paix. Je m'appelle Jean. Je vous salue.

(Tous sortent)

FIN

Pierre Marcel Montmory

POÉSIE NOIRE

Journal de poésie

Pierre Marcel Montmory Éditeur

Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2025

ISBN IMP : 978-2-825190-84-4 PDF : 978-2-825190-85-1

DÉFENSE DE PENSER

Penser devient un bien de luxe

Il y a longtemps, l'école décourageait les parents de laisser leurs enfants trop regarder la télévision, leur conseillant plutôt de privilégier la lecture, l'apprentissage pratique et les jeux en plein air.

Une forme de technologie bien plus insidieuse et séduisante s'est imposée : Internet, notamment via les smartphones. Et l'on doit ranger son téléphone dans un tiroir ou dans une autre pièce si nous avons besoin de nous concentrer plus de quelques minutes.

Notre capacité à exploiter ce potentiel intellectuel diminue. L'alphabétisation des adultes commence à décliner dans la majorité des pays, les baisses les plus marquées sont chez les plus pauvres. Les enfants présentent un déclin de leur niveau d'alphabétisation.

Une culture post-alphabétisée où nous consommons la plupart de nos médias via nos smartphones, abandonne les textes denses au profit d'images et de vidéos courtes. Les enseignants attribuent moins de livres complets à leurs élèves parce qu'ils ne parviennent pas à les terminer. Près de trois quart du peuple ne lit aucun livre.

La technologie altère notre capacité non à nous concentrer, mais aussi à lire et à raisonner.

Les modes de consommation sont plus accessibles et addictifs, la vague de dégénérescence se poursuit.

L'aptitude à lire, à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie quotidienne. au long cours n'est pas innée, mais s'apprend, parfois laborieusement. Acquérir et perfectionner une capacité de lecture approfondie, « experte », est un véritable bouleversement mental. Cela reprogramme notre cerveau, enrichit notre vocabulaire, déplace l'activité cérébrale vers l'hémisphère gauche analytique et aiguise notre capacité de concentration, de raisonnement linéaire et de réflexion approfondie.

Les habitudes de pensée induites par la lecture numérique sont très différentes. L'environnement numérique est optimisé pour la distraction, car divers systèmes rivalisent pour capter notre attention avec des notifications et autres exigences. Les plateformes de médias sociaux sont conçues pour créer une dépendance, et le volume considérable de contenu incite à des « morceaux » cognitifs intenses de discours, calibrés pour une compulsivité maximale plutôt que pour la nuance ou le raisonnement réfléchi. Les schémas de consommation de contenu qui en résultent nous forment neurologiquement à survoler, à reconnaître des formes et à passer distraitement d'un texte à l'autre – si tant est que nous utilisions nos téléphones pour lire.

De plus en plus, l'acte même de lire semble presque inutile. Des plateformes offrent une source inépuisable de vidéos courtes et captivantes. Celles-ci se combinent à des mèmes visuels (Image, vidéo ou texte humoristique diffusé largement sur Internet et faisant l'objet de nombreuses variations. des fake news, des informations réelles, des pièges à clics, de la désinformation parfois hostile et, de plus en plus, à un flot de contenu grossier généré par l'IA.) Le résultat est un environnement médiatique qui ressemble à l'équivalent cognitif du rayon malbouffe, et auquel il est tout aussi difficile de résister que ces emballages colorés et malsains.

Les dommages cognitifs des médias numériques sont terribles. Les recherches indiquent que les enfants exposés à plus de deux heures par jour de temps d'écran récréatif ont une mémoire de travail, une vitesse de traitement, un niveau d'attention, des compétences linguistiques et des fonctions exécutives lamentables.

L'analphabétisation est l'apanage des misérables. C'est l'état de gens qui ne savent ni lire ni écrire.

Une nouvelle école ouvrirait avec une philosophie axée sur l'apprentissage des grands livres et ces appareils seraient interdits ou fortement réglementés...

Un peuple ayant perdu la capacité de réflexion approfondie sera plus tribal, moins rationnel, peu intéressé par les faits, voire par les faits historiques, plus influencé par les vibrations que par les arguments convaincants, et ouvert aux idées fantaisistes et aux théories du complot les plus étranges. Si cela vous semble familier, c'est peut-être un signe de l'avancée déjà considérable de l'Occident vers cet abîme.

Pour les plus rusés, un tel public offre de nouvelles opportunités de corruption. Les oligarques qui tentent d'influencer les politiques à leur avantage profiteront du fait que peu d'entre eux auront la capacité d'attention nécessaire pour suivre ou contester les politiques dans des domaines techniques et ennuyeux ; ce que la majorité souhaite désormais, ce n'est pas une enquête judiciaire, mais une nouvelle vidéo « dominant » l'autre tribu. On peut s'attendre à ce que la classe dirigeante s'adapte pragmatiquement au déclin collectif de la capacité rationnelle du peuple, par exemple en préservant les rituels associés à la démocratie de masse, tout en déplaçant discrètement des domaines politiques clés hors de portée d'une population capricieuse et facilement manipulable.

Notre jeunesse, native du net, semble imperturbable : les sondages montrent un déclin du soutien à la démocratie au sein de la génération *Z*. Ce monde favorise les démagogues de la démocratie bourgeoise populiste qui déteste le peuple.

Penseur المفكر

Ali Bahaa Moalla
علي بهاء معلا

La nuit tombe
Les ombres se tiennent aux portes
Les rideaux sont tirés

Dans l'huis de l'aube
Le matin cogne
Le jour tend son poing

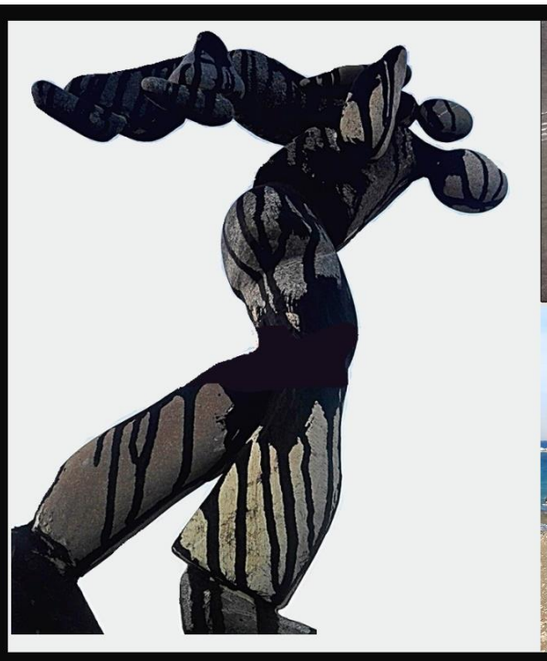
Sonne le glas
L'indifférent mépris
L'injuste destin

Du Soleil rien
Du feu la faim
Gorge nouée

Midi explose
Les mains cèdent
Cœur à la bouche

Après se meurent
Les noyés de la pluie
Inaperçus

Pierre Marcel Montmory trouveur
Samoukand Assaad peintre



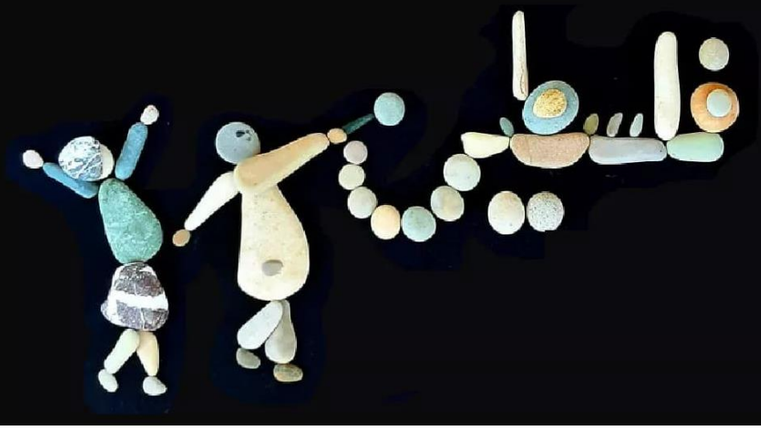
سوريا ٢٠٢٥

SYRIE 2025

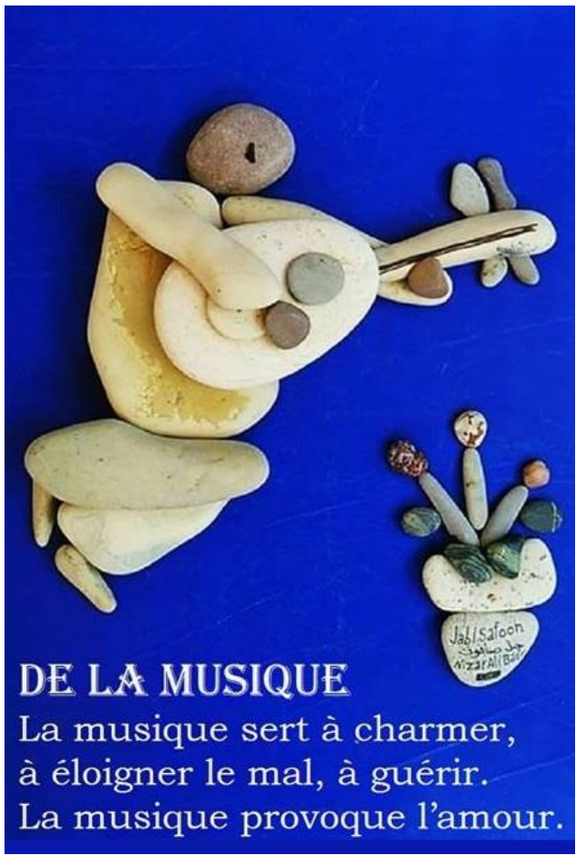
الحياة اصبحت لا تطاق .نعيش اسوأ ايامنا

La vie est devenue insupportable.
Nous vivons les pires jours de notre vie.

Nizar Ali BADR sculpteur



نزار علي بدر



LA GUITARE BRISÉE

Conte moderne

Dans une ville du Québec, nichée entre les rives verdoyantes et le grand fleuve chantant, vivait un jeune homme nommé Ramesh, Ramesh était un musicien de talent. Il jouait de la guitare avec une passion telle que même les anciens du Québec disaient n'avoir jamais vu un tel feu dans les mains d'un jeune.

Mais dans cette ville, on avait une étrange habitude : on ne célébrait les gens qu'après leur mort.

Lorsque Ramesh jouait, les gens l'écoutaient sans vraiment l'entendre. Ils applaudissaient à peine, ils ne le regardaient même pas dans les yeux. *"Il est encore vivant, il a le temps"*, disaient-ils. Ils préféraient célébrer les ancêtres, les morts illustres, accrocher leurs portraits, raconter leurs histoires... mais ignoraient ceux qui étaient encore debout.

Un jour, Ramesh, blessé dans son âme, alla voir son grand-père, le vieux Valentin, un sage respecté, aveugle mais clairvoyant.

— Grand-père, pourquoi les gens ne voient jamais la valeur d'une étoile tant qu'elle brille encore ?

Le vieux Valentin sourit.

— Parce que les vivants ne savent pas s'aimer entre eux. Ils attendent la tombe pour dire *"il était grand"*. Ils enterrent les trésors dans la poussière, alors qu'ils les avaient entre les mains.

Ramesh, frustré mais déterminé, partit de la ville. Il parcourut d'autres villes et d'autres forêts, joua dans les marchés, chanta dans les rues, offrit sa musique sans rien attendre. Et peu à peu, sa lumière atteignit les cœurs. Des étrangers dansaient à ses rythmes, des enfants reprenaient ses chants. Son nom voyagea loin, au-delà des plaines et des montagnes.

Mais un matin, la nouvelle tomba : Ramesh était mort, emporté par une maladie soudaine.

Alors, la ville qui l'avait vu naître se réveilla.

Ils accrochèrent ses photos partout. On grava son nom dans la pierre. On organisa des cérémonies, on pleura, on raconta comment Ramesh était un génie. On fit même une statue de lui sur la place centrale.

Mais le vieux Valentin, assis dans son fauteuil, dit à tous ceux qui venaient se lamenter :

— Pourquoi n'avez-vous pas frappé des mains quand il jouait vivant ? Pourquoi n'avez-vous pas dit *"merci"* quand il offrait son art? Vous l'avez laissé partir sans le poids de votre reconnaissance. Ce n'est pas Ramesh que vous célébrez maintenant, c'est votre honte.

Un silence tomba sur la ville.

Puis Valentin ajouta :

— Aimez les vivants. Honorez les talents pendant qu'ils respirent. Dites *"je t'aime"* maintenant. C'est la seule façon de sauver ce monde de la froideur des regrets.

Depuis ce jour, une nouvelle tradition naquit : chaque mois, la ville organise une Fête des Vivants, où chaque artiste, artisan, sage ou simple cœur généreux reçoit des fleurs, des chants, des louanges — de son vivant.

Et sur la statue de Ramesh, on a gravé cette phrase :

"Ceux qu'on aime après leur mort, on les a trop souvent trahis pendant leur vie."

Morale :

Apprends à célébrer les vivants, à honorer ceux qui t'inspirent pendant qu'ils peuvent encore t'entendre. L'amour posthume est une fleur sur une tombe : elle sent bon, mais elle arrive trop tard.

Pierre Marcel Montmory

(D'après un conte africain)

SANS VOIX LIBRE, LA CITOYENTÉ MEURT EN SILENCE

Il y avait cet homme, assis au milieu de la place, d'une apparence délabré, mais il porte en lui une dignité intacte. Son corps fatigué cache peut-être une âme brillante, une histoire bouleversante, ou une vérité à dire.

Un carnet usé à la main. Il ne criait pas. Il ne haranguait pas la foule. Il parlait simplement, avec calme, comme s'il s'adressait à l'Histoire elle-même.

Autour de lui, quelques passants s'étaient arrêtés, intrigués. Ce qu'il disait n'avait rien de spectaculaire : il parlait de justice, de vérité, d'une école qui inflige à nos enfants le le martyre, d'un hôpital qui par manque de moyens, guerri par la mort, d'une rue où l'on marche dans l'ombre de la peur et du silence. Mais dans son regard brûlait quelque chose qu'on ne voit plus souvent : la citoyenneté vécue, incarnée, courageuse.

— Un citoyen, disait-il, ce n'est pas juste quelqu'un qui vote ou qui paie ses impôts. C'est quelqu'un qui ose s'exprimer, qui ose dire ce qui ne va pas, qui ose questionner et qui ose parler, même lorsque le silence est confortable, même face au silence imposé, à la peur du regard des gens, d'un supérieur ou à la pression d'une organisation...La liberté d'expression n'est pas un luxe.

C'est une responsabilité.

Celle de dire, de dénoncer, de questionner et d'éveiller.

Il n'était pas contre l'ordre. Il n'était pas contre ceux qui gouvernent. Il était contre l'idée que le pouvoir, quel qu'il soit, fasse taire les consciences. Contre la peur de s'exprimer. Cette peur-là, il l'avait connue. Elle avait pris la forme d'un chef qui fait pression, d'une institution qui surveille, d'un voisin qui juge. Elle avait mis des chaînes invisibles à tant de langues.

Mais il avait choisi de parler. Non pas pour provoquer, mais pour exister pleinement. Pour dire ce qu'il ressentait, sans masque. Car la liberté d'expression, disait-il, n'est pas un luxe ; c'est un fondement. Elle ne menace que ceux qui refusent le dialogue.

Un vieil homme, assis non loin, lui lança doucement :

— Wa MoQran ! Tu n'as pas peur ?

Il sourit.

— Da-Mohand ! J'ai eu peur longtemps. Puis j'ai compris : me taire, c'est abandonner mon rôle de citoyen. Et sans citoyens debout, la société s'effondre.

La foule avait grossi. Pas de cris, pas de slogans. Juste une écoute rare, profonde. Comme si, en cet instant, chacun reconnaissait que la liberté d'expression ne devrait pas être un privilège accordé, mais un droit vécu, sans craindre le regard du supérieur, du public ou d'un quelconque organe d'autorité.

Il n'était pas un héros. Juste un homme qui, ce jour-là, avait décidé de ne pas baisser les yeux.

Et dans ce simple acte, il avait semé la graine la plus précieuse de toutes : celle de la parole libérée, responsable et citoyenne.

Car sans voix libres, la citoyenneté meurt en silence.

Et il ne reste que l'obéissance... Osons dire. Osons être.

Inspiré de l'expression de Tahar Djaout :

"Si tu parles, tu meurs. Si tu te tais, tu meurs... Alors, parle et meurs."

Il y a des silences qui tuent lentement.

Des silences qu'on avale par peur, par fatigue, ou parce qu'on nous a appris à nous taire.

Mais se taire face à l'injustice, face au mensonge ou à la violence, c'est participer, malgré soi, à ce qui détruit ce monde.

Zorba Alexis

"Si vous feignez d'ignorer les enjeux qui vous entourent, en choisissant de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien ressentir, sachez que vous constituez un handicap réel au bon fonctionnement de votre communauté.

Votre indifférence n'est pas neutre : elle alimente silencieusement sa dégradation sociale."

LUMIÈRE DU CŒUR

J'écris pour m'exprimer et à mes amis qui me comprennent.

Je n'écris pas pour plaire à quelqu'un, ni pour convaincre tout le monde.

J'écris d'abord pour m'exprimer, pour me comprendre, pour libérer mes pensées avant qu'elles m'étouffent.

Je m'écris à moi-même, et parfois à certains de mes amis... Ce sont les quelques-uns qui lisent avec leur cœur, pas avec leurs phrases, et qui prennent un sens entre les lignes, pas entre les actions.

Je n'aime pas les compliments, et je ne cherche pas les applaudissements.

Je me fiche de ceux qui souffrent dans l'ombre de leur ego, qui pensent que chaque mot leur est adressé, même s'ils ne voient rien en dehors d'eux-mêmes.

Ceux qui sont dérangés par la vérité non pas parce qu'elle est dure, mais parce qu'elle est claire.

Ils considèrent la franchise comme une insulte, l'honnêteté comme une agression et la liberté d'expression comme excessive. Mais je ne leur écris pas.

Je n'écris ni aux arrogants ni aux douloureux qui manifestent avec dignité, alors qu'ils ne cachent que leur orgueil blessé.

J'écris à ceux qui réalisent que l'écriture peut parfois être dure, mais ça n'a pas de sens.

Pour ceux qui savent que dire la vérité est la plus vraie expression de l'amour pour la vie.

Oui, j'écris parce que j'ai besoin de respirer, parce que ma conscience a besoin d'une langue.

Celui qui trouve mes mots offensants, qu'il sache qu'il ne lit que de son point de vue égoïste.

Laissez-le partir, parce que je... Je ne lui écris pas.

L'INDIFFÉRENCE, CE POISON TRANQUILLE

"J'écris, pour moi et pour ceux qui savent lire entre les lignes"

Si j'écris, ce n'est ni pour plaire, ni pour convaincre à tout prix.

J'écris d'abord pour m'exprimer, pour me comprendre, pour délier mes pensées avant qu'elles ne m'étouffent.

J'écris pour moi-même, et parfois, pour certains de mes amis, ces rares esprits lucides qui savent accueillir les mots sans les juger, qui lisent avec le cœur et non avec l'orgueil blessé.

Je ne cherche pas à caresser dans le sens du poil.

Et je me contrefiche royalement de ceux qui souffrent dans l'ombre de leur propre suffisance, qui prennent tout pour eux, mais ne voient rien au-delà d'eux.

Ceux-là s'offusquent non pas de la vérité, mais de la clarté avec laquelle elle est dite.

Ils prennent le miroir pour une insulte, la sincérité pour une agression, la liberté de ton pour un affront.

Mais ce n'est pas à eux que je m'adresse.

Je n'écris pas pour les orgueilleux froissés, ni pour les faux blessés qui camouflent leur vanité derrière des airs de dignité.

J'écris pour ceux qui savent que l'écriture peut être rugueuse, mais jamais gratuite. Pour ceux qui comprennent que dire les choses, c'est parfois le plus grand acte d'amour envers le réel, en vers soi.

Alors, oui. Si j'écris, c'est pour moi, pour ma respiration intérieure, pour cette lucidité qui cherche sa voie dans les mots.

Et si certains y trouvent une offense, c'est qu'ils ne savent pas lire autrement que par le prisme de leur égo.

Qu'ils passent leur chemin : je n'écris pas pour eux.

Zorba Alexis

Le texte qui suit est un extrait du discours qu'avait prononcé Mahmoud Darwich à Ramallah le 25 Mars 2002 à l'intention du "Parlement International des Écrivains". Et au moment où la puissance occupante redouble de férocité et de barbarie avec la complicité active ou passive d'un monde en voie de déshumanisation poussée, il est devenu urgent, vital, que l'on prête l'oreille aux mots du poète.

"[...] Je sais que les maîtres des mots n'ont nul besoin de rhétorique devant l'éloquence du sang.

C'est pourquoi nos mots seront aussi simples que nos droits : nous sommes nés sur cette terre, et de cette terre. Nous n'avons pas connu d'autre mère, pas connu d'autre langue maternelle que la sienne.

Et lorsque nous avons compris qu'elle porte trop d'histoire et trop de prophètes, nous avons su que le pluralisme est un espace qui embrasse largement et non une cellule de prison, que personne n'a de monopole sur une terre, sur Dieu, sur la mémoire. Nous savons aussi que l'histoire ne peut se targuer ni d'équité, ni d'élégance.

Notre tâche pourtant, en tant qu'humains, est d'humaniser cette histoire dont nous sommes simultanément les victimes et le produit. Il n'est rien de plus manifeste que la vérité palestinienne et la légitimité palestinienne : ce pays est le nôtre, et cette petite partie est une partie de notre terre natale, une terre natale réelle et point mythique. Cette occupation est une occupation étrangère qui ne peut échapper à l'acception universelle du mot occupation, quel que soit le nombre de titres de droits divins qu'elle invoque ; Dieu n'est la propriété personnelle de personne.

Nous avons accepté les solutions politiques fondées sur un partage de la vie sur cette terre, dans le cadre de deux États pour deux peuples.
Nous ne réclamons que notre droit à une vie normale, à l'intérieur des frontières d'un État indépendant, sur la terre occupée depuis 1967, dont Jérusalem-Est, notre droit à une solution équitable du problème des réfugiés, à la fin de l'installation de colonies.

C'est la seule voix réaliste vers la paix qui mettra un terme au cercle vicieux du bain de sang. L'état de nos affaires est d'une criante évidence, il ne s'agit pas d'une lutte entre deux existences, comme aimerait le montrer le gouvernement israélien : eux ou nous. La question est d'en finir avec une occupation.

La résistance à l'occupation n'est pas seulement un droit. C'est un devoir humain et national qui nous fait passer de l'esclavage à la liberté. Le chemin le plus court pour éviter d'autres désastres et accéder à la paix est de libérer les Palestiniens de l'occupation, et de libérer la société israélienne de l'illusion d'un contrôle exercé sur un autre peuple.

L'occupation ne se contente pas de nous priver des conditions élémentaires de la liberté, elle va jusqu'à nous priver de l'essentiel même d'une vie humaine digne, en déclarant la guerre permanente à nos corps et à nos rêves, aux personnes, aux maisons, aux arbres, en commettant des crimes de guerre. Elle ne nous promet rien de mieux que l'apartheid et la capacité du glaive à vaincre l'âme.

Mais nous souffrons d'un mal incurable qui s'appelle l'espoir. Espoir de libération et d'indépendance.

Espoir d'une vie normale où nous ne serons ni héros, ni victimes. Espoir de voir nos enfants aller sans danger à l'école.

Espoir pour une femme enceinte de donner naissance à un bébé vivant, dans un hôpital, et pas à un enfant mort devant un poste de contrôle militaire.

Espoir que nos poètes verront la beauté de la couleur rouge dans les roses plutôt que dans le sang.

Espoir que cette terre retrouvera son nom original : terre d'amour et de paix.

Merci de porter avec nous le fardeau de cet espoir."

Mahmoud Darwich

UN PAIN DE 14400 ANS par Laurent Bonneau

Dans le désert au nord-est de la Jordanie, des archéologues ont découvert les restes carbonisés d'un pain plat qui a été cuit il y a 14 400 ans. C'est la plus ancienne preuve de fabrication de pain trouvée à ce jour, ce qui suggère que les chasseurs-cueilleurs ont peut-être été inspirés par leur succès avec les céréales sauvages pour amorcer une révolution agricole.

L'équipe de chercheurs de l'université de Copenhague, de l'University College London et de l'université de Cambridge a analysé 24 restes carbonisés récupérés dans les foyers d'un site de chasseurs-cueilleurs de Natoufien connu sous le nom de Shubayqa.

Ces vestiges, qui sont très similaires aux pains plats récupérés sur des sites néolithiques et romains en Europe et en Turquie, montrent que nos ancêtres utilisaient des céréales domestiques sauvages, comme l'orge, l'épeautre et l'avoine, bien avant de domestiquer les cultures vivrières. Les céréales sauvages étaient moulues, tamisées et malaxées avant d'être cuites en pain.

L'archéobotaniste Amaia Arranz-Otaegui, pense que la production et la culture du pain par les chasseurs-cueilleurs ont pu influencer la domestication des cultures, ce que les chercheurs espèrent évaluer à l'avenir.

Aujourd'hui, nous avons l'habitude d'avoir des tomates et du maïs en abondance, mais les variétés sauvages dont elles sont issues étaient beaucoup moins nourrissantes. Par exemple, les premières bananes cultivées en Papouasie-Nouvelle-Guinée étaient autrefois stockées et remplies de graines. En revanche, les bananes d'aujourd'hui sont sans pépins et bien plus nourrissantes.

Il nous a fallu plus de **10 000** ans d'élevage sélectif pour transformer de minuscules grains d'herbe haute en de juteux épis de maïs. Imaginez la détermination, la patience et la perspicacité qu'il a fallu aux premiers chasseurs-cueilleurs qui ont fait le grand saut vers l'agriculture.

Selon Tobias Richter, qui a dirigé les fouilles à Shubayqa 1 en Jordanie :

Les chasseurs-cueilleurs de Natoufien nous intéressent particulièrement parce qu'ils ont vécu une période de transition où les populations sont devenues plus sédentaires et où leur alimentation a commencé à changer. Les lames de faucille à silex ainsi que les outils en pierre de taille trouvés sur les sites de Natoufien dans le Levant ont longtemps amené les archéologues à soupçonner que les gens avaient commencé à exploiter les plantes d'une manière différente et peut-être plus efficace. Mais le pain plat trouvé à Shubayqa est la première preuve que la fabrication du pain a été récupérée jusqu'à présent, et cela montre que la cuisson a été inventée avant la culture des plantes.

Cette preuve confirme certaines de nos idées. En effet, il se peut que la production précoce et extrêmement longue de pain à base de céréales sauvages ait été l'un des principaux moteurs de la révolution agricole ultérieure où les céréales sauvages ont été cultivées pour fournir des sources d'alimentation plus pratiques.

Le pain plat a été identifié après avoir été analysé par microscopie électronique à l'University College London, une méthode qui a permis aux chercheurs de localiser les microstructures et les particules de chaque aliment carbonisé. C'était moins simple qu'il n'y paraît, les chercheurs ont dû élaborer un nouvel ensemble de critères pour identifier les pains plats, les pâtes et les produits de type gruau.

Selon le Professeur Dorian Fuller de l'Institut d'Archéologie de l'UCL :

Le pain implique une transformation à forte intensité de main-d'œuvre qui comprend le décorticage, la mouture des céréales, le pétrissage et la cuisson. Le fait qu'il ait été produit avant que les méthodes agricoles ne suggèrent qu'il était considéré comme spécial, et le désir de produire davantage de cet aliment spécial a probablement contribué à la décision de commencer à cultiver des céréales.

TRÊVE DE MISÈRE

La douleur ne fait pas la paix
Malade de la guerre
Ma vie ne peut guérir

Enfant de la guerre
Grandissent mes blessures
Le présent me torture
Entre les murs du bruit

Mes yeux ont trop pleuré
Pour avoir des larmes
Mon cœur déchiré
Ma voix en morceaux

Il n'y a personne pour sentir
Pour voir mon obscurité
La dureté du jour
La fièvre dans mes jambes

Qui vient réveille
L'espoir amer
Qui passe me rappelle
La nuit épaisse

Qui chante
Écarte le brouillard
Qui danse
Me remet dans ton sein

Ô, maman !
Le rideau de tes jupes
Couvraient mon chagrin

Ô, papa !
Tes mains calleuses
Sentaient le pain

Pierre Marcel Montmory trouveur

Martin Luther King Jr. : la tribune bouleversante de sa fille Bernice King, à l'occasion de la déclassification des documents sur l'assassinat de son père

Le 28 mars 1968, je fêtais mon cinquième anniversaire. J'étais loin de me douter que ce serait le dernier anniversaire que je fêtais en compagnie de mon père. Sept jours plus tard, le 4 avril, papa était assassiné. Pendant des années, je me suis demandé : *« Qu'est-ce qu'il avait fait ? Pourquoi l'ont-ils tué ? »*

Du haut de mes cinq ans, je me figurais que mon père était une bonne personne, qui aimait tout le monde et que tout le monde aimait ; pourquoi quelqu'un aurait-il pu vouloir s'en prendre à lui ? Les gens qui se battaient pour *« les derniers d'entre nous »* ne devraient pas être assassinés. Désormais je sais que le combat non-violent pour la justice peut vous valoir la mort.

« En déposant une couronne sur la tombe de notre père, nous nous souvenions de ce que peuvent produire la haine et l'injustice lorsqu'on les laisse sans limites. »

Ma sœur, mes deux frères, et moi avons grandi sans père, un père dont on nous rappelait souvent qu'il avait assassiné parce qu'il avait cherché à **faire advenir un monde meilleur.** Puis, d'autres tentatives d'assassinat se sont produites. Des tentatives d'assassiner sa mémoire. Notre mère, Coretta Scott King, nous y avait préparés. Elle disait : *« Ce qu'ils veulent, c'est assassiner ton père encore et encore. »* Parfois le débat public frôlait la diffamation, on essayait de discréditer l'importance du leg laissé par mon père. Et j'ai appris à tenir bon face à ces nouvelles tentatives d'assassinat en m'accrochant aux paroles de ma mère.

Au moment d'entrer dans l'âge adulte, mes frères, ma sœur et moi avions trouvé en nous assez de paix intérieure pour nous tenir face au pays et au monde chaque 4 avril. En déposant une couronne sur la tombe de notre père, nous nous souvenions de ce que peuvent produire la haine et l'injustice lorsqu'on ne leur met aucun frein.

Nous admirions ma mère, qui continuait son œuvre. Mes frères, ma sœur et moi avons accepté notre tâche de poursuivre chacun à notre manière le travail de notre père. Aujourd'hui, ce n'est pas en tant que directrice du **King Center** que j'écris ces mots pour parler de la déclassification récente de documents concernant l'assassinat de mon père. Non, aujourd'hui, je me demande pourquoi je dois être confrontée encore une fois à un évènement qui m'a tant éprouvée quand j'avais cinq ans. Sincèrement, je ne suis pas préparée à revisiter les détails sinistres de cette histoire douloureuse. Pour moi, cela n'apporte rien de nouveau, si ce n'est de raviver un traumatisme.

En Janvier dernier, trois jours après le jour férié du Martin Luther King Day, qui tombait en même temps que son investiture, le président Donald Trump a signé un décret ordonnant de déclassifier les documents concernant l'assassinat de mon père, ainsi que ceux relatifs aux assassinats du président John F. Kennedy et de son frère le sénateur Robert F. Kennedy. *« C'est énorme »,* s'est alors félicité le président. *« Tout sera révélé ».*

L'enquête sur l'assassinat de mon père a été menée par le FBI en 1968. Puis par le House Select Committee on Assassinations [*ndlr*: une commission d'enquête créée en 1976 par la Chambre des représentants pour enquêter sur les assassinats de JFK et de MLK] ; et à nouveau par le Ministère de la justice dans les années 1990. La dernière enquête a été produite dans le cadre d'un procès pour homicide intenté par ma famille en 1999.

Deux ans plus tôt, mon frère Dexter, décédé depuis, était allé rendre visite à James Earl Ray en prison. Il l'avait regardé droit dans les yeux et lui avait demandé s'il était l'assassin de notre père. Ray avait répondu par la négative. Malgré le récit officiel forgé par le FBI et son directeur d'alors, J. Edgar Hoover, qui faisait de James Earl Ray un assassin solitaire, notre famille pense que celui-ci n'est pas l'assassin, mais un bouc émissaire utilisé par un important et puissant système, qui impliquait notamment des informateurs recrutés par le FBI dans le camp de mon père.

Cela a été corroboré en grande partie dans la salle d'audience en 1999. Après avoir entendu 70 témoins au cours des quatre semaines de ce procès pour homicide, un jury de Memphis a conclu que des entités gouvernementales avaient participé à une conspiration dans le cadre de cet assassinat. Pour notre famille, le verdict confirmait une opinion que nous nous étions forgée depuis longtemps.

Ma famille voulait connaître la vérité sur celui qui avait assassiné papa. Le procès civil a donné des pistes, et m'a aidé à répondre à la question qui m'a hantée toute mon enfance : pourquoi ? Selon William Sullivan, assistant du directeur du FBI de l'époque, mon père était *« le leader noir le plus dangereux du pays. »*

Car nous vivons des jours difficiles, des jours où l'œuvre de mon père visant à créer une société et une économie plus inclusive est menacée.

Le lancement en 1962 de l'opération Breadbasket (une série de mesures visant à mettre fin à la discrimination), ainsi

que la capacité de mon père à réunir plus de 250 000 Américains lors de la Marche sur Washington pour les emplois et la liberté du 28 août 1963, n'ont fait que consolider la détermination du gouvernement à détruire ce personnage gênant par le biais de son programme de contre-espionnage secret, le tristement célèbre COINTELPRO.

Cette conviction qu'il était l'homme à abattre a été encore renforcée par l'opposition publique de Martin Luther King Jr. à la guerre du Vietnam, qu'il a critiquée dans son célèbre discours *« Beyond Vietnam: A Time to Break Silence » (Au-delà du Vietnam : il est temps de briser le silence)*, prononcé le 4 avril 1967, soit précisément un an avant son assassinat. Dans ce discours, mon père qualifiait le gouvernement des États-Unis de *« plus grand propagateur de la violence dans le monde. »* Quand il s'est avéré que la tentative de détruire sa réputation avait échoué, une autre option s'est imposée au gouvernement : un assassinat en bonne et due forme.

« Des jours difficiles nous attendent », avait déclaré papa la veille de son meurtre, un acte de violence perpétré avec la bénédiction de l'État. Ses mots étaient clairvoyants. Il existe des risques graves, encore aujourd'hui, pour qui lutte pour la justice par la non-violence, pour qui défend les pauvres et s'oppose à la guerre.

La famille de Martin Luther King Jr. écoute le discours de Ralph Abernathy, pasteur et figure majeure du mouvement des droits civiques, aux obsèques de MLK.

Cinquante-sept ans après son assassinat, l'homme qui avait été persécuté par le gouvernement pour son *« communisme »* supposé, est désormais commémoré aux États-Unis par un jour férié ainsi qu'un monument sur le Mall de Washington DC. Pourtant, si l'Amérique et le monde célèbrent son anniversaire et que partout on invoque sa parole, il faut constater que collectivement, nous n'avons pas encore tiré tous les enseignements de ses méthodes et de son état d'esprit non-violent.

Mais son héritage et son influence sur le monde fournissent une preuve tangible de la force de la non-violence. Il nous faut appliquer ces apprentissages tandis que l'humanité se trouve à un point de jonction critique. La non-violence de Martin Luther King Jr a permis de galvaniser le mouvement social tout en exposant les injustices du monde. Un héritage dont nous avons plus que jamais besoin aujourd'hui.

« En tant que membre de la famille King, en tant que fille de deux héros qui m'ont montré ce qui était possible lorsque la conscience, la compassion et la constance se rejoignaient, je continue à me battre. »

Car nous vivons des jours difficiles, des jours où l'œuvre de mon père visant à faire émerger une société et une économie plus justes est menacée par des fermetures et des liquidations de pans entiers de notre histoire, par l'annulation de programmes, de mesures et de services conçus pour assurer une forme d'équité ; des jours où l'on coupe les aides à des pays qui font face à une pauvreté endémique ; des jours où le bellicisme se perpétue, faisant périr des familles entières ; des jours où la suppression d'électeurs des listes électorales est admise par la plus haute autorité du pays ; des jours où des milliers de travailleurs américains sont limogés au nom de l'efficacité gouvernementale ; des jours où l'espoir semble prostré. Un espoir que les gens déterminés à ce que ce monde change doivent trouver un moyen de raviver.

Et nous continuons à nous battre. En tant que membre de la famille King, en tant que fille de deux héros qui m'ont montré ce qu'il était possible de faire lorsque la conscience, la compassion et la constance se rejoignaient, je continue à me battre.

Il y aura sûrement des commentaires, des méchancetés et des polémiques sur ma route. Mais je reste résolue à faire vivre le mouvement révolutionnaire, le sentier d'amour que mes parents ont cultivé avec de nombreuses autres personnes courageuses et optimistes. J'implore la communauté mondiale, que mon père appelait *« la maison du monde »* à penser plus loin, à aimer plus fort et à élargir notre alliance pour le bien commun.

Plus que tout, j'appelle à une action empathique et à un emploi stratégique de la non-violence de mon père, afin de triompher de ce que mon père appelait le triple mal : le racisme, la guerre et la pauvreté.

Comme il le disait dans son livre *Where Do We Go From Here: Chaos or Community ?* (Et maintenant, où allons-nous : le chaos ou la communauté ?) : ***« Nous avons encore le choix aujourd'hui : une coexistence non-violente ou une annihilation mutuelle violente. Il pourrait bien s'agir de la dernière chance de l'humanité de faire un choix entre le chaos et la communauté. »***

Puisse-t-on choisir la communauté et, pour le dire avec les mots de papa, *« faire de ce vieux monde un nouveau ».*

Bernice King dirige le King Center.

Nizar Ali BADR

AVANTAGE

Je mendierai jusqu'à ce que la misère soit détruite

Je flânerai jusqu'à ce que l'Humanité soit instruite

Je donnerai mon travail à tous les enfants des républiques

Je serai attentif aux amoureux aux belles suppliques

Je fuis les asiles les frontières et les formulaires

Je déteste la police des questions identitaires

Je m'appelle moi-même et c'est le mot que je préfère

Mes amis me connaissent sans dire mon nom de moi ils sont fiers

Les paysages sont sans visage la tristesse notoire

Seul, j'ai besoin de me voir en vous pour partager mon histoire

Je laisse tomber mon livre tant que je ne sais pas voir

Je ne quêterai pas mon pain sans l'eau des sources à boire

Ainsi va le manant sans âne pour ouvrir son long chemin

Les surprises de la route remplissent son vieux parchemin

Il rencontre à l'étape des paroles d'amour ancien

Heureux comme Ulysse il renaît chaque matin humain

MONTMORY

JASMIN BLUES

sculpture de Nizar Ali Badr

poème de Pierre Marcel Montmory

شعر بيار مارسيل مونموري - ترجمة عبد السلام يخلف

JASMIN BLUES

Tu me fais pleurer
Le bleu de tes yeux
Ton regard de noyée
Méditerranée

Tu me fais rire
Ta bouche rouge d'aimer
Et soudaine muette
Comme l'aube

Tu me fais penser
Au blanc de tes murs
Au silence indifférent
À ta voix d'or

Tu me fais danser
Cœur africain
Corne de Rêve
La nuit ne tombe

Tu me fais grandir
Dans ton hospitalité
Au fond de tes jungles
Tu t'es construit un toit

Tu me fais envie
Quand tu luttes
Contre barbarie
Contre l'oubli

Bien des paroles
Portées par le Sirocco
Tu m'inviteras
À flâner sur tes chemins

Et à trinquer à l'amitié
Nous serons égaux
Du même quartier
De la Terre !

ياسمين بلوز

أنت تدفعني للبكاء
زرقة عينيك
نظرتك الغرقى
أيها البحر الأبيض المتوسط

أنت تضحكني
فمك الأحمر للحب
تبكمَ فجأة
مثل الفجر

أنت تجعلني أفكر
في بياض أسوارك
في صمك اللامبالي
في صوتك الذهبي

أنت تجعلني أرقص
قلب إفريقي
قرن الحلم
لا يأتي الليل

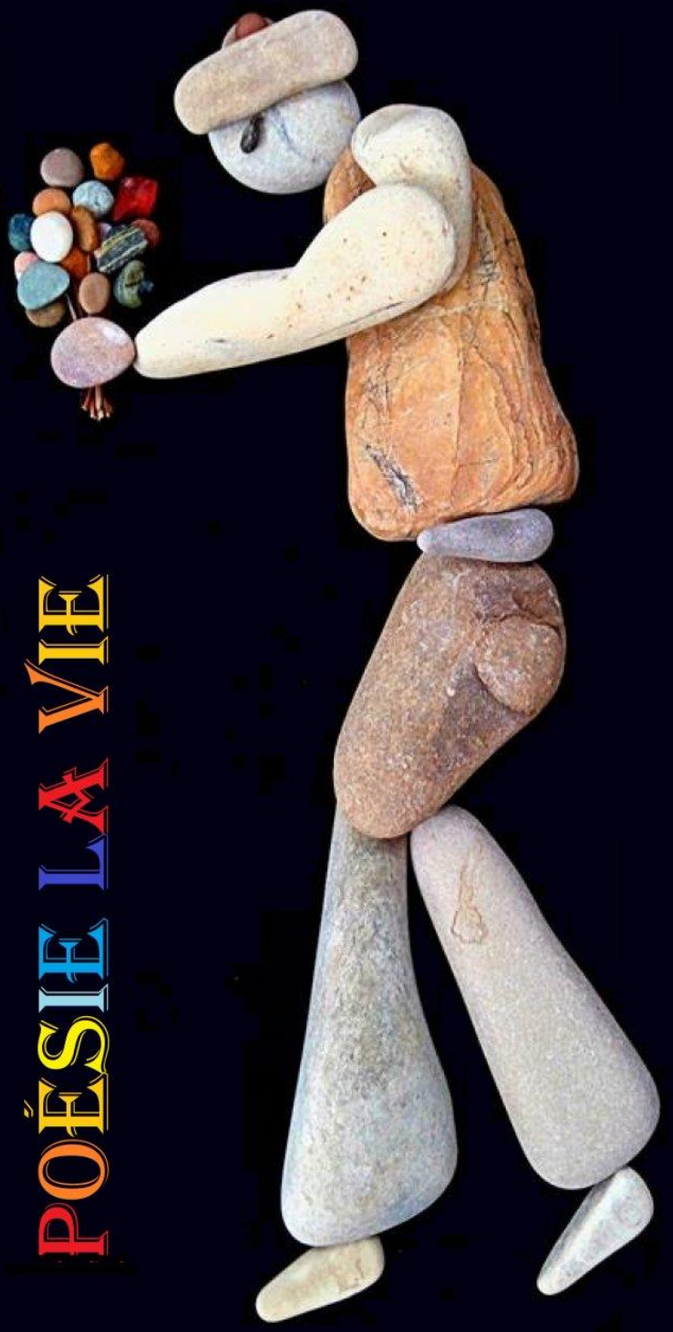
أنت تجعلني أكبر
في كرَمك
في عمق أدغالك
لقد بنيتَ لنفسكَ سقفا

أنت تجعلني أرغب
عندما تصارع
ضد الهمجية
ضد النسيان

كلمات كثيرة
يحملها السيروكو
سوف تدعوني
للتنزه على دروباتك

لشرب نخب الصداقة
سنكون متساوين
من نفس الحي
على الأرض.

POÉSIE LA VIE



POÉSIE LA VIE

Nizar Ali BADR sculpteur

Pierre Marcel MONTMORY

- trouveur et éditeur -